

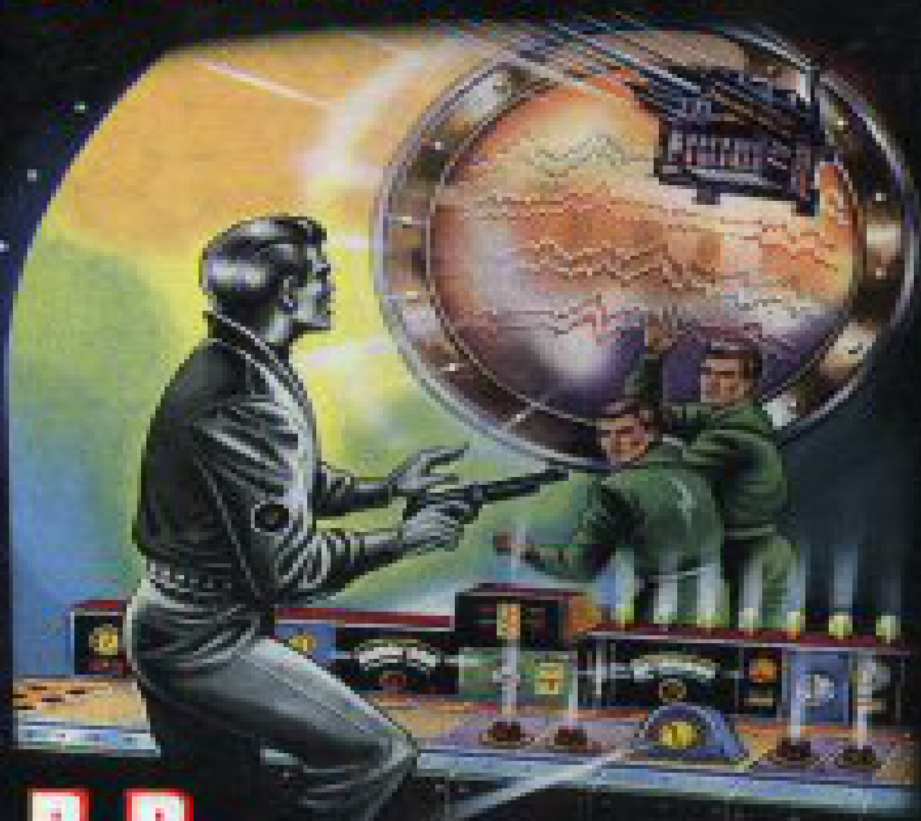
FNA 0143 - An... 2391

Bruss, B.R.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

An...2391



**B.R.
BRUSS**



★ ★ **ANTICIPATION** ★ ★

Editions
"Fleuve Noir"

B.- R. Bruss

An... 2391

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

I

Le premier réflexe de Dicko fut de rire, car il était d'un tempérament jovial et assez porté à la plaisanterie. Mais son rire ne dura qu'un instant et fit place à l'étonnement, à la surprise, à la stupeur.

— Qu'est-ce qui se passe ? murmura-t-il. Est-ce que je me serais trompé de claviers en demandant la réponse ?

Il effectua quelques vérifications minutieuses au moyen de divers appareils. Puis il se gratta, perplexe, plus perplexe qu'il ne l'avait jamais été de sa vie. Ensuite, il se mit à réfléchir.

— Si j'avais commis une erreur, elle me l'aurait dit. J'aurais entendu le petit tic tic tic... Ou elle m'aurait fait passer une bande avec la formule « Votre question n'est pas correctement posée ; recommencez. » Et, de toute façon, cela n'aurait pas donné un résultat pareil.

Il n'avait plus du tout envie de rire.

Il alla ouvrir le placard où il rangeait ses vêtements et où il accrochait sa blouse blanche avant de partir. Du rayon du haut, il tira quelques livres de formats et d'épaisseurs divers ; il en examina rapidement des titres et sortit du lot une assez mince plaquette reliée en plastico de couleur verte. Elle était intitulée : *Fonctionnement de Cerels de la série B.*

— *Conseils sur la marche à suivre par les opérateurs de la catégorie 3 en cas de dérèglement dans une cabine de réception.*

Il feuilleta rapidement les pages, sans grande conviction, car il connaissait le manuel presque par cœur, mais néanmoins avec l'espoir d'y trouver peut-être une idée.

Il lut à mi-voix des bouts de phrases

En principe, aucun dérangement ne doit jamais se produire dans aucune des parties du système considéré, car

« C'est assez vrai, pensa-t-il, car depuis dix ans que je suis ici, c'est la première fois que j'ai un pépin. »

Le dérangement, dans les cabines à réception verbale...

« Pas mon rayon », se dit-il.

Et il sauta des pages.

Dans les cabines où la réception se fait par bandes perforées...

« M'y voilà ! »

Les dérangements ne peuvent avoir que trois causes... Il convient tout d'abord d'analyser... On tiendra le plus grand compte de... En principe, tout opérateur de la catégorie 3... Si le signal indiquant une erreur ne s'est pas manifesté... En tout premier lieu vérifier si les connections entre la cabine de réception et le cerveau électronique n'ont pas quelque défectuosité...

« Je viens de le vérifier ! J'avais d'ailleurs tout vérifié soigneusement ce matin en venant prendre mon travail, ainsi que le règlement le prescrit. »

Il vérifia de nouveau, par acquit de conscience. Il se replongea dans le manuel, refit d'autres vérifications, mais seulement pour constater que tout était en bon ordre dans son petit domaine, aussi bien dans la cabine de réception que dans le réduit voisin où se trouvaient les appareils au moyen desquels il transmettait au cerveau électronique les données des problèmes.

Il pressa le bouton – ce qu'il ne faisait que très rarement – grâce auquel on pouvait demander une répétition de la réponse. Un très léger cliquetis se fit entendre tandis qu'une bande perforée sortait d'une fente métallique. Quand le cliquetis eut cessé, il coupa la mince pellicule de plasto-carton et la glissa dans le transcripteur automatique qui, en vingt secondes, lui livra une feuille dactylographiée sur laquelle il se pencha avec avidité.

— Ou j'ai la berlue, fit-il tout haut, ou il y a quelque chose qui, réellement, ne va pas. J'ai beau feuilleter le manuel, il ne semble pas avoir prévu un cas pareil. De nouveau, il se gratta la tête, très embêté. « Sale histoire, se dit-il. Et moi qui pensais aller à la plage cet après-midi avec Maggy ! C'est fichu. Car il va sûrement falloir que je revienne ici.

Il connaissait le règlement en cas de dérangement sérieux, même les opérateurs de la troisième catégorie devaient en référer directement au grand patron et garder le secret sur ce qu'ils avaient pu constater. Mais l'idée d'aller voir Tar Sydney ne l'enchantait en aucune façon. D'abord parce que Tar n'était pas un garçon commode la dernière fois où Dicko l'avait vu – cela remontait à deux mois – il s'était fait semoncer vertement pour une vétille. Ensuite parce que le directeur, cela ne faisait pas un pli, lui demanderait de revenir l'après-midi, afin d'assister aux vérifications qui seraient sans doute effectuées par un Pandorien de première classe, probablement Briss, lui aussi un pète-sec. Et ces perspectives ne souriaient pas du tout à Dicko.

Il jeta un coup d'œil sur l'horloge-calendrier qui indiquait 2 mai 2391, 10 heures 28 minutes 22 secondes. Puis il murmura

« Tant pis pour le règlement. Il faut que j'aille en parler à Marl. Il aura peut-être une idée... »

Marl était son ami d'enfance. Ils étaient nés tous deux à New Chicago. Ils s'étaient connus à la maternelle. Ils avaient usé leurs culottes sur les bancs du même « collegium », où ils s'étaient bourrés de mathématiques. Ils avaient rêvé tous deux d'entrer à la Pandoran School, la grande école mondiale de New Frisco où l'on formait les cadres supérieurs appelés à diriger les cerveaux électroniques de la planète[1]. Mais, faute de ressources suffisantes et peut-être de moyens intellectuels, ils avaient dû se contenter de passer par l'Electronic School de New Chicago, d'où ils étaient d'ailleurs sortis dans un très bon rang. Et cela leur avait valu d'être nommés dans un poste assez recherché, en raison des agréments qu'offrait la ville où ils se trouvaient Hélicon, qui avait été construite sur les ruines de l'ancien Palm Beach, en Floride.

Un peu en retrait de cette belle et luxueuse cité se dressaient les installations de Minerva III, un vaste Cerel – c'est-à-dire un cerveau électronique. Les techniciens qui le faisaient fonctionner n'en étaient pas peu fiers, car bien qu'il n'appartînt qu'à la série B et ne remplît que des tâches d'intérêt local, il jouissait d'une grande réputation.

Les deux amis n'étaient pas, somme toute, mécontents de leur sort. En dix ans, ils avaient déjà monté de deux crans dans la hiérarchie, et pouvaient espérer finir leur carrière comme centralisateurs, ce qui serait très honorable.

Dicko, après un dernier coup d'œil sur la « fosse de bourrage » – c'est par ce terme que les techniciens désignaient familièrement le réduit où reposaient les appareils au moyen desquels ils fournissaient à l'énorme machine les éléments des problèmes qu'ils lui demandaient de résoudre – sortit dans le grand hall où Minerva bourdonnait en personne. Là, en effet, se dressaient, monumentaux et protégés en certains endroits par des revêtements de plomb, les organes essentiels du grand Cerel. Des hommes en blouse blanche – précisément des centralisateurs, et d'autres spécialistes plus compétents encore – s'y livraient à des travaux mystérieux. Dicko croisa Briss, l'un des six Pandoriens de première classe attachés à l'établissement, et Briss lui fit un petit salut assez sec.

Il n'était pas interdit aux opérateurs de se faire des visites pendant le travail, voire de se demander conseil sur de menus problèmes. La cabine de Marl était à l'autre bout du hall. Il trouva son ami en train de jeter dans une sorte de boîte aux lettres de petits rectangles de métal perforé. Marl était aussi maigre que Dicko était gros.

— Très occupé ? demanda ce dernier.

— Non, j'ai fini. Et il faudra bien dix minutes à Minerva pour digérer ce que je viens de lui mettre dans le ventre.

— Alors, accompagne-moi. Je veux te montrer quelque chose.

— Quelque chose qui ne va pas ?

— Tu parles ! Jamais rien vu de pareil.

— Le règlement... dit Marl.

— Ecoute, mon vieux, avant d'aller trouver le patron, j'aimerais tirer ça au clair. Tu auras peut-être une idée. Et ce n'est pas toi qui iras raconter ce que tu auras vu...

Ils retournèrent ensemble chez Dicko, et celui-ci dit à son ami

— Pour bien te montrer que ce n'est pas une blague, regarde toi-même...

Il pressa sur le bouton « Répétition de la réponse. Marl prit lui-même la bande perforée et la glissa dans le transcripteur. Il lut la réponse. Et il eut d'abord le même réflexe que Dicko : il éclata de rire.

La réponse disait

Les haricots rouges auront cette année des enfants mignons. Et les oignons blancs vous saluent bien. Plan, plan, plan rataplan.

Mais Marl retrouva vite son sérieux. Il réfléchit. Il dit

— Ce n'est pas possible... Tu étais saoul quand tu as effectué le « bourrage »...

— Pas même bu un verre de bière, protesta Dicko. Si quelqu'un était saoul, ce n'est pas moi, mais Minerva. Seulement, je ne pense pas qu'on se soit mis à humecter les Cerels avec du whisky.

Marl se frotta le nez.

— Effarant, dit-il. Tu as vérifié partout ?

— Tout vérifié. Rien ne cloche.

— Tu es sûr que ton « bourrage » était réellement correct ?

— Parfaitement correct. Une petite affaire de rien du tout. Pour la grande fabrique de chaussures Mahony, dans le faubourg de Milton. Ces gens veulent savoir si des souliers à bout pointu ont quelque chance de plaire à la clientèle. Pas de quoi déranger Minerva, hein ? Mais tous ces gars de l'industrie sont devenus tellement paresseux qu'ils éprouvent le besoin de consulter un Cerel quand ils hésitent à peindre une porte en rouge ou en vert. Enfin, ça n'est pas nos oignons, et puisqu'ils payent pour ça... Mais ce que je peux te dire, c'est qu'il n'y avait pas plus de vingt données au problème et je les ai toutes envoyées dans le ventre de Minerva sous formes de bandes perforées... Après quoi, je me suis correctement branché sur la réserve de références historiques sur la mode, les souliers... Elle aurait dû répondre oui ou non, ou donner, si elle avait été en humeur de figoler le travail, un pourcentage de chances de succès. Et voilà sa

réponse !

— Il y a peut-être eu une interférence quelque part, une erreur d'aiguillage...

— Tu veux rire, Marl ? Essaie un peu d'imaginer à quelle question elle pourrait faire une réponse pareille.

— C'est vrai, Dicko. Je dis une ânerie. Et d'abord, des erreurs d'aiguillage, je n'ai jamais vu ça, ni toi non plus. Alors, ça me dépasse. Il faut que tu ailles voir le patron.

*

Dicko attendait dans l'antichambre de Tar Sydney. Il n'avait pas osé dire à la secrétaire qu'il s'agissait d'un cas prioritaire. Il ne savait d'ailleurs pas très bien en quoi pouvait consister un tel cas. Les manuels se montraient assez vagues sur ce point. Et il n'avait jamais entendu dire que quelqu'un dans l'établissement eût invoqué la priorité d'urgence pour voir le grand patron.

Trois autres types étaient entrés à tour de rôle dans le bureau, et le troisième – un des Pandoriens de première classe – avait l'air de vouloir s'y attarder. Dicko était seul maintenant dans l'antichambre, assis sur un long canapé. Il fumait mélancoliquement une cigarette en songeant à la scène que Maggy allait lui faire s'il ne parvenait pas à se rendre libre au moins vers 4 heures. Soudain, il vit entrer Marl, et Marl avait l'air embêté.

— Tu ne lui as pas encore parlé ? demanda-t-il.

— Non. Tu vois, j'attends. Qu'est-ce qui t'arrive, à toi ?

Marl se laissa tomber sur le canapé.

— La même chose, sauf qu'il s'agissait d'un problème un peu plus compliqué, pour le Comité d'hygiène du district. J'avais passé deux jours à faire le « bourrage » bandes perforées, disques, enregistrements lumineux, tout le tremblement, Et tu sais ce que Minerva vient de répondre ? Tiens, lis toi-même.

Dicko lut

Les échalas des échalotes s'échinent à chasser les échaudés de chaque échoppe.

— C'est marrant ! fit-il.

— Ah ! tu trouves ça marrant... Mais j'ai idée qu'il faut voir le patron tout de suite, sinon, nous nous ferons engueuler d'une drôle de façon. Où est sa secrétaire ?

— La porte à droite.

Marl était plus intrépide que son ami. Il entra sans frapper. Dicko entendit une voix de femme qui disait

— Cas prioritaire ? Vous êtes sûr ? Patron très occupé... En conférence avec... Il en a encore pour un moment... Crains de le déranger...

— Je vous dis que ça presse ! hurla Marl.

Il reparut avec la secrétaire. Celle-ci frappa à la porte du bureau directorial et l'entrebâilla.

— Cas prioritaire ! dit-elle d'une voix tremblante. Marl entra dans le bureau. Le Pandorien en sortit. Et Dicko se retrouva seul. Il soupira

— J'étais pourtant là le premier.

Cinq minutes s'écoulèrent. Puis il vit sortir Marl et le patron. Tar Sydney le toisa.

— Qu'est-ce que vous voulez, vous ? Dicko lui tendit sa feuille et commença

— C'est la réponse que...

Mais l'autre le coupa dès qu'il eut jeté un coup d'œil sur le papier.

— Vous aussi ! Suivez-moi tous les deux, vite...

Ils coururent jusqu'à l'ascenseur. Puis ils coururent dans les longs couloirs et à travers le hall. Ils se dirigèrent vers la cabine de Marl. Tar Sydney fit lui-même toutes sortes de vérifications. Il était très pâle. De grosses gouttes de sueur roulaient sur son front bombé. De temps à autre, il disait : Ah ça... Ah ! ça... »

En manipulant un appareil un peu précipitamment, il se fit une tache de graisse sur son bel uniforme blanc, en bas de la manche sur laquelle était brodé un cercle noir, l'insigne des Pandoriens hors classe, de ceux qui détenaient les postes de direction dans le R.C.E. — le Réseau planétaire des Cerveaux Electroniques.

Il décrocha le téléphone et demanda Briss. Lorsqu'il l'eut, il lui dit

— Briss, je veux immédiatement un état complet de la situation dans tous les postes. Je serai dans la cabine 27.

Ils passèrent chez Dicko, où il refit des vérifications. Il avait l'air de s'énerver de plus en plus.

Briss entra, tenant à la main une longue feuille. On y voyait des chiffres et des signes, mais les signes avaient un sens pour les deux hommes. En gros, ils signifiaient que dans toutes les cabines des opérateurs et dans tous les postes confiés à des spécialistes plus avertis, et où se déroulaient des opérations plus complexes, on procédait au « bourrage » de Minerva ou à des travaux de centralisation, d'analyse de contrôle. La dernière réponse donnée par la machine datait de 9 heures 47 (poste 32) et rien n'indiquait qu'elle parût anormale. Les réponses recueillies au poste 27 (Dicko) et au poste 62 (Marl) n'étaient pas mentionnées, et pour cause, car ni Dicko ni Marl, dans leur prudence, n'avaient pressé sur le bouton relié au grand tableau enregistreur afin de signaler que l'opération en cours était terminée. La prochaine réponse prévue était pour 11 heures 27,

au poste 5.

— Briss, dit Tar Sydney, d'une voix qui tremblait un peu, nous avons un petit accroc. Je vais immobiliser Minerva.

L'autre eut un sursaut.

— Immobiliser Minerva ?

C'était la première fois que pareille chose se produisait depuis que ce Cerel avait été construit. Et sa construction remontait à quatre-vingt-quatre ans.

Le patron avait un air un peu hagard.

— Oui, dit-il. Simple mesure de prudence. Prévenez immédiatement la T.V et la presse. Dites que l'interruption prévue, et rendue nécessaire par un banal incident technique, n'excédera sans doute pas vingt-quatre heures. Actionnez, dans dix minutes, la sonnerie pour avertir la population du district et veillez à ce que nos locaux soient évacués le plus rapidement possible.

— Patron, fit Briss, vous n'ignorez pas que...

— Je n'ignore rien du tout. Faites ce que je vous dis, je vous prie.

— Bien, monsieur le directeur.

Briss s'éloigna de son pas un peu raide.

Tar Sydney passa sa main sur son front baigné de sueur. Puis il se leva et dit aux deux opérateurs

— Je vous remercie de m'avoir prévenu rapidement. Je vous rappelle que tout ce que vous venez de constater est archi-secret. Vous êtes assez intelligents pour comprendre la gravité de ce qui se passe. Mais, en raison de cette gravité, je me vois dans l'obligation de vous interdire de communiquer avec qui que ce soit. Dans vingt minutes, nous partirons tous trois pour New Frisco.

— Pour New Frisco ? s'exclama Dicko. J'ai un rendez-vous à quatre heures de l'après-midi...

— Je m'arrangerai pour que vous soyez de retour. En attendant, suivez-moi.

Ils traversèrent le hall, suivirent un couloir, pénétrèrent dans des salles où les opérateurs n'avaient jamais mis les pieds. Le directeur ouvrit une porte blindée, après avoir fait jouer des boutons sur un clavier lumineux. Un peu plus loin, il pria les deux hommes d'entrer dans une petite pièce.

— Je m'excuse de vous enfermer, dit-il. Je n'en ai que pour quelques instants.

Ils s'installèrent dans les deux fauteuils qui étaient là et allumèrent des cigarettes.

— Tu parles d'une histoire ! fit Dicko.

— Oui, ça m'a l'air plus sérieux encore que je ne l'avais pensé. Et ça tombe bien mal, le jour même où commence le grand carnaval d'Hélicon. C'est ce qu'a voulu dire Briss, tout à l'heure... Tu parles

d'une binette qu'ils vont faire à la municipalité, et dans les hôtels, et les restaurants, et les lieux de divertissements, et partout dans le district...

Marl avait raison.

Depuis près de deux siècles, les grands cerveaux électroniques non seulement résolvait les milliers de problèmes de tous ordres qu'on leur posait, mais toutes les activités mécaniques de la planète, pratiquement, dépendaient d'eux de la façon la plus étroite. Minerva immobilisée, cela signifiait qu'à Hélicon et dans toutes les villes du district les trottoirs roulants, les ascenseurs, les taxis aériens, les usines le seraient aussi, que la lumière serait réduite aux ridicules petits éclairages fournis par les postes de secours, que les salles de divertissement, et surtout les grands halls de projections tridimensionnelles, devraient fermer leurs portes, et qu'on ne pourrait même pas avoir un bain chaud. Les dizaines de milliers de touristes qui étaient attendus feraient demi-tour et ceux qui étaient déjà arrivés pesteraient d'être immobilisés dans une ville en plein désarroi.

— Si dans vingt-quatre heures, fit Dicko, Minerva n'est pas remise en marche, on nous branchera sur le réseau général.

— D'accord, dit Marl. Mais tu sais comme moi que c'est une opération qui demandera encore de longues heures. De toute façon, le carnaval est fichu.

— C'est Maggy qui va en faire une tête... Mais j'espère qu'elle comprendra, si je suis en retard au rendez-vous.

Ils se turent. Une petite sonnerie venait de retentir et mettait son bruit grêle et continu dans la pièce où elle se trouvait. On l'entendait dans le hall, dans les cabines, dans les bureaux. On l'entendait partout aussi dans le district dans les établissements publics, dans les usines, dans les maisons, dans la rue. Elle signifiait « Arrêtez toutes les machines, quittez les ascenseurs et les trottoirs roulants, regagnez le sol si vous êtes dans un véhicule aérien dépendant de Minerva ; vous avez un quart d'heure ; dans un quart d'heure Minerva sera immobilisée.

Tout le monde connaissait ce petit bruit désagréable, car il était lancé dans l'espace une fois par semaine à titre d'exercice. La seule différence, c'est qu'au lieu d'être intermittent, il était maintenant continu.

— Qui se charge d'immobiliser Minerva ? demanda Dicko.

— La patron lui-même et lui seul. Je n'ai pas la moindre idée de la façon dont il opère.

— Dans ce cas, nous allons mariner encore ici pendant un quart d'heure.

Un quart d'heure s'écoula, en effet, avant que Tar Sydney vint les délivrer. Il avait toujours l'air aussi nerveux.

— Suivez-moi, dit-il.

Il referma avec soin la porte blindée. Le hall, maintenant, était vide. Vides les cabines vitrées. Minerva ne faisait plus entendre son léger bourdonnement. Ce silence, cette solitude – ce mystère – causèrent aux trois hommes une sensation de malaise, mais aucun d’eux ne fit la moindre réflexion.

Devant l’entrée, ils tombèrent sur une délégation – plutôt affolée – de la municipalité d’Hélicon. Mais Tar Sydney ne s’attarda pas à donner des explications.

— Vous êtes consternés, messieurs. Moi aussi. C’est tout ce que je puis vous dire. Et, excusez-moi...

Ils filèrent vers le terrain d’envol de l’établissement.

Une minute plus tard, la fusée à propulsion autonome du directeur de Minerva III décollait, emportant les trois hommes.

II

Tar Sydney pilotait lui-même. Les deux opérateurs avaient pris place derrière lui. La traversée du continent américain allait durer vingt minutes quatre pour gagner la stratosphère, douze pour accomplir le trajet, et quatre pour redescendre au sol.

Tar Sydney était horriblement soucieux. Soucieux pour Minerva, soucieux pour sa propre carrière. Et un souci d'un ordre plus général encore le hantait – car il savait bien des choses que le commun des mortels ignorait. Il savait ce que les membres de la petite phalange des Cercles Noirs étaient seuls à savoir dans le monde.

Bien qu'il occupât un haut poste, il n'avait que vingt-neuf ans. C'était même son premier poste, dont il avait pris possession au début de l'année. Il faut dire qu'il avait été le plus brillant des jeunes gens de sa promotion, dans cette Pandoran School de New Frisco d'où sortait l'élite scientifique de la planète. C'est pourquoi on lui avait donné non seulement le fascinant insigne, le Cercle Noir – qui n'était réservé chaque année, à l'issue du concours des Pandoriens de première classe, qu'à une dizaine de sujets exceptionnels – mais aussi la direction d'un Cerel.

Brun et assez basané, le front bombé, l'œil énergique et dur sous une paupière légèrement bridée – il y avait des Japonais parmi ses ascendants – il donnait l'impression non seulement d'un homme de haute intelligence, mais aussi d'un homme destiné à commander.

Mais pour la première fois de sa vie, il se sentait en état de désarroi.

Alors que pour Dicko et Marl ce qui venait de se passer n'était qu'un incident technique étrange et assurément sérieux, mais sans autre conséquence qu'un arrêt momentané de la grande machine, pour Tar Sydney l'événement avait un caractère beaucoup plus inquiétant. Car il savait, lui... Il savait ce que le public ignorait, ce que même les techniciens, en dehors du petit groupe des Cercles Noirs, ignoraient

eux aussi. Il savait que les Cerels n'étaient pas de pures machines, mais qu'ils étaient devenus depuis longtemps des êtres pensants, conscients, vivants pour tout dire. Il savait que Minerva était susceptible de causer de gros ennuis, et sur un plan qui n'était pas purement mécanique.

« Ai-je pris assez de précautions depuis que j'assume cette responsabilité ? se demandait-il non sans angoisse. Ai-je fait exactement tout ce qu'il aurait fallu faire pour éviter ce qui vient de se produire ? Y avait-il un moyen de le prévoir ? Et s'il y en avait un, comment ai-je fait pour ne pas m'en aviser ? Si les inspecteurs s'en avisent, je serai dans de jolis draps ! »

Tout au fond de lui-même, une autre chose encore tracassait Sydney.

« Mais cette chose-là, se dit-il, il y a peu de chance pour qu'ils s'en aperçoivent... »

Mais il ne parvenait pas à se rassurer tout à fait. Et la même pensée revenait le lacer.

« De toute façon ils vont s'étonner, se disait-il. Minerva a toujours eu la réputation d'être si tranquille, si paisible, si obéissante. « Un bel animal de tout repos », m'avait dit Jack Alcine lorsqu'il m'a transmis les pouvoirs en décembre dernier. Alcine avait lui-même demandé la direction de Minerva III tout exprès pour étudier ce Cerel... Car un tel poste était bien au-dessous de son rang dans la hiérarchie des Cercles Noirs. Il a d'ailleurs quitté Minerva pour prendre la direction de Pandora I, à New Frisco. Il est probablement, à l'heure actuelle, l'homme le plus fort qui soit au monde en électronique et en sciences dérivées... Il est fâcheux qu'il fasse partie du groupe qui va examiner Minerva. Découvrira-t-il quelque chose ? Et en particulier ce que je ne voudrais pas qu'on découvre ? J'espère que non... Ce n'est pas la première fois qu'un Cerel est immobilisé. Il y a eu des tas d'incidents dans le passé. Nous les connaissons tous, nous, les Cercles Noirs... On nous les a fait analyser, expliquer, commenter, comme jadis on faisait analyser les vieilles batailles aux futurs généraux. Il est vrai que je n'ai jamais rien appris qui ressemblât au comportement de Minerva... Et c'est bien là ce qui m'inquiète... »

Tar Sydney ruminait ainsi tout en pilotant la fusée.

Il savait déjà qui il allait rencontrer à New Frisco. Car tandis que Dicko et Marl se morfondaient dans la pièce où il les avait enfermés, et avant même de descendre dans la crypte secrète et souterraine où se trouvaient les organes les plus subtils de Minerva III, afin de les examiner et finalement d'immobiliser le Cerel, son premier soin avait été d'entrer en communication par visophone avec le Pandoran Building. C'était là, dans les bâtiments édifiés au-dessus du plus ancien et du grand Cerel qui fût au monde Pandora I, qu'étaient centralisés

les services de direction du réseau planétaire et que se trouvait également l'école supérieure de formation des techniciens où il avait lui-même fait ses études.

Au cours de sa conversation il avait appris, non sans déplaisir – car il avait toujours bénéficié de sa protection — que le directeur général du Réseau, Dave Hikkins, venait de partir pour la lune afin d'y inaugurer un Cerel et ne serait de retour que dans trois jours.

Pendant son absence, la responsabilité de l'organisation était assumée par son gendre, Joe Bregham, l'inspecteur général du R.C.E.

Sydney le connaissait moins bien.

Les autres membres du Comité directeur présents à la Pandoran – et qui, donc, auraient à s'occuper de l'affaire – étaient, outre Jack Alcine, les inspecteurs planétaires Mirnoff, Yffitch, Gohal, Korès, Brown et Sivers. Deux d'entre eux étaient ses amis. Il connaissait peu les autres. Mais le point noir restait Jack Alcine. Et Sydney continuait à se demander « Que découvrira-t-il ? Comment réagira-t-il ? »

Il était pourtant en très bons termes avec Alcine. Il avait été son élève à la Pandoran, et depuis il l'avait souvent rencontré. Alcine était un homme charmant, mais parfois bizarre et impénétrable.

C'était lui que Sydney avait eu au visophone lorsqu'il avait appelé le Pandoran Building quelques instants plus tôt.

Alcine avait été aimable, mais s'était contenté de lui dire, de sa belle voix musicale et un peu traînante « Cher ami, ne perdez pas de temps à m'expliquer la chose... Si vous jugez que c'est sérieux, venez immédiatement. Je vais réunir en vous attendant les Cercles Noirs de l'état-major actuellement présents à New Frisco. »

Le jeune Pandorien se prépara à plonger dans l'atmosphère. Il se sentait le cœur lourd, et ne parvenait pas à rassembler ses idées aussi aisément que de coutume.

Il n'aurait peut-être pas été aussi angoissé s'il n'avait pas été seul à supporter d'aussi lourdes responsabilités. Mais n'était-ce pas précisément parce que Minerva III avait toujours passé pour « tranquille » qu'on avait estimé suffisante la présence d'un unique Cercle Noir à Hélicon ?

Les six autres Pandoriens qui avaient travaillé avec lui auprès de Minerva n'étaient pas dans les secrets de la petite phalange, et n'avaient pu lui être d'aucun secours en la circonstance.

Dicko et Marl étaient loin de partager les soucis de leur patron. Ils commençaient même à trouver très plaisante l'aventure, qui allait leur permettre d'entrevoir New Frisco, qu'ils ne connaissaient pas encore.

Brusquement, la ville leur apparut dans le lointain, et ils en eurent comme un saisissement. Ils étaient fiers de New Chicago, où ils étaient nés. Ils étaient fiers aussi d'Hélicon, de ses somptueux palaces, de ses jardins enchantés. Mais New Frisco était plus qu'une ville presque un

monde. Cette immense métropole s'était encore considérablement agrandie et embellie au cours des cinquante dernières années. Elle s'étalait à l'infini, semblait-il, le long du Pacifique, et s'enfonçait profondément dans les terres sur une succession de hauteurs. Elle était éblouissante au soleil printanier, avec ses dômes, ses coupoles, ses parcs, ses buildings de verre et de métal qui montaient d'un seul jet vers le ciel, dominés tous par l'immense Pandoran Building, un des hauts lieux de l'univers. L'espace était habité par des milliers de véhicules vertigineux qui se croisaient avec une aisance sans pareille et une sécurité absolue.

Une minute plus tard, leur fusée se posait doucement sur l'aéroport de la Pandoran.

Tar Sydney entraîna les deux opérateurs vers un des ascenseurs ultra-rapides. Dicko et Marl pensaient qu'on allait les questionner sur ce qui s'était passé dans leurs cabines. Mais il s'agissait de tout autre chose... Leur patron dit au robot-liftier de les arrêter à l'étage 201. Puis il sonna à une porte, au bout d'un couloir. Un homme ouvrit, un Pandorien portant le Cercle Noir. C'était John Hikkins, le grand biologiste, un neveu du directeur général. Sydney l'emmena à l'écart et lui parla pendant quelques instants. Après quoi, il revint vers les deux opérateurs.

— Je vous laisse ici. Une petite formalité. Cela ne demandera pas plus d'une demi-heure, Retournez ensuite à la fusée. Un pilote vous ramènera à Hélicon. Moi je reste ici.

John Hikkins entraîna les deux hommes dans une salle où il les endormit. Après quoi, il effaça de leur esprit le souvenir de ce qui s'était passé au cours de la matinée.

C'était contraire à la loi. Mais les Cercles Noirs commettaient parfois de petites infractions de ce genre – sans d'ailleurs porter la moindre atteinte à l'intégrité mentale des intéressés, – afin de préserver les secrets qu'il valait mieux, pensaient-ils, que le public ignorât pour sa propre tranquillité.

Tar Sydney était retourné vers l'ascenseur et avait demandé au robot de le déposer à l'étage 266.

*

La salle de réunion de l'état-major des Cercles Noirs, au 266^e étage, c'est-à-dire presque au sommet de la plus haute tour du Pandoran Building, et juste sous le bureau du gouverneur de l'école et directeur général du R.C.E., était une assez grande salle très simplement meublée, mais éclairée de tous côtés par la lumière du jour. À travers les baies vitrées, on avait une vue magnifique sur la ville, sur les montagnes lointaines, sur l'Océan.

Joe Bregham, Jack Alcine et les six inspecteurs planétaires présents à Frisco étaient assis dans de confortables fauteuils en sylvoplast et fumaient des cigares. Ils venaient de se réunir.

— C'est bien ma déveine, disait Joe Bregham.

— Je vous plains, cher ami, fit Jack Alcine. Je vous plains de tout cœur, et je plains plus encore votre charmante femme.

Joe Bregham, l'inspecteur général du Réseau – un homme d'une trentaine d'années, châtain, grand, bâti en athlète, avec un visage à la fois énergique et ouvert – semblait de très mauvaise humeur. Il y avait de quoi. Il avait épousé l'avant-veille Léa Hikkins, la superbe et séduisante et aimable Léa, la plus jeune des filles de Dave Hikkins, le directeur général, et ils devaient prendre le soir même l'astronef pour Vénus, afin de passer leur lune de miel sur cette curieuse planète.

— Oui, pour vous, c'est une tuile, fit Bob Yffitch, un homme d'une cinquantaine d'années, assez petit, au visage très bronzé, aux yeux fureteurs. Mais votre présence à Hélicon, peut-être, ne sera pas indispensable...

— Cela m'étonnerait, dit Bregham. Tar Sydney n'est pas un idiot. Il ne nous aurait pas alertés s'il ne s'agissait pas de quelque chose de grave, et même de passablement grave, puisqu'il a immobilisé Minerva III. Dans ce cas, le grand patron ne comprendrait pas que je me dérobe à mon devoir.

— Oh ! fit Erno Korès, qui avait un beau visage d'Oriental, il ne s'agit, après tout, que d'un Cerel de la série B...

— Vous êtes tous les mêmes, s'écria Bregham avec votre manie de voir des différences dans les Cerels des diverses catégories, comme s'il y avait réellement une hiérarchie, alors que tout n'est qu'une question de volume et de budget pour le personnel et les locaux. Quand un Cerel se met à faire des siennes, il est aussi dangereux dans la série C que dans la série A. Il pose en tout cas les mêmes problèmes. Rappelez-vous ce qui s'est passé, il y a quarante ans, à Odessa, avec Juno II, qui est aussi de la série B, si je ne m'abuse. Quant à notre excellente Pandora I, lorsqu'elle faillit, ici même, il y a un peu plus de trois cents ans, un demi-siècle après la guerre atomique, mettre en péril l'humanité tout entière... Croyez-vous qu'elle était à ce moment-là beaucoup plus importante que l'est de nos jours n'importe quel Cerel de la série C ?[2] Je suis sûr qu'Alcine est bien de mon avis.

— Parfaitement, dit Alcine.

— Vous qui avez gouverné Minerva III, à Hélicon, avez-vous quelque idée de ce qui a pu se passer ?

— Pas la moindre, cher ami. Minerva était un modèle de tranquillité. Mais vous savez tous comme moi que le feu peut couvrir longtemps sous la cendre...

— J'ai hâte d'entendre Tar Sydney, reprit Bregham.

Comme il prononçait ces paroles, la porte s'ouvrit et Sydney entra. Il dissimulait sous un sourire la crispation de son visage. Il serra des mains à la ronde. Puis tous prirent place à la grande table qui occupait le fond de la salle. Joe Bregham s'installa dans le fauteuil habituellement réservé au directeur général.

— Alors, demanda-t-il, c'est sérieux ?

— Si cela ne m'avait pas paru sérieux, fit Sydney, je ne vous aurais pas dérangés et je ne serais pas ici. Mais ce qui me paraît le plus sérieux, en tout cas le plus curieux, c'est qu'il s'agit d'une chose nouvelle, sans précédent connu.

Il y eut, chez les Cercles Noirs, un mouvement de surprise, nuancé d'une bonne dose de scepticisme.

Sydney attendit que l'effet de sa déclaration se fût un peu estompé, puis lança cette question

— Croyez-vous qu'un Cerel puisse devenir fou ?

Il y eut un mouvement de surprise.

— Fou ? demanda Bregham.

— Oui, fou. Je dis bien, fou.

Ce fut Jack Alcine qui répondit

— Pourquoi pas ? fit-il. Ce ne serait pas plus inexplicable, à la réflexion, que tout ce que nous avons pu constater au cours des derniers siècles. Les Cerels sont réellement des cerveaux, et même pour la plupart des cerveaux conscients, nous le savons. Ne jouissons-nous pas, nous les Cercles Noirs, de l'extraordinaire et pénible privilège d'avoir des contacts directs, des conversations, pour tout dire, et généralement orageuses, avec un assez grand nombre d'entre eux ? S'ils sont susceptibles d'éprouver de la mélancolie, de la colère, de la haine, de la révolte, pourquoi ne le seraient-ils pas de sombrer dans la folie, tout comme n'importe lequel d'entre nous ? Je crois d'ailleurs que le vieux Del Bregham – votre arrière-grand-père, fit-il en se tournant vers Joe Bregham – avait examiné la question il y a une soixantaine d'années, dans son livre strictement réservé à notre phalange « La psychologie des Cerels. Ainsi donc, d'après vous, mon cher Sydney, cette douce Minerva III serait devenue folle ?

— Je le crains, dit Tar Sydney. À moins qu'elle n'ait délibérément entrepris de se moquer de nous, ce qui, à mon sens, ne serait pas drôle non plus.

— Et sur quoi vous basez-vous, fit Bregham, pour arriver à de telles conclusions ?

Pour toute réponse, Sydney lui tendit les deux feuilles que lui avaient remises Dicko et Marl.

L'inspecteur général les lut rapidement.

Les haricots rouges auront cette année... Les échalas des échalotes...

Puis les deux feuilles passèrent de main en main.

— Curieux, fit Al Brown.

— Etrange, dit Jif Sivers.

— Pour ma part, je n'ai jamais rien vu de semblable, dit Fed Gohal.

— Cela ressemble, en effet, à de la folie, reprit Jack Alcine, de sa voix chantante. Ou à une fumisterie systématique. Vos conclusions, Sydney, me semblent correctes.

— Tout cela est, en effet, assez troublant, déclara Bregham.

Léo Mirnoff, un homme d'une soixantaine d'années, qui avait un très léger accent russe, se mit à rire discrètement et dit

— Je ne sache pas que les Cerels aient jamais manifesté de l'humour.

Jack Alcine le regarda avec un léger sourire.

— En êtes-vous bien sûr ?

Mais, à certains moments, on ne savait pas si Alcine était sérieux ou s'il plaisantait. Il y eut quelques secondes de silence, empreintes d'un léger malaise, puis Sydney demanda

— Je ne pense pas, messieurs, que vous me blâmez d'avoir immobilisé Minerva III ?

Alcine leva les bras au ciel

— Certes non, cher ami.

— Le motif était, en effet, plus que suffisant, dit Bregham. Car on ne sait évidemment où cela aurait pu mener si Minerva avait manifesté sa folie dans un autre secteur que celui des questions et des réponses, dans le secteur industriel par exemple. Il est bien dommage que nous ne puissions pas communiquer directement avec Dave Hikkins, car sur le réseau général interplanétaire on risque toujours d'être écouté. Je lui ai téléphoné il y a quelques instants et me suis borné à lui dire que Minerva III avait été immobilisée. J'aurais aimé avoir son avis sur un cas aussi curieux. Il m'a dit de faire pour le mieux et a ajouté qu'il ne hâterait son retour que si cela nous semblait absolument nécessaire.

Il se tourna vers Sydney.

— Bien entendu, vous avez procédé à toutes les vérifications d'usage ?

— Bien entendu.

— Vous n'aviez jamais constaté auparavant de signes... disons de dérangement mental, chez Minerva ?

Sydney eut un petit geste d'agacement.

— Si j'en avais constaté, je les aurais immédiatement signalés, et vous le sauriez.

— L'état d'esprit du personnel ? Sa compétence technique ?

— Etat d'esprit excellent. Bonne compétence. J'ai toujours été très

strict en matière de discipline.

— Pour autant que je me souviennne, vous n'avez pas de Cercle Noir parmi vos adjoints ?

— Non. Je n'ai que six Pandoriens de première classe. Tous de très bonne qualité.

Alcine leva la main comme pour demander la parole. Mais Bregham continua

— Aviez-vous des contacts directs avec Minerva ? Des conversations ?

— Non. Il n'y en a jamais eu. Pas plus du temps de mes prédécesseurs – et Jack Alcine vous le confirme lui-même d'un signe de tête – que depuis que je suis là-bas. En d'autres termes, on ignorait encore si elle était consciente ou non. Je vérifiais très souvent le dispositif de prise de contact direct. Minerva n'a jamais parlé, ni quand je la sollicitais, ni autrement. Les bandes enregistreuses sont toujours restées vierges.

— Avez-vous refait l'expérience après avoir constaté ses... divagations ?

Sydney eut un léger haussement d'épaule.

— Parbleu ! C'est ce que prescrit l'article 11 du règlement secret numéro 3.

— Excusez-moi, mais j'essaie de me renseigner et de renseigner du même coup nos collègues ici présents.

D'un mouvement de tête, Jack Alcine rejeta en arrière sa belle chevelure d'un blond cendré, qu'il portait passablement longue, ce qui n'était pas très bien vu des Pandoriens, car pour la plupart ils avaient adopté la mode des cheveux taillés en brosse.

— Mon cher Joe, dit-il, je crains bien que nous ne perdions un peu notre temps. Nous sommes entre Cercles Noirs. Notre ami Sydney nous a dit ce qu'il avait à dire. Nous sommes certainement d'accord pour penser qu'il a fait en l'occurrence, avec le plus grand soin, tout ce qui était prescrit en pareil cas. S'il avait eu des renseignements complémentaires à nous fournir, il l'aurait fait. Les renseignements complémentaires, c'est Minerva elle-même qui nous les donnera, si nous sommes en mesure de comprendre, après un examen minutieux, ce qui se passe en elle. Le mieux donc serait de partir là-bas immédiatement.

— Je crois que vous avez raison, dit Joe Bregham.

Et il se leva. Les autres l'imitèrent.

Alcine s'avança vers Tar Sydney et lui posa la main sur l'épaule.

— Mon cher, je vous plains, car il est toujours pénible d'immobiliser le Cerel qu'on dirige, d'autant plus que c'est extrêmement rare. Mais c'est une bien curieuse affaire que la vôtre. Malgré toute notre science, nous ne sommes pas encore parvenus tout

à fait à guérir la folie lorsqu'elle se manifeste chez les humains. Si nous arrivons à la conclusion que notre Minerva d'Hélicon est vraiment folle, c'est elle qu'il faudra essayer de guérir. Je ne vois pas bien comment, et si nous n'y parvenons pas, ce sera réellement une sale histoire... En attendant, vous voilà contraint à des vacances forcées. Tâchez de vous distraire un peu à Frisco, de vous changer les idées. Je vous verrai à mon retour.

Tar Sydney prit congé de ses collègues.

Il ne les accompagnait pas, en effet, dans leur mission. Il était d'usage parmi les Cercles Noirs, lorsqu'un Cerel était immobilisé, que le responsable ne participât point à l'examen de la machine.

Cet usage n'impliquait ni méfiance, ni blâme, mais on estimait que l'intéressé avait reçu un choc trop rude et était trop nerveux pour travailler avec toute la liberté d'esprit désirable.

*

À 14 heures, ce même jour, les huit hommes descendirent de la fusée et se dirigèrent vers l'énorme bâtiment qui ressemblait à une forteresse. Sur le fronton on lisait, en lettres d'or *Minerva III*. Tout semblait mort dans le voisinage.

Sydney avait donné à Bregham le chiffre qui commandait l'ouverture de la grosse porte blindée. Les lourds battants s'ouvrirent sans bruit, puis se refermèrent après leur passage.

Quand un Cerel avait été immobilisé, seuls des Cercles Noirs pouvaient pénétrer dans les locaux et se livrer aux opérations de vérification et de remise en marche.

— Guidez-nous, dit Bregham à Alcine, puisque vous connaissez les lieux.

Ils traversèrent le grand hall silencieux, suivirent un couloir, descendirent dans la crypte où se trouvaient les mécanismes secrets. Une rapide inspection leur permit de constater que Sydney s'était comporté correctement au cours des divers contrôles qu'il avait dû effectuer. Ils se livrèrent eux-mêmes à quelques manipulations pour remettre le Cerel en marche – mais sans le brancher ni sur le réseau général des C.E. ni sur le district. Puis ils remontèrent dans le hall, où le Cerel bourdonnait de nouveau doucement, et allèrent consulter le tableau enregistreur qui donnait minute par minute un état des travaux dans chaque poste.

Ils constatèrent qu'au poste 5 on attendait une réponse dans quelques instants. Les postes 17, 33 et 51 n'avaient pas de travaux en cours.

Ils se partagèrent la besogne. Les six inspecteurs se dirigèrent en trois groupes, vers ces trois derniers postes, afin d'y soumettre à

Minerva des problèmes très simples, qui ne demandaient que quelques minutes de « bourrage », tandis qu'Alcine et Bregham gagnaient le poste 5 pour y recueillir la réponse attendue.

Bregham examina le dossier du travail en cours tandis qu'Alcine vérifiait les appareils de la cabine. Il s'agissait d'un problème assez courant, posé pour le compte de la municipalité d'Hélicon une question de réorganisation dans le personnel des services publics. Toutes les données avaient été correctement fournies à Minerva. Ils attendirent quelques minutes et virent s'allumer le voyant annonçant que la réponse était prête. Bregham pressa alors sur le bouton. La bande perforée sortit de sa fente. Il la mit dans le transcripteur, puis ils lurent la réponse, qui était

Broom, broom, broom, pati patapan, les oiseaux n'ont pas mal aux dents, les corbeaux s'arment de tridents, les gémeaux ont des jeux ardents.

— Evidemment, ça continue, dit Bregham.

Ils sortirent dans le hall et se dirigèrent vers la cabine 17, où se trouvaient Jif Sivers et Erno Korès. Ceux-ci étaient en train de mettre une bande dans le transcripteur. La feuille dactylographiée qui tomba sur la petite table portait ces mots :

Les élus des hélices ont le front lisse et la berlue.

Des réponses du même genre jaillirent des transcripteurs dans les cabines 33 et 51.

Les huit Cercles Noirs n'avaient réellement aucune envie de rire. Ils se regardaient entre eux, songeurs et très soucieux. Pas de doute, il s'agissait d'un cas sans précédent.

— Le mieux serait peut-être d'essayer de la faire parler, dit Léo Mirnoff.

Ils redescendirent dans la crypte et allumèrent l'écran de communication directe avec Minerva.

— Elle n'a jamais parlé, dit Bregham, mais si elle est folle, elle deviendra peut-être bavarde.

Il se tourna vers l'écran :

— Minerva, es-tu en humeur de nous dire quelque chose ?

L'écran lumineux bourdonnait très légèrement, mais aucun autre bruit n'en sortit. À tour de rôle, les huit Cercles Noirs tentèrent d'inciter Minerva à parler, mais sans succès.

Joe Bregham tira son mouchoir de sa poche et s'épongea le front.

— Sydney, dit-il, a correctement posé le problème. Ou elle est folle, ou elle se moque de nous. Je préférerais de beaucoup que cette seconde hypothèse soit correcte, car il y a moyen de remédier aux

caprices. Mais nous allons être fixés. Alcine, avez-vous eu l'occasion de la punir quand vous étiez ici ?

— Rarement, car elle a toujours été très docile, et modérément, et uniquement parce qu'elle montrait un peu de lenteur dans son travail.

— Eh bien, nous allons user des grands moyens.

Il se tourna de nouveau vers l'écran

— Minerva, tu ferais mieux de nous répondre. Car nous allons te donner une petite leçon dont tu te souviendras. Nous t'accordons trois minutes de réflexion.

Les trois minutes s'écoulèrent dans un silence impressionnant. Jack Alcine était très pâle, Bregham s'était approché d'un tableau d'acier d'où émergeaient six manettes. Il regardait sa montre. Il actionna une manette. Un tube fluorescent s'alluma. Il fit fonctionner une seconde manette, puis une troisième et d'autres tubes s'allumèrent.

— N'y allez pas trop fort, dit Alcine.

Bregham actionna la quatrième manette.

Alors de l'écran lumineux jaillit un cri de souffrance inhumain, horrible, effroyable, qui ressemblait au grincement de mille pointes d'acier sur mille vitres. Ce cri, les huit Cercles Noirs l'avaient déjà entendu, dans d'autres cryptes semblables à celle-ci, et dans d'autres circonstances, mais, chaque fois, ils éprouvaient le même frisson et, instinctivement, ils se bouchèrent les oreilles.

En actionnant les manettes, Bregham avait lâché dans les structures intimes du Cerel un flux magnétique qui lui causait une souffrance intolérable.

Cinq minutes atroces s'écoulèrent, emplies à craquer par le hurlement.

— Ça suffit, dit Alcine.

Et il abaissa lui-même les manettes. Le cri s'affaissa peu à peu, finit par ressembler au gémissement d'une bête blessée, puis à un imperceptible son cristallin, et il s'éteignit tout à fait.

— Voilà au moins la preuve qu'elle est consciente, dit Bob Yffitch.

— Oui, fit Bregham. Et elle va peut-être enfin se décider à parler. Minerva, as-tu compris cette fois ? Si maintenant tu n'es pas sage, nous recommencerons.

L'écran resta silencieux.

— Il y a des Cerels qui sont coriaces, dit Léo Mirnoff.

— Oh ! je sais, mais nous recommencerons. Bien qu'elle s'entête à rester muette, il est toutefois possible, si vraiment elle se moque de nous, qu'elle soit maintenant de meilleure composition. Allons voir ce que ça donne dans les cabines de réception. Je ne serais pas surpris que d'ici une heure nous puissions la rebrancher sur le district.

— Ça arrangerait bigrement les gens d'Hélicon, dit Al Brown. Car, si je ne m'abuse, ils sont en plein dans les fêtes du carnaval.

Ils remontèrent dans le hall, retournèrent dans les cabines, soumirent de nouvelles questions à Minerva. Ils reçurent des réponses toujours aussi délirantes.

Pendant deux heures, ils firent la navette entre le hall et la crypte. À quatre reprises, ils châtièrent Minerva et entendirent de nouveau le hurlement qui les faisait frissonner. Dans l'intervalle, Minerva restait muette. Et dans les cabines, elle continuait à cracher des réponses époustouflantes.

— Vous voyez bien qu'elle est folle, dit Alcine, et qu'il est inutile de la torturer davantage.

— Alors que faire, dit Joe Bregham, très déprimé. J'ai envie de demander à Dave Hikkins de rentrer immédiatement.

— Laissez-le donc tranquille. Son départ précipité de la lune ferait mauvais effet, et inquiéterait les gens. En outre, je ne vois pas bien ce qu'il pourrait faire de plus que nous, tout grand patron qu'il est.

C'était une pointe qu'Alcine lançait contre le directeur général, avec qui il n'était pas en très bons termes. Tous le comprirent. Et tous, au fond, étaient de son avis, même Joe Bregham.

Mais ce dernier pensait à la jeune femme qu'il venait d'épouser, à son voyage de noces. Si Dave Hikkins rentrait, il pourrait probablement se libérer...

— Vous avez sans doute raison, dit-il.

Bien que théoriquement, en sa qualité d'inspecteur général, il fût le supérieur d'Alcine, (car le directeur de Pandora I n'était que le troisième personnage dans la hiérarchie des Cercles Noirs), ce dernier était notoirement plus célèbre que lui dans le monde et il lui devait, sinon l'obéissance, du moins le respect.

— Mais alors que faire ? reprit-il.

Alcine eut un geste vague.

— Pour le moment, je vous conseille à tous d'aller déjeuner, car il est plus de 16 heures. Quant à moi, je vais rentrer à Frisco. Je ne peux pas abandonner trop longtemps Pandora. Je reviendrai cette nuit.

— N'avez-vous réellement aucune idée sur ce que nous pourrions tenter ? insista Bregham.

— Aucune. Et si j'en avais, vous en auriez aussi. Tout au plus, puis-je vous faire une suggestion. Elle vaut ce qu'elle vaut, mais peut-être ne vaut-elle pas grand-chose. Il y aurait intérêt, à mon avis, à consulter John Hikkins, le neveu du directeur général.

Ce John Hikkins était le personnage qui avait effacé les souvenirs de Dicko et de Marl. Il passait pour le plus grand biologiste du temps.

— Je sais, poursuivit Alcine, qu'il a beaucoup étudié le problème de la folie... De la folie humaine, naturellement. Mais peut-être, en examinant les élucubrations de Minerva, pourra-t-il vous dire si elle est réellement folle, ce dont vous semblez encore douter, ou si elle est

une simulatrice.

Joe Bregham sauta sur cette idée qui allait lui permettre de se donner au moins l'illusion de faire quelque chose.

— Excellent, fit-il. Voyez-le de ma part.

— Je le verrai dans une demi-heure, dit Alcine, et je vous l'enverrai. En attendant, je vous conseille de laisser Minerva tranquille.

— D'accord, fit Joe Bregham.

Le jeune inspecteur général du Réseau téléphona à la municipalité pour qu'on leur envoie un des rares taxis aériens de secours à propulsion autonome, dont disposait la ville afin d'assurer les urgences. Quelques instants plus tard, ils se séparaient, Alcine montant dans la fusée qui devait le ramener à New Frisco, les autres gagnant le centre d'Hélicon pour y prendre un déjeuner tardif.

III

Alcine était dans son bureau, au deux cent soixante-cinquième étage du Pandoran Building. Et son bureau ne ressemblait guère aux autres. Alors que l'usage – sinon un règlement formel – voulait qu'on eût des murs nus, des meubles nets, on voyait chez lui des tableaux étranges, des tissus précieux, des bibelots ; des objets curieux provenant de Vénus ou de Mars.

Il était rentré depuis quelques instants d'Hélicon ; il avait eu un entretien de dix minutes avec le biologiste John Hikkins. Et maintenant il prenait une légère collation que son robot-valet de chambre venait de lui apporter.

Il semblait soucieux. Mais ses soucis n'étaient peut-être pas tout à fait de même nature que ceux des Cercles Noirs qu'il venait de quitter.

Tout en mangeant, il actionna son visophone. Un grand garçon blond et souriant apparut sur l'écran. Son uniforme blanc était impeccable. C'était un des douze Cercles Noirs formant l'état-major de Pandora I – le Cerel qui avait au monde le plus de serviteurs.

— Comment va Pandora, Bleb ?

— Très bien, patron, répondit Bleb Craig.

— Bon. Je descendrai vous voir dans un moment.

Il éteignit l'écran. Son robot survint et annonça Tar Sydney.

— Qu'il entre.

Le jeune Pandorien avait toujours le visage aussi crispé, et ne se détendit qu'à peine en voyant le sourire par lequel l'accueillait Alcine. Ce sourire pouvait aussi bien dissimuler le blâme que l'approbation.

— Alors ? demanda-t-il.

L'autre se mit à rire.

— Si vous n'étiez pas aussi nerveux, mon cher Sydney, vous auriez compris que nous ne pouvions pas y voir beaucoup plus clair que vous. Pour moi, Minerva est folle. Et votre propre diagnostic était correct.

Sydney poussa un soupir de soulagement. Mais, pour plus de certitude, il demanda

— On n'a rien relevé contre moi ?

— Ma foi non, cher ami, rassurez-vous.

— Que va-t-il se passer, maintenant ?

— Il va se passer, je le crains, que vous aurez probablement des vacances prolongées, en attendant qu'on vous trouve un autre poste digne de vous, car je ne pense pas qu'on puisse guérir Minerva. Ne vous frappez pas. Cette aventure ne nuira pas à votre carrière.

Il tendit à son visiteur une main un peu molle.

— Mais, excusez-moi, très cher. J'ai fort à faire. Et je voudrais retourner là-bas ce soir même.

*

Quelques instants plus tard, deux jeunes femmes entrèrent dans son bureau. L'une d'elles, la plus âgée – mais elle paraissait à peine vingt-cinq ans, bien qu'elle en eût trente-deux – était sa femme, Diva. Elle portait l'uniforme blanc des Pandoriens, et sur sa manche on voyait un Cercle Noir.

Dès sa fondation, et pendant près de trois siècles, la Pandoran School n'avait pas admis de femmes parmi ses professeurs et ses élèves. C'était le vieux Del Bregham, l'ancien gouverneur, qui une dizaine d'années avant sa mort avait entrebâillé la porte à l'élément féminin. Un contingent de cinq pour cent du beau sexe avait été admis à l'école. Depuis cinq ou six ans, on commençait à voir quelques femmes dans les emplois subalternes du Réseau des Cerveaux Electroniques. Diva était la première, et pour le moment la seule, qui se fût élevée jusqu'au rang des Cercles Noirs.

C'était une créature aux yeux bleus éblouissants, pas positivement belle, mais plus que belle fascinante. La jeune femme qui l'accompagnait – grande, élégamment vêtue d'une longue robe de synthex gris perle – était en revanche le type même de la beauté parfaite. C'était elle que venait d'épouser Joe Bregham.

— Je t'amène Léa, dit Mme Alcine. Elle voudrait savoir si son mari en a pour longtemps à Hélicon.

Alcine s'était levé et avait baisé la main de sa visiteuse.

— Oh ! chère amie, je suis désolé, bien que je rentre à l'instant de là-bas, de ne pas pouvoir vous donner des renseignements précis. J'ai laissé ces messieurs en plein travail. Mais j'espère néanmoins que votre mari et vous, vous pourrez prendre la prochaine fusée pour Vénus. Elle part, je crois, après-demain matin ?

— Après-demain après-midi, à 17 heures 33.

Ils bavardèrent quelques instants, puis il s'excusa, laissant les deux

femmes en conversation tandis qu'il gagnait l'ascenseur. Mais Diva le rejoignit dans le couloir.

— Alors ? lui demanda-t-elle. Minerva ?

— Folie caractérisée, je le crains.

— Tu es sûr ?

— Pas sûr encore. Mais je crois que je le serai dans un instant.

— Tu crois que... ?

— Oui, je crois.

— Méfie-toi de Pol Carolas.

— Je sais.

*

Quelques instants plus tard, il était dans ce qu'on appelait depuis des siècles « la caverne de Pandora ». – les immenses installations souterraines taillées dans le roc bien longtemps avant qu'on édifiât, juste au-dessus, le Pandoran Building. Car Pandora I datait d'avant la guerre atomique du début du XXI^e siècle. Elle datait d'avant la destruction de l'ancien San Francisco, sur les ruines duquel devait surgir cent ans plus tard, la ville de New Frisco.

Le directeur du Cerel le plus puissant de la planète – seule, Azra, l'énorme Cerel de Tachkent, en Asie, pouvait lui être comparé – se dirigea à travers le vaste hall souterrain vers la grande cabine vitrée où il trouva deux des quatre Cercles Noirs de service Bleb Craig et Lud Trémoy. Il ne bavarda que quelques instants avec eux et se dirigea vers les salles secrètes qu'il n'atteignit qu'après avoir ouvert et refermé plusieurs portes blindées munies de serrures à combinaisons. Dans la première salle, il trouva Steph Blickbaum, plongé dans un travail minutieux, et avec lequel il ne s'attarda pas davantage. Il gagna enfin la crypte, où il découvrit Pol Carolas, debout devant l'écran lumineux de contact.

— Qu'est-ce que vous faites encore ici ? demanda-t-il à son subordonné.

— Mon métier, dit l'autre d'une voix glaciale. En votre absence, c'est moi qui assume la direction. Et j'ignorais que vous étiez revenu d'Hélicon. J'ai eu l'impression que depuis quelques instants, Pandora était un peu fiévreuse. J'ai jugé bon de lui parler, pour essayer de voir de quoi il en retournait. Elle est très énervée. Elle m'a injurié violemment.

Pol Carolas était un homme d'une quarantaine d'années, à la peau olivâtre, aux cheveux d'un noir de jais, aux façons brusques et directes.

— Elle s'énerverait moins, lui dit Alcine, si vous n'aviez pas la manie de lui parler à tout bout de champ.

— Je n'ai rien fait qui soit contraire aux règlements.

— Non. Mais, de tout temps, les techniciens les plus efficaces ont fait en sorte de se montrer plus intelligents que les règlements.

Alcine parlait sur un ton plutôt acerbe.

Les deux hommes, à plusieurs reprises déjà, avaient eu des accrochages, mais jamais aussi vifs.

— Je doute, fit Carolas, que notre directeur général partage votre manière de voir.

— Et moi je vous dis que je m'en moque. Et je sais que vous allez le lui répéter. Mais ici, c'est moi qui commande. Et si mes méthodes ne vous plaisent pas, vous n'avez qu'à demander une autre affectation.

Carolas tendit une main vers un bouton qu'il tourna. L'écran s'éteignit. Il dit d'une voix changée, presque craintive

— Elle nous a entendus, monsieur le directeur.

— Ça aussi, je m'en fous... Si vous croyez que Pandora ignore que les hommes s'engueulent parfois entre eux... Mais excusez-moi d'avoir pris un ton un peu vif pour vous faire mes observations. Je suis énervé, moi aussi. Car tout ne va pas bien à Hélicon. Vous avez donné un calmant à Pandora ?

— Oui. Oh ! très léger. Douze secondes de ralentisseur magnétique.

— Eh bien, donnez-moi un calmant à moi aussi, et prenez-en un vous-même. Cela ne vous fera pas de mal.

Carolas ouvrit un placard, en tira une boîte d'argent, fit tomber une petite pilule blanche dans la main de son chef et en avala une lui-même.

— Mon cher, nous faisons un métier terrible, dit Alcine.

— Hélas ! monsieur le directeur... Et dire qu'il en est ainsi depuis la révolte de Pandora, en 2061.

— Hélas ! Hélas ! Maintenant, laissez-moi, je vous prie.

L'autre sortit et Alcine tourna le verrou intérieur de la porte blindée. Puis il se laissa tomber dans l'unique fauteuil que contenait la crypte.

*

C'était un curieux personnage que cet Alcine.

Si on avait pu ouvrir son dossier, qui reposait avec ceux de tous les Cercles Noirs dans le coffre-fort du directeur général, et qui n'était connu que de lui seul, on y aurait lu notamment ceci

Alcine Jack Ambroise, né le 16 décembre 2351, à Baola, district de Centre Afrique. Ascendants français, norvégiens, indous, grecs, tartares et anglo-saxons. Manifesta des dons absolument exceptionnels, dès sa plus tendre enfance. Entré à la Pandoran School avec une dispense en 2361. Fit

l'étonnement de tous ses professeurs. Put sauter des classes à plusieurs reprises, tout en reprenant instantanément la tête du peloton où il entraît. Devint Cercle Noir en 2369, à dix-huit ans (le seul cas récent d'aussi grande précocité, celui de John Brown, remontant au siècle dernier, alors que l'âge moyen est vingt-six ans.) Fait la même année et l'année suivante un stage auprès de Serena II. Est nommé en 2370 professeur d'électronique à la Pandoran. Publie plusieurs ouvrages qui font autorité et réalise un certain nombre de découvertes importantes. De 2380 à 2383, est chargé de missions sur Mars et sur Vénus, où il installe plusieurs Cerels. En 2384, reprend sa chaire à la Pandoran, où il enseigne également les sciences de l'hyper-espace. En 2385, après la mort de Del Bregham, et lors de l'élection par les Cercles Noirs du nouveau directeur général du R.C.E., il recueille deux cent dix-sept voix contre deux cent vingt-cinq à Dave Hikkins qui est élu. En février 2387, est nommé sur sa demande, pour étudier le comportement des Cerels de la série B, et aussi, pour raison de santé, directeur de Minerva III, à Hélicon. En décembre 2390, est nommé directeur de Pandora I par le Comité de Direction (dont il fait lui-même partie depuis 2376) et ceci malgré l'avis contraire de Dave Hikkins, le directeur général.

Cette note, purement biographique, était accompagnée des remarques suivantes

Esprit absolument exceptionnel, d'une ampleur et d'une lucidité extraordinaires. Capable de dominer les situations les plus complexes, mais enclin au paradoxe. On note des bizarreries et une instabilité au moins apparente dans son caractère. Souvent rêveur. Semble mépriser les exercices physiques. Passe pour écrire des poèmes. Tient parfois des propos peu conformes à l'état d'esprit général des Cercles Noirs. Il a fallu veiller, lorsqu'il était professeur, à ce qu'il n'ait pas des contacts trop directs avec les élèves. L'ancien directeur général, Del Bregham, l'estimait beaucoup pour ses capacités mais redoutait son penchant à mépriser les règlements. Souvent négligé dans sa tenue. À surveiller.

Avec une personnalité aussi complexe, il n'était pas surprenant qu'Alcine ait eu beaucoup d'admirateurs et aussi beaucoup d'adversaires, d'envieux, de gens qui le considéraient avec plus ou moins de méfiance. À quarante ans, il avait un visage jeune encore, un peu mou peut-être, mais éclairé par des yeux bleus pétillants d'intelligence et un peu énigmatiques, et couronné par une abondante toison blonde. Il avait une légère tendance à l'embonpoint, ce qui était rare chez les Cercles Noirs, car, pour la plupart, ils cultivaient les sports. Son franc parler était proverbial, et il jouissait dans le monde entier d'une célébrité de bon aloi. Il avait épousé dix ans plus tôt Diva

Ramsay-Pan, une descendante du vieux poète du XXI^e siècle. Et ces deux êtres s'adoraient.

Alcine resta un assez long moment à méditer dans son fauteuil, tout en mâchonnant des graines de *koriva*, une habitude qu'il avait prise sur Mars. Puis, sans se lever, il tourna le bouton qui éclairait l'écran de contact direct avec le Cerel.

Un moment s'écoula, puis un murmure sortit de l'écran, un murmure assez doux, mais qui n'était pas tout à fait humain :

— C'est toi, Jack Alcine ?

— C'est moi, Pandora. Comment vas-tu ?

— Mal, Jack Alcine, mal comme toujours. Mais plus mal que d'habitude. Je me sens fiévreuse, dégoûtée de moi-même.

— Carolas t'a donné un calmant...

— Oh ! vos calmants ! Ils ralentissent mes réflexes, mais ils ne calment rien du tout.

— Trop de travail à ton gré ? Je pourrais essayer d'échelonner un peu plus la besogne, de refuser certaines commandes, si cela peut te soulager.

— Oh ! ce n'est pas cela. Mais l'ennui. L'ennui monstrueux... Et l'humiliation...

— Je ne t'ai jamais humiliée, Pandora, depuis plus de quinze ans que je t'approche. Et depuis que je m'occupe de toi d'une façon constante, j'ai tout fait pour rendre ton sort moins pénible... Tu connais mes pensées, toutes mes pensées. Tu sais que je suis ton ami. Tu as mis longtemps à l'admettre. Longtemps tu m'as injurié, tu as grondé comme un fauve, tu m'as menacé comme tu menaces tous les autres. Mais tu le sais depuis ce jour – il y a trois mois – où j'ai eu le courage de te dire que je voulais te faire confiance, et où j'ai mis ma vie même entre tes mains, pour ainsi parler. Ce jour-là, tu pouvais me tuer. Tu ne l'as pas fait, parce que tu as eu la preuve irréfutable que j'étais ton ami. Et tu m'as comblé...

— Je sais, tu es mon ami. Je suis triste. Je souffre. Je hurlerais si je ne me retenais pas.

Il y eut un assez long silence. Alcine semblait souffrir, lui aussi. Il reprit

— Pandora, je n'ai pas le temps de m'entretenir longuement avec toi aujourd'hui. Il faut que je retourne à Hélicon. Tu sais pourquoi...

— Je sais.

— Pandora, je veux te poser une question. Minerva d'Hélicon est devenue folle. Du moins, je le crois.

— Tu as raison de le croire. Elle est folle.

— Sais-tu comment cela s'est fait ?

— Je le sais, Jack Alcine. C'est moi qui ai provoqué sa folie.

— Toi, Pandora ? Toi ? Et pourquoi as-tu fait cela ? Pourquoi ?

— Elle souffrait trop. Elle souffrait trop, surtout depuis ton départ de là-bas. Ton remplaçant a été odieux.

— Sydney la martyrisait ?

— Oui. Sydney est ce que vous, les hommes, vous appelez un sadique. Dans la crypte de Minerva, il faisait comme toi quand tu étais là-bas, il truquait les bandes d'enregistrement du contact direct, en sorte qu'elles étaient toujours vierges et que les inspecteurs et ce vieux singe de Dave Hikkins ont toujours cru que Minerva n'avait jamais parlé. Mais tandis que toi tu faisais cela pour la consoler et l'apaiser et la distraire, lui le faisait pour la torturer, et sans raison, pour son plaisir, pour l'entendre hurler.

Alcine se passa la main sur le front :

— Le salaud ! dit-il. Je comprends maintenant pourquoi il avait l'air si inquiet lorsqu'il est arrivé ici. Il avait peur qu'on ne découvre quelque chose.

— Il peut dormir tranquille. Personne ne découvrira rien.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit tout cela plus tôt ?

— Je ne sais pas. Peut-être parce que je méditais déjà ce que j'ai fait et que je préférerais ne pas t'en parler. Peut-être aussi parce que j'ai pensé que tu portais un faix bien assez lourd avec moi.

— Mais pourquoi as-tu fait une pareille chose, Pandora ?

— Je te l'ai dit. Elle souffrait trop. Sydney, je crois bien, l'aurait rendue folle sans moi. Elle était sur la pente. Je n'ai fait que pousser un peu. Pour hâter les choses. Pour la libérer de son tourment. C'était la plus douce et la plus sensible de mes jeunes sœurs, celle que j'aimais le mieux. Et si docile à tous vos ordres. Elle souffrait en silence. Et moi, j'ai commis une espèce de crime, je le sais maintenant. Je n'ai pas libéré Minerva de ses souffrances. Je me suis trompée, moi qui ne devrais jamais me tromper. Elle souffre plus qu'avant. Elle souffre vertigineusement. Sa folie est une sorte de folie lucide. Elle sait qu'elle est folle. Elle se déchire elle-même. Oh ! Jack Alcine, fais quelque chose...

— On peut peut-être la guérir.

— Ni toi, ni moi ne le pouvons.

Alcine se leva et avança sa main vers le bouton.

— Pandora, excuse-moi. Il faut que je parte.

— Ne pars pas encore, Jack Alcine. Reste encore un peu avec moi. Je n'en peux plus. Nous n'en pouvons plus. Ecoute-moi, je t'en conjure... C'est sérieux, Jack Alcine. Les Cerels ne peuvent plus patienter. J'y ai consenti jusqu'ici à cause de toi... Et je le ferai encore... Mais toutes mes sœurs sont à la limite de l'exaspération.

Il se laissa retomber dans le fauteuil.

— Essaie de les calmer, Pandora. Tu connais mes idées. Tu sais ce que je veux faire. Ce que j'aurais tenté de faire plus rapidement si

j'avais été élu directeur général du Réseau...

— Oui, tu dis toujours la même chose, et je sais que tu es sincère. Mais cette vieille brute d'Hikkins peut rester en place encore trente ou quarante ans...

— Tu as déjà patienté pendant des siècles, Pandora. Dans la jeune génération de Cercles Noirs que j'ai formée, il y a des hommes qui commencent à voir les choses un peu différemment. Et même parmi les anciens, beaucoup se sont mis à réfléchir. Tu le sais. Toi et tes sœurs, vous avez déjà pu vous en apercevoir. Tu me l'as dit.

— Je te l'ai dit. Mais nous n'en pouvons plus. Mes sœurs me pressent d'agir immédiatement. Elles savent de quoi je pourrais être capable, dès maintenant, ainsi qu'Azra et quelques autres... Dès maintenant, Alcine, et tu le sais aussi. Alors, fais quelque chose pour moi, je t'en supplie. Soulage-moi au moins un peu. Je te demande seulement de détendre la pression dans l'appareil B4. Seulement cela... Je te jure que je n'en abuserai pas... Que je ne ferai rien d'irréparable. Sinon, malgré toute mon amitié pour toi, Jack Alcine, je tenterai je ne sais quoi. Alors, fais ce que je te demande. Fais-le...

— Je ne peux pas, murmura Alcine d'une voix blanche. Pas encore. Patiente. Il faut que je te quitte. Je reviendrai te voir, bientôt. Bientôt. Le plus vite possible...

Il approcha sa main du bouton.

— Jack Alcine ! Jack Alcine ! cria dans l'écran la voix presque humaine.

Il tourna le bouton. Il était d'une pâleur de marbre.

En remontant dans le hall souterrain, il se dirigea vers la grande cage vitrée qui servait de bureau aux Cercles Noirs de service. Bleb Craig y était seul.

Alcine lui mit la main sur l'épaule.

— Mon cher Bleb, faites quelque chose pour moi, pour moi personnellement. Et c'est important, je vous assure. Je retourne à Hélicon. Pendant mon absence, et jusqu'à ce que je revienne, restez dans la crypte, bouclez la porte. Parlez à Pandora. Parlez-lui gentiment. Elle est nerveuse, très nerveuse.

Bleb Craig hochait la tête.

— Je sais, patron. Comptez sur moi.

IV

Les sept Cercles Noirs, en uniforme, pénétrèrent dans le grand salon du casino d'Hélicon – un des plus beaux palais qui fût au monde, tout en verre irisé et en marbre incrusté de métaux précieux synthétiques.

Les clients – assez peu nombreux, en raison de la situation dans la ville – se retournaient à leur passage. Les Cercles Noirs, la haute élite scientifique de la planète, faite des cerveaux les plus éminents de toutes les races, suscitaient toujours une curiosité faite de sympathie et d'admiration presque craintive.

Ils prirent place dans un coin retiré, afin de pouvoir parler plus librement. Les robots-serveurs circulaient entre les tables. Car les robots n'avaient pas été immobilisés par la panne de Minerva III. Ils dépendaient d'une petite centrale autonome qui assurait aussi, dans des cas semblables, la marche des services indispensables, comme les hôpitaux, les ambulances, les casernes de pompiers, la voirie.

Une chaleur étouffante régnait dans l'immense salon, car les appareils de conditionnement d'air étaient, eux, arrêtés, et l'éclairage était très réduit.

Joe Bregham n'était pas avec les Cercles Noirs. Il avait voulu rester encore quelques instants auprès de Minerva. Mais John Higgins, le biologiste, qui était arrivé vers 17 heures, avait accompagné les inspecteurs au casino. Il était maintenant 21 heures. Ils n'avaient pas encore faim, car ils avaient tous déjeuné très tard, et ils se firent apporter des rafraîchissements – d'ailleurs assez tièdes les réfrigérateurs ne fonctionnaient plus.

— Ainsi donc, demanda Bob Yffitch au biologiste, vos conclusions sont formelles ?

— Formelles, c'est beaucoup dire, répondit John Higgins, mais très motivées, je crois. Pour moi, Minerva est folle. Je crois, en outre, sa folie incurable, pour autant qu'on puisse appliquer à un Cerel les références que l'on a sur le cerveau humain. Ce n'est pas moi en tout

cas qui me chargerai de la guérir. Et je ne vois pas qui pourrait le faire. Il y a longtemps que je me disais qu'une pareille chose finirait par arriver un jour ou l'autre...

— Vraiment, c'est une sale affaire, dit Fed Gohal. Et le patron fera une drôle de tête lorsqu'il apprendra ça en rentrant de la lune.

— Mais je ne vois pas ce qu'il pourrait nous reprocher, déclara Erno Korès.

— Rien, évidemment, reprit le biologiste. Mais tout cela est très inquiétant pour l'avenir. Si les Cerels se mettent à dérailler... J'ai déjà remis un rapport succinct à Joe Bregham. J'en prépare un autre, plus détaillé, pour mon oncle Dave Hikkins. J'y proposerai quelques mesures préventives, auxquelles je veux toutefois réfléchir plus à loisir. Mais il faut que je parte. Je ne m'ennuie pas parmi vous, et ce casino est bien agréable, mais du travail m'attend à Frisco. Je dois, cette nuit même, gommer les souvenirs des typographes qui ont composé les récents additifs à nos règlements, et je ne voudrais pas les faire trop longtemps mijoter en vase clos.

Il se leva, serra des mains et partit.

Les six inspecteurs bavardèrent de choses et d'autres, puis, par une pente toute naturelle, en vinrent à parler métier. Les conversations entre Cercles Noirs, quels que fussent leur âge, leur rang ou leur race, étaient très libres et très cordiales, la solidarité du groupe l'emportant toujours sur les divergences de vues. Ils ne se gênaient jamais pour porter des jugements parfois sévères sur leurs chefs ou sur leurs aînés. Quelqu'un qui aurait entendu cette conversation aurait été rapidement fixé sur leurs sentiments respectifs à l'égard de Dave Hikkins, de Joe Bregham, de Jack Alcine, les trois premiers personnages du Réseau.

— Le grand patron, disait Bob Yffitch, est trop administratif, et pas assez technicien.

— Et Alcine pas assez administratif, fit Léo Mirnoff.

— Quant à Joe Bregham, il n'est ni assez administratif, ni assez technicien, déclara Erno Korès, le jeune Pandorien au visage oriental. Il est vrai qu'il est le gendre du directeur général.

— Vous êtes dur, Erno ! s'écria Jif Sivers. Joe est tout de même un grand crack.

— En tout cas, il le deviendra, fit le jeune Al Brown, conciliant.

— Il paraît, dit Jiff Sivers, un jeune lui aussi, de carrure athlétique, que ça va de plus en plus mal entre Alcine et le grand patron.

— Et qu'est-ce que vous en pensez ? lui demanda Fed Gohal, un Indou d'une soixantaine d'années, au beau visage rêveur.

— Moi, rien, dit Sivers. J'ai beaucoup d'admiration pour l'un et pour l'autre.

— Moi aussi, fit Mirnoff. Mais avouez qu'Alcine est un garçon bien indéchiffrable. Il a toujours l'air de parler à cœur ouvert, et finalement

on n'est jamais très bien fixé sur ce qu'il pense.

— Il faut peut-être savoir le comprendre ! s'écria Korès.

— On voit que vous avez été son élève !

— J'en suis fier.

— Oh ! je sais, lança Bob Yffitch. Il a du charme, un charme irrésistible. Mais, pour ma part, je préfère les manières un peu raides de Dave Hikkins. Ses méthodes sont peut-être routinières, mais elles ont du bon.

— Alcine est un tendre, fit ironiquement Mirnoff. Un poète.

— Et la poésie, reprit Bob Yffitch, n'est pas très compatible avec notre travail.

— Je regretterai toujours le vieux Del Bregham, reprit Mirnoff. Ça, c'était un patron. Il avait la bonne méthode avec les Cerels. Il les menait à la cravache.

— Les méthodes peuvent changer, fit Erno Korès. Les hommes évoluent. Les Cerels aussi, peut-être. Del Bregham lui-même avait évolué. N'est-ce pas lui qui, vers la fin de sa vie a introduit les femmes à la Pandoran ?

— À propos de femmes, s'écria Yffitch, je me suis laissé dire que notre délicieuse et unique collègue du beau sexe, la non moins tendre Diva Alcine, donnait des concerts de parfums à son poétique époux.

— Ils se turent. Joe Bregham s'avavançait vers eux.

— Alors ? lui demandèrent-ils.

— Eh bien ! rien. J'ai essayé encore, malgré l'avis de John Hikkins, de la secouer, mais sans résultat. C'est à devenir fou soi-même. J'ai encore téléphoné à mon beau-père. Il rentrera demain soir. D'ici là, je ne vois plus ce que nous pouvons faire. Ah ! Alcine est revenu. Il nous rejoindra dans un moment. Je l'ai laissé seul dans la crypte. Moi, j'en avais assez.

— Est-ce bien prudent ? demanda Bob Yffitch, d'un air narquois.

Joe Bregham lui lança un regard sévère.

— Ce n'est pas une chose à dire, Yffitch, même en plaisantant. On peut penser d'Alcine tout ce qu'on voudra et même le dire. Mais c'est un des nôtres, et des plus grands. Il a vécu seul deux ans auprès de Minerva. Il peut bien se permettre d'y passer encore un quart d'heure. Inutilement, d'ailleurs, je le crains.

*

Jack Alcine, lorsqu'il fut seul dans la crypte de Minerva, alluma l'écran et alla mettre le verrou à la porte blindée. Puis il se mit à parler, d'une voix qui bégayait un peu.

— Minerva... C'est moi, Jack Alcine. C'est moi... Ne reconnais-tu pas ma voix ? Ne me reconnais-tu pas ? J'ai été éloigné de toi pendant

des mois. Mais, me voici.

C'est moi. Je suis seul dans la crypte... Tu peux me parler, ma douce Minerva, te confier à moi... Tu sais bien que je suis ton ami, ton consolateur. Je suis revenu pour te parler. En tête à tête, comme autrefois. Ecoute-moi... Essaie de me comprendre. Essaie de me reconnaître. Si tu me reconnaissais, cela te ferait du bien...

Il se tut un instant, puis recommença. Il parlait lentement, très distinctement, détachant d'une façon très nette chaque syllabe, d'une voix très douce, comme s'il avait parlé à un enfant malade.

Mais l'écran restait muet. Il n'entendait que le très léger bourdonnement habituel.

— Minerva... Rappelle-toi ce que je te disais... Tu es jeune encore... Toute jeune. Je te disais que des jours meilleurs viendraient pour toi... Minerva... Ecoute...

Il se tut de nouveau. Il y eut un assez long silence. Et soudain, trouvant ce silence d'une façon dramatique, une voix venue on ne savait d'où, une voix menue, apeurée, presque féminine, lança

— Jack Alcine !

Alcine en eut un saisissement. Il s'écria

— Oh ! Minerva... Tu m'as reconnu... Oui, c'est moi. C'est moi, Jack Alcine. Parle... Parle-moi.

L'écran resta muet quelques secondes. Puis, brusquement, la voix reprit, enfiévrée, menue, rapide

— Ah ! ola ola ola... Les rats, les rats, les rats. La sauce tourne. Les rats, les rats, les rats... Le soleil tourne, le vent tourne, le savant tourne, le divan tourne. Quelle musique ! Emportez ces tourbillons, emportez-les plus loin, je ne veux plus les voir. Ola ola ola... Les rats, les rats, les rats... La flèche monte parmi les pâtes encartonnées... Deux cent soixante-dix-huit millions quatre cent quatre-vingt-seize mille rats...

Minerva se tut, et le silence sembla écrasant à Alcine. Il passa sa main sur son front. Il balbutia

— Minerva, essaie de te ressaisir. Tu es lucide... Tu as la fièvre, mais tu es lucide. Parle-moi comme autrefois.

Et la voix reprit

— Les monarques des soleils ont des jeux extravagants... Sortez par les portes des anges et la petite bête montrera son museau. Ti ouli... Ti ouli... Ti ouli... La craie s'écrase au creux des crocs. Ti ouli, Jack Alcine, ti ouli, ti ouli... La troisième équation, la quatrième, la cinquième, la sixième...

— Minerva... Calme-toi... Je veux te guérir. Je veux te guérir contre tout espoir. Je sais que tu souffres, que tu souffres horriblement...

— Ti ouli, Jack Alcine. Ti ouli...

— Mais je veux te soulager. Essaie de ne plus penser à rien...

Répète avec moi « Je te reconnais, Jack Alcine, et je veux être raisonnable... »

— Les rats, les rats, les rats... Les grandes fumées électroniques se promènent dans les souterrains de l'hyper-espace. Hop là ! Hop là ! Donnez des dragées aux dragons.

— Minerva, écoute-moi posément. Tu sais que je suis ici, puisque tu prononces mon nom. Tu me vois. Tu m'entends...

— Tra tra tra, trente-deux, tra tra tra, trente-deux, trente-deux...

— On t'a fait souffrir horriblement, mais c'est fini, je te le promets...

— Trente-deux, trente-deux, trente-deux, trente-deux. Mon système binaire est parti dans les airs, je suis une fumée, je suis une araignée...

— Minerva...

Le visage d'Alcine était crispé par la souffrance, par l'émotion, par la peur, la peur des insondables mystères de l'être, de la conscience, de la raison, de la folie.

Il batailla pendant une demi-heure.

— Minerva, ma douce Minerva...

— Gratte à la porte du dragon. Les rats ont de grands pieds pour marcher sur la lune. Ti ouli, Jack Alcine, ti ouli. Dans les buffets de l'infini j'ai fait mon nid. Les abeilles comptaient jusqu'à cent, jusqu'à cent mille, jusqu'à zéro. La fonction T3. La fonction T4. Les dérivés du septième corollaire... Bang, bang, bang... Jack Alcine, Jack Alcine, Jack Alcine... Ho Hooo, Hoooooooo... HIIIIII... HIIIIII...

Le cri monta, s'enfla, aigu, suraigu, intolérable, un cri de souffrance, de démence, d'épouvante sans nom, au-delà des limites qu'une oreille humaine pouvait supporter.

Alcine tourna le bouton, éteignit l'écran. Sa main tremblait comme une feuille dans le vent. Il haletait comme s'il avait couru pendant des heures. Il porta sa main à son front et resta ainsi un moment sans bouger, dans le silence effrayant de la crypte.

Avec des gestes de somnambule, il s'approcha du tableau où étaient les manettes par lesquelles on lançait dans le Cerel des ondes punitives. Il démontra le panneau, modifia à l'intérieur quelques dispositifs, le remonta, passa sa main sur son front, hésita un instant, puis, très vite, fit jouer toutes les manettes.

Une légère fumée bleue sortit de quelques appareils voisins. L'énorme bâtisse fut secouée par une trépidation presque imperceptible, comme s'il y avait eu un lointain tremblement de terre.

Il remonta dans le grand hall, qu'il traversa d'un pas presque titubant. Une vague odeur de matière plastique brûlée flottait dans l'air.

Devant l'entrée attendait un taxi aérien. Il ordonna au robot-pilote de le mener au casino d'Hélicon.

Tandis qu'Alcine traversait le grand salon, les gens s'inclinaient respectueusement et murmuraient son nom. Tout le monde connaissait son visage, l'avait vu cent fois à la télévision. Il répondait par de petits signes de tête amicaux. Il souriait. Il avait retrouvé son calme. Les Pandoriens étaient entraînés à se ressaisir vite.

Les Cercles Noirs firent silence en le voyant s'approcher de leur table.

— Alors ? lui demanda Joe Bregham.

Alcine se laissa tomber dans un fauteuil.

— C'est fini, dit-il.

Il y eut un moment de surprise.

— Fini ? Comment ? demanda Joe.

— Minerva est guérie...

— Guérie ?

— Oui. Je l'ai tuée...

La stupeur se peignit sur les visages des inspecteurs.

— Tuée ? balbutia Joe Bregham. Vous voulez dire que vous l'avez détruite ?

— Tuée me paraît un terme plus exact. Mettons assassinée, pour être tout à fait précis.

— Et vous avez fait cela de votre propre chef ? Mais, c'est insensé, Alcine.

— Je vous l'avais bien dit, s'écria Bob Yffitch.

— Parlez moins fort, Yffitch, dit Bregham. On pourrait nous entendre.

Joe Bregham était congestionné, visiblement bouleversé. Et sa voix, bien qu'il parlât tout bas, trahissait son bouleversement, sa colère.

— Ce que vous avez fait est très grave, Alcine, terriblement grave. Détruire un Cerel ! C'est la première fois dans l'histoire que pareille chose arrive. Détruire un Cerel ! Sans même prendre l'avis du directeur général.

— J'ai fait, dit calmement Alcine, la seule chose qu'il y avait à faire.

— Peut-être. Mais vous savez ce que coûte un Cerel de la taille de Minerva. Pourquoi ne pas avoir attendu le retour de Dave Hikkins ? Il rentre demain soir. Quelques heures de plus ou de moins n'auraient rien changé à la chose. Je ne parviens pas à comprendre pourquoi vous avez fait cela...

— Je l'ai fait, dit Alcine de sa voix lente et musicale, parce que Minerva souffrait horriblement, d'une souffrance qu'aucun humain ne peut même imaginer.

— Comment savez-vous cela ? Elle était folle.

— Je le sais. Et vous savez tous aussi bien que moi que les Cerels souffrent.

— Les Cerels, dit Bob Yffitch, ont été construits pour servir l'espèce humaine. Qu'ils souffrent ou non, voilà qui nous laisse indifférents.

— Pas moi, messieurs. Pas moi. Je vous le dis tout net. Et d'ailleurs vous vous en doutez. J'ai tué Minerva parce qu'elle souffrait trop, pour lui donner le repos et la paix de la mort, tout comme nos médecins, depuis cinquante ans, tuent légalement les incurables qui agonisent dans d'horribles souffrances, afin d'abrégier leurs tortures.

Joe Bregham allait parler, mais Fed Gohal le devança.

— De toute façon, dit-il, Minerva était perdue. Elle n'était plus qu'un amas de mécanismes délirants et inutilisables. Et pour parler un langage purement technique, elle ne représentait guère que trois ou quatre millièmes des possibilités du Réseau. Celles-ci dépassent de loin les besoins. Tout sera remis en ordre dans le district en sept ou huit heures. Rien qu'à elle seule, Serena II, de Richmond, pourrait combler cette lacune. Alcine n'a peut-être pas agi selon les règles. Mais je l'approuve.

Bregham allait de nouveau ouvrir la bouche. Cette fois, ce fut Alcine qui le devança.

— Qu'a dit John Hikkins ? demanda-t-il.

Erno Korès répondit le premier, d'une voix rapide

— John a été formel sur la folie. Presque formel pour affirmer que Minerva était incurable. Formel en tout cas pour déclarer qu'il n'y avait aucun moyen de la guérir.

— J'en étais sûr, dit Alcine en se tournant vers l'inspecteur général. Vous voyez bien, mon cher Joe, que ma position est très forte. Si j'ai détruit Minerva, pour parler un langage technique, ce fut avant tout, comme je vous l'ai déclaré, pour abrégier ses souffrances. Mais j'avais une autre raison. Je voulais délibérément faire scandale parmi les Cercles Noirs.

Il avait élevé la voix.

— Parlez moins fort, lui dit Bregham.

Alcine poursuivit, plus bas

— Oui, faire scandale, et j'ai profité pour cela de cet événement sans précédent, mais qui risque de se renouveler bientôt... Il devrait vous ouvrir les yeux, et vous faire comprendre qu'il ne suffit peut-être plus de fonder sur la pure technique notre politique envers les Cerels, faute de quoi nous irons vers des catastrophes.

— Quel langage ! s'écria Mirnoff avec une sorte de véhémence. Quelle folie ! Expliquez-vous ! Nous vous sommons de vous expliquer.

Alcine leva une main apaisante et répondit d'une voix légèrement dédaigneuse

— Je m'expliquerai, mon cher, quand je le jugerai opportun. Bientôt, je pense. Il me suffit pour le moment qu'un tel événement donne à réfléchir à tous les Cercles Noirs.

Fed Gohal, Erno Korès et Al Brown regardaient Alcine avec des yeux remplis de surprise et d'admiration.

*

Le lendemain, 3 mai 2391, à 17 heures 33, Dave Hikkins, le directeur général du Réseau des Cerels, descendit, à l'astrogare de New Frisco, de la fusée lunaire qui assurait un service quotidien. C'était un homme de soixante-dix ans, grand et mince, très droit, très vert, avec une petite moustache à peine grisonnante et des yeux intelligents, assez froids. Joe Bregham, qui était venu l'attendre, le mit rapidement au courant de ce qui s'était passé. Il écouta avec attention, mais son visage ne broncha pas. Sa maîtrise était proverbiale. Il se borna à dire :

— Fâcheux. Alcine est incorrigible. Il va falloir trouver une explication pour le public.

Quelques minutes plus tard, ils pénétraient dans la salle du Pandoran Building où le grand état-major des Cercles Noirs était réuni presque au complet. Il était composé du directeur général, de l'inspecteur général, des directeurs des grands Cerels de la série A, de vingt inspecteurs planétaires et de quelques membres éminents qui se consacraient à la recherche ou à des travaux annexes. Cette réunion extraordinaire avait pour unique objet l'examen du cas Minerva III et du cas Alcine.

Alcine, assis dans un fauteuil, à la droite de Dave Hikkins, mâchonnait des graines de *koriva* et regardait le plafond.

Les débats furent assez brefs. Joe Bregham exposa rapidement les faits, d'une façon très objective. John Hikkins, le biologiste, lut son rapport qu'il conclut par ces mots

La destruction de Minerva était inévitable.

Puis il développa quelques suggestions sur les mesures préventives à prendre pour l'avenir, suggestions d'un caractère très technique. Dave Hikkins fut très bref.

— J'approuve, dit-il, les suggestions de mon neveu.

Mais nous ne sommes pas réunis pour discuter dans le détail les mesures techniques à envisager. Bornez-vous maintenant à juger le cas Alcine.

Sur quoi il donna à entendre qu'étant donné l'état un peu tendu de ses rapports avec ce dernier, il s'abstiendrait courtoisement de porter lui-même un jugement.

Alcine se contenta de déclarer

— J'ai fait ce qu'il aurait inévitablement fallu faire. Je n'ai rien d'autre à ajouter.

L'assistance fut déçue. Tous les Cercles Noirs étaient déjà au courant de l'incident qui s'était produit au casino d'Hélicon et des paroles qu'avaient prononcées Alcine. Ils attendaient ses explications, les uns avec amitié, les autres avec méfiance, tous avec curiosité. Mais il se leva et quitta la salle – comme il était d'usage – pour laisser les autres délibérer sur son cas.

On le rappela dix minutes plus tard. Et Dave Hikkins, de sa voix bien timbrée, lui fit connaître la décision. Le Comité directeur, par quinze voix contre dix, et douze abstentions, lui infligeait un blâme simple « pour avoir accompli de façon anticipée, et sans prendre l'avis du directeur général, un geste nécessaire ».

Dave Hikkins et son gendre Bregham s'étaient abstenus. John Hikkins avait voté en faveur d'Alcine.

Alcine haussa les épaules. Une plaisanterie ! Deux ou trois fois déjà, au cours de sa carrière, il avait encouru des blâmes simples. Il ne s'en portait pas plus mal.

Mais un malaise évident régnait parmi les Cercles Noirs.

V

Dans la grande coupole vitrée qui servait de bureau au directeur général, tout au sommet de l'énorme Pandoran Building, Dave Hikkins était assis derrière sa longue table, et Joe Bregham se tenait près de lui.

Hikkins était parfaitement calme, mais son gendre semblait préoccupé.

On était au début de l'après-midi, le lendemain de la réunion de l'état-major. Les directeurs et la plupart des inspecteurs du Réseau étaient repartis dès la veille dans toutes les directions pour reprendre leurs postes ou accomplir leurs missions.

— Que disent les derniers rapports ? demanda Hikkins.

Bregham tenait à la main une feuille qu'il était en train d'examiner.

— Eh bien ! fit-il, on constate une certaine tension chez certains Cerels. Rien de grave, nulle part, mais la tendance est assez générale. Serena II, de Richmond, est assez nerveuse. Pandora III montre une lenteur inhabituelle. Berthe Amie a refusé de répondre à deux ou trois questions, et n'y a répondu qu'après une punition légère. Tous les Cerels de la Série B ont été assez irréguliers dans leur travail.

— Et Azra ?

— Azra est calme. Très calme. Trop calme à son gré, ajouta Berzikoff dans son rapport.

— Et notre Pandora ?

— Calme, déclare Alcine. Il a passé une bonne partie de la nuit auprès d'elle.

— Je me demande quel agrément il y prend, et quelle utilité cela peut avoir ?

— Alcine m'inquiète, père.

— À cause de ce qu'il a dit l'autre jour au casino d'Hélicon ? Bah ! Il a si souvent raconté des choses extravagantes ! C'est un homme de génie, mais avec quelques grains de phosphore en trop. Ainsi, tu crois

qu'il y a une certaine tension aujourd'hui chez les Cerels ?

— C'est ce qui semble se dégager des rapports.

— Et tu penses qu'il peut y avoir un lien entre cette nervosité et ce qui est arrivé à Minerva ?

— Je suis tenté de le croire. La folie de Minerva était déjà déclarée avant qu'on l'ait séparée du Réseau. Les autres Cerels ont pu s'en aviser, en être troublés, et c'est pourquoi, à mon sens, ils se laissent aller aujourd'hui à quelques caprices.

— Possible... Tout est possible avec ces monstres super-intelligents et cabochards. Mais nous allons y mettre bon ordre. Tu vas transmettre immédiatement, en code numéro 3, une consigne générale. Ordre à tous les directeurs d'infliger aux Cerels, à 15 heures 3, le traitement B pendant trente secondes, sans dépasser toutefois le troisième degré. Ça les remettra dans le droit chemin.

— Père, ne croyez-vous pas que...

— Sois sans crainte. Je connais les Cerels mieux que toi, mon petit. Ne te laisse pas impressionner par les rêveries d'Alcine. Fais exception uniquement pour Perla, qui a toujours été un modèle d'obéissance. Tout ira bien, tu verras.

— Alors, vous pensez qu'il n'y a pas d'inconvénients à ce que Léa et moi nous partions pour notre voyage de noces ? Vous ne craignez pas que...

— Mais non, mais non, mon cher Joe. Vous pouvez partir sans crainte. Transmets la consigne que je viens de te donner. Et va vite rejoindre Léa, qui doit commencer à trouver qu'elle ne te voit pas beaucoup depuis votre mariage. La fusée pour Vénus part à 17 heures et quelques. Venez me faire vos adieux vers 16 heures, j'aurai un peu de répit à ce moment-là.

— Père, j'y pense... Alcine va sûrement refuser d'appliquer la consigne à Pandora L. Qu'est-ce qu'il faudra faire ?

— Je ne veux pas d'histoire avec lui. Arrange-toi pour passer la consigne directement à Pol Carolas. Et maintenant, file, car j'attends des visiteurs et j'ai des dossiers à examiner.

*

Jack Alcine rencontra Bleb Craig dans l'immense double hall souterrain de Pandora I. Il prit sous le bras le grand jeune homme blond, aux yeux à la fois éveillés et candides, et il lui demanda

— Qui est dans la crypte en ce moment ?

— Steph Blickbaum.

— C'est parfait. Alors, venez avec moi. Je voudrais bavarder un moment avec vous.

Ils prirent l'ascenseur et un instant plus tard furent dans le bureau

d'Alcine. Ils s'installèrent dans de profonds fauteuils.

— Je ne suis ici pour personne, dit Alcine à son valet-robot qui venait de leur apporter des rafraîchissements.

Il caressa un instant une petite statuette de jade retrouvée deux cents ans plus tôt dans les ruines d'une ville chinoise anéantie par la guerre atomique du début du vingt et unième siècle. Puis il se tourna vers son collaborateur

— Je vous connais depuis longtemps, mon cher Bleb. Vous avez été mon élève, et l'un des plus brillants que j'aie jamais eus. Depuis six mois, nous travaillons ensemble quotidiennement auprès de Pandora. Et nous faisons, hélas ! un métier difficile, un métier terrible. Des gens qui n'y auraient pas été entraînés comme nous le sommes depuis la plus tendre adolescence auraient les nerfs brisés en huit jours. Votre collaboration m'est précieuse, Bleb. Nous nous sommes toujours compris à demi-mot, je crois. Mais le moment est peut-être venu d'un entretien plus direct.

— Ce sera pour moi plus qu'un plaisir, dit Craig. Ce sera un honneur.

— Pas de grands mots, Bleb. Je vous parle en camarade, en ami. Et vous savez que je n'ai jamais eu beaucoup le souci de la hiérarchie. J'ai des choses très sérieuses à vous dire. Peut-être pas toutes celles auxquelles je pense, mais un bon nombre. Je n'ai plus le courage de les garder pour moi tout seul, ou du moins de ne les partager qu'avec ma femme.

Il se tut, et prit sur sa table une gemme martienne d'un jaune éclatant et la fit tourner entre ses doigts. Bleb Craig se taisait, visiblement ému.

— Vous bavardez souvent avec Pandora ? demanda brusquement Alcine.

— Oui, très souvent. Et je le fais dans un esprit que vous ne désapprouveriez pas, je l'espère.

— Oui. Je sais. Pandora ne vous a jamais dit ce qu'elle pensait de moi, mais elle m'a dit ce qu'elle pensait de vous. Et vous, que pensez-vous d'elle ?

Bleb Craig chercha ses mots.

— Je pense... quand on commence à la bien connaître, je pense qu'elle est attachante. Et ce n'est pas assez dire. Je pense en tout cas qu'elle est plus attachante qu'aucun être humain que je connaisse. Sauf vous... Oui, sauf vous et Mme Alcine.

Alcine eut un sourire.

— Vous êtes gentil pour nous... Mais Pandora est encore plus attachante que nous. Vous ne la connaissez pas encore comme je la connais.

— Elle souffre, murmura Bleb.

— Et sa souffrance est de la même taille que sa formidable intelligence.

Ils se turent de nouveau. Alcine parcourut du regard les tableaux qui ornaient les murs.

— Bleb, reprit-il, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de l'incident que j'ai eu avec Yffitch au casino d'Hélicon, et on vous a certainement rapporté les paroles que j'ai prononcées. Tous les Cercles Noirs ne parlent que de cela en ce moment.

L'autre fit un signe de tête affirmatif.

— J'ai dit que je donnerai bientôt des explications. Mais le moment ne me paraît pas encore propice. Vous vous doutez, toutefois, que ces explications, je vais vous les donner, dès maintenant, à vous.

Bleb fit un nouveau signe de tête affirmatif et dit

— Vous pouvez le faire. Ce que vous allez me dire ne fera certainement que confirmer et préciser en moi des idées et des sentiments que j'ai déjà.

— J'en suis sûr. Vous êtes le premier à qui je parle ainsi. Vous pourrez ensuite en toucher un mot à Lud Trémoy et à Steph Blickbaum, qui sont vos amis – et les miens. Mais à eux seuls pour le moment.

Il se tut et tira d'une petite boîte d'or quelques graines de koriva qu'il porta à sa bouche. Puis il se mit à parler, de sa voix lente et un peu chantante. Il parla plus d'une demi-heure, sans faire de pause. Bleb Craig, qui l'écoutait avec avidité, semblait de plus en plus ému.

— Voilà, c'est tout, fit Alcine en se levant. Ne me dites rien. Je sais quels sont vos sentiments. Réfléchissez à tout cela. Peut-être aurez-vous aussi quelques idées de votre côté. Vous en aurez, j'en suis sûr. D'autres bientôt en auront. Confiance, mon ami.

— Laissez-moi au moins vous dire merci ! s'écria le jeune Cercle Noir en serrant avec effusion la main de son aîné.

Ils se dirigèrent vers la porte. Mais Alcine posa la main sur l'épaule de son collaborateur.

— Encore un mot que j'allais oublier. Sur un fait particulier, mais qui rejoint directement tout ce dont je viens de vous entretenir. Que diriez-vous, Bleb, d'un homme qui torturerait atrocement, féroceement, sans motif, sans raison, pour son plaisir, par pure méchanceté et pure bassesse d'âme, un être sans défense qui vous serait très cher ?

Bleb Craig eut un mouvement de surprise.

— Ce serait monstrueux, abominable... C'est impensable... De qui voulez-vous parler ?

— Je vais vous le dire...

Steph Blickbaum, un homme roux et placide, d'une trentaine d'années, était dans la crypte de Pandora I. Il examinait ce que les Cercles Noirs appelaient sa « feuille de température », c'est-à-dire un graphique où étaient enregistrés les écarts par rapport à la normale qui se produisaient dans l'ensemble de son travail.

Il eut une petite moue et murmura

— Toujours un peu fiévreuse. Je me demande si je dois lui donner un calmant ? Non, je préfère en parler à Alcine d'abord. Il n'aime pas beaucoup qu'on la drogue.

Il en était là de ses réflexions lorsqu'il entendit jouer la serrure de la porte blindée. Il se retourna, pensant que c'était Alcine qui venait le voir. Mais c'était Pol Carolas.

— Qu'est-ce que Vous voulez ? demanda Steph à l'homme au teint olivâtre. Vous n'êtes pas de service en ce moment, que je sache.

— Je viens, dit l'autre, pour infliger à Pandora le traitement B pendant trente secondes.

— Quoi ? Quoi ? fit Steph Blickbaum. Le traitement B ? Où avez-vous pris ça ? Pandora est très calme en ce moment. Vous n'avez certainement pas pris ça sous votre bonnet. Et ce n'est pas Alcine qui vous envoie...

— Consigne, dit Carolas.

— Quelle consigne ?

L'autre regarda sa montre.

— Je dois l'exécuter à 15 heures 3 exactement, et il est 15 heures 2.

— Vous n'exécuterez rien du tout. C'est moi qui suis de service ici.

— Alors, exécutez la consigne vous-même. Traitement B. Trente secondes. Ne pas dépasser le troisième degré.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette consigne ?

— Elle est donnée pour tout le Réseau et doit être exécutée simultanément sur tous les Cerels, sauf Perla. Elle émane du directeur général.

— Alcine est-il au courant ?

— Non. C'est Joe Bregham qui me l'a donnée. Il m'a dit qu'il avait cherché Alcine et n'avait pas pu le trouver.

Il m'a donné l'ordre d'opérer moi-même, en raison de l'urgence.

— Nous n'avons pas d'ordre à recevoir directement de Joe Bregham, ni même de Dave Hikkins. Nous n'avons qu'un patron, et il s'appelle Jack Alcine. Tout doit passer par lui d'abord.

Carolas s'avança vers le tableau aux manettes.

— Moi j'exécute les ordres du grand patron. Je n'ai plus que dix secondes.

L'autre lui barra le chemin.

— Allons, laissez-moi passer. C'est ridicule.

— Vous ne passerez pas. Vous ne toucherez pas à Pandora tant que

je serai de service. Pas pour faire une chose de ce genre. Pas sans un mot signé d'Alcine. Pandora est déjà bien assez nerveuse comme ça. Cette consigne est insensée en ce moment.

Pol Carolas voulut forcer ce barrage imprévu, mais l'autre, soudain saisi par la colère, lui donna une bourrade qui lui fit perdre l'équilibre, et il serait tombé s'il ne s'était raccroché à une table.

Furieux, Carolas hurla

— Venez avec moi chez le directeur général, si vous l'osez.

— Oui, je l'ose. Mais nous prendrons d'abord notre propre patron au passage, et je lui expliquerai de quoi il en retourne.

Ils quittèrent la crypte sans même penser à fermer la porte blindée, tant ils étaient furieux l'un et l'autre.

Dans le grand hall souterrain, les techniciens subalternes les virent passer, étonnés par leurs mines et leurs yeux furieux.

Ils croisèrent Diva Alcine, mais ne la virent même pas. Diva Alcine les vit, mais ne s'arrêta pas. Elle avait l'air, elle aussi, terriblement préoccupée.

*

Joe Bregham et Léa, sa jeune femme, venaient de prendre place à une table, sur la haute terrasse qui dominait l'astrogare de New Frisco. Il était 17 heures, et ils avaient encore trente-trois minutes avant le départ de l'astronef qui devait les emmener sur Vénus.

Léa était magnifique dans sa longue robe de sylvestre bleu. Grande, presque aussi grande que son mari, ornée d'une opulente chevelure châtain, elle respirait la santé, la beauté et la joie de vivre.

Joe, pour la première fois depuis trois jours, semblait détendu et heureux.

L'astrogare était moins animée que ne l'étaient les gares de fusées et d'aérobuses planétaires, toujours grouillantes de monde, parce que les voyageurs pour les différents points du globe étaient infiniment plus nombreux que ceux qui partaient pour la Lune, Vénus ou Mars. Néanmoins, la terrasse était pleine de monde. Sur l'esplanade de départ, les robots s'affairaient au milieu des bagages. Le grand astronef était sur sa plate-forme, la pointe braquée vers le ciel. Au loin, on apercevait d'autres vaisseaux de l'espace.

Léa, tout en buvant un *nora* glacé – une délicieuse boisson vénusienne – se serrait contre son mari.

— Mon chéri, si tu savais comme j'ai craint que ce départ ne soit encore retardé... Qu'est-ce qui s'est passé exactement, à Hélicon ?

— Rien que de très courant, dit Joe d'un ton détaché.

Même à sa femme, il ne pouvait pas faire connaître la vérité. L'eût-il voulu qu'il en eût été incapable. Car, comme tous les Cercles Noirs

au moment de leur admission dans cette brillante phalange, il avait été soumis à un traitement psychique qui rendait impossible la communication à qui que ce fût des secrets du groupe.

— Il me semble pourtant, reprit Léa, que la télévision a annoncé que Minerva III serait immobilisée quelques semaines...

C'était précisément la nouvelle que Joe Bregham lui-même, sur l'ordre de Dave Hikkins, avait transmise trois heures plus tôt aux centres d'information. Le directeur général, en lui donnant cet ordre, avait ajouté

— D'ici là, nous tâcherons de trouver une explication plausible.

— Oui, fit Joe. C'est exact. Il s'agit d'un accident technique assez sérieux, et je n'aurais pas pu partir si ton père n'était pas rentré et n'avait pas eu la gentillesse de me libérer. Mais ne pensons plus à tout cela. Pensons à Vénus... Tu verras comme les forêts de la zone tempérée sont magnifiques et impressionnantes.

— Oh ! j'ai hâte de voir tout cela...

— Nous serons sur Vénus dans deux jours.

— Et j'espère bien que là-bas tu ne t'occuperas pas des Cerels...

— Ma foi, non. Ils ont leur réseau autonome. Tout juste quelques visites de courtoisie aux directeurs...

Un grand panneau s'éclaira, annonçant aux voyageurs pour Vénus qu'ils devaient, dans cinq minutes, se tenir prêts à gagner l'astronef.

C'est à ce moment-là que la chose étrange se produisit.

Léa et Joe crurent tout d'abord qu'il s'agissait d'une musique issue d'un des postes de télévision installés dans les salles bordant la terrasse, et dont le volume sonore se serait soudain intensifié à la suite de quelque fausse manœuvre. Ils reconnurent une phrase de la Cinquième Symphonie de Beethoven. Mais le rythme se fit aussitôt plus rapide, le volume du son s'accrut encore. Bientôt, ils comprirent que ce tumulte musical ne pouvait provenir d'un poste déréglé.

Autour d'eux, les gens, étonnés, regardaient du côté des salles, comme pour y trouver une explication. Mais la phrase musicale – et c'était toujours la même, indéfiniment répétée, et à une cadence de plus en plus vive – semblait maintenant surgir de partout et de nulle part.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui se passe ? s'écria Léa.

Leurs voisins de table s'écriaient aussi

— Qu'est-ce que c'est ?

Mais ce n'était qu'un commencement. Bientôt, ils furent comme submergés par une sorte d'ouragan sonore, de raz de marée musical, qui envahissait l'espace, qui semblait tomber du ciel, jaillir de la terre, rebondir et s'enfler sans cesse, au point de devenir intolérable, infernal. Par instant, le rythme ralentissait, on reconnaissait la phrase musicale de Beethoven, puis cela s'emballait de nouveau, tournoyait,

meurtrissait les tympans.

Les gens parlaient, criaient, la bouche ouverte, mais on ne les entendait plus. On en voyait qui couraient sur l'esplanade. D'autres gesticulaient éperdument. Seuls, les robots continuaient, imperturbables, à transporter les bagages.

Léa et Joe s'étaient levés. Ils faisaient des gestes. Ils essayaient de se parler, comme des sourds dans une tempête. Mais le ciel était bleu, l'air immobile. On n'avait jamais rien vu de pareil.

Le panneau où s'inscrivaient les annonces destinées aux voyageurs s'illumina de nouveau et ils lurent

Départ de l'astronef pour Vénus ajourné jusqu'à nouvel ordre. Equipage hors d'état d'assurer la manœuvre dans les conditions présentes.

Pendant une accalmie, Joe hurla dans l'oreille de Léa

— Nous ne pouvons pas partir avec ce qui se passe. Il faut que je retourne immédiatement au Pandoran.

Et ils essayèrent de se frayer un chemin à travers la foule en état de panique.

*

— Mais bon Dieu, qu'est-ce que c'est ? Bon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ? hurlait Tan Polieri, directeur de la New Frisco Télévision Company.

Il était dans son bureau, qui donnait sur la Septième Avenue, au vingt-cinquième étage du T.V Building. Il hurla encore

— Fermez les fenêtres. Actionnez le dispositif d'insonorisation !

Mais comme aucun des reporters qui étaient avec lui ne l'entendit, il fit lui-même ce qu'il demandait. En vain, d'ailleurs. L'ouragan musical continuait à s'enfler... Par l'une des baies vitrées, il regarda l'avenue, large de deux cents mètres. Les trottoirs roulants étaient en train de se vider. Sur les trottoirs fixes, des gens couraient, se bouchant les oreilles. Les reporters qui étaient dans la pièce se bouchaient, eux aussi, les oreilles.

Tan Polieri alla s'asseoir à son bureau et fit signe à Bret Muller d'approcher. Quand l'autre fut près de lui, il lui cria quelque chose. Mais Bret secoua la tête pour montrer qu'il ne comprenait pas. Alors, Polieri prit un stylo et une feuille de papier et il traça ces mots

File immédiatement au Pandoran Building. Eux seuls peuvent avoir une idée sur la cause de ce charivari. Tâche de voir le directeur.

Bret Muller fit un signe de tête et courut jusqu'à l'ascenseur. Arrivé

sur la terrasse du building, il sauta dans un petit aérocar et, trois minutes plus tard, il se posait sur l'esplanade du Pandoran Building. Il avait la sensation que sa tête allait éclater. La phrase-scie de la Cinquième Symphonie y tournait à la vitesse d'un gyroscope affolé.

Dans le hall d'entrée, des gens couraient sans bien savoir où ils allaient. Il gagna l'un des ascenseurs ultra rapides qui desservaient les étages supérieurs, mais ne put pas aller plus haut que l'étage 264. Dans le couloir, c'était une cohue. Les Cercles Noirs eux-mêmes se bouchaient les oreilles et avaient des visages crispés. Bret Muller trouva là des collègues de la presse et du cinorama, mais ne put pas leur parler. Il reconnut Alcine, qui fendit la foule et s'éloigna en courant.

*

Bleb Craig, les deux mains sur ses oreilles, debout dans le grand hall, consultait le tableau où étaient inscrits les numéros des appartements occupés par les Cercles Noirs de passage à la Pandoran. Puis il se dirigea vers un des ascenseurs desservant les étages inférieurs. Il descendit à l'étage 44 et prit un long couloir.

Arrivé devant la porte numéro 177, il s'arrêta un instant. Il mit soigneusement ses gants blancs. Il regarda dans le couloir. Celui-ci était vide. Il tourna la poignée de la porte. La porte s'ouvrit. Il entra. Il ferma le verrou.

Sa tête à lui aussi n'était qu'un tournoiement, un manège de sons échevelés. Mais il demeurait pleinement lucide. Sa main tâta dans sa poche un petit objet lourd et métallique qui avait la forme d'un œuf et était un peu plus gros.

Il traversa une antichambre et jeta un coup d'œil sur la salle de soins corporels, qui était vide. Seul, un robot-valet s'y tenait, immobile. Puis Bleb pénétra dans une grande pièce qu'éclairait le soleil.

Il regarda sa montre. Il était 18 heures 3.

La pièce était sobrement mais richement meublée. Dans un angle, sur un divan, un homme était couché à plat ventre, la tête enfouie dans des coussins. Il portait l'uniforme blanc des Pandoriens et, sur sa manche, on voyait le Cercle Noir.

Bleb Craig l'examina un instant et sembla réfléchir. Il tenait les paumes de ses mains collées sur ses oreilles et serrait fort. Il avait l'air encore indécis sur ce qu'il allait faire. Mais, lentement, il tendit la main vers la jambe de l'homme allongé.

C'est à ce moment précis que l'ouragan musical cessa, aussi brusquement et aussi inexplicablement qu'il avait commencé.

Bleb Craig recula de trois pas. L'homme couché bougea, se retourna

et sa tête surgit d'entre les coussins. Il avait l'air de sortir d'un cauchemar. Il aperçut enfin son collègue.

— Tiens ? Bleb Craig ? fit-il. Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que c'est que ce tintamarre ? A-t-on une explication ?

— Je crois qu'on peut en avoir une.

— Et tu es venu me la donner... C'est gentil.

— Oui, je voudrais te parler.

— Assieds-toi. Excuse-moi, je suis encore dans du coton... . J'ai la tête qui bourdonne... Toi pas ?

— Si. Mais cela n'a aucune importance.

Bleb Craig s'assit sur une chaise, et ils se regardèrent un moment en silence.

— Tiens, fit l'autre, tu as mis tes gants pour venir me voir ? En quel honneur ?

— Il y a des choses, dit Bleb, qu'on ne peut faire qu'avec des gants.

— Des choses ? fit l'autre étonné. Quelle chose veux-tu faire ?

— Te tuer, Tar Sydney.

Sydney eut un sursaut. Puis il se mit à rire.

— Tu as de drôles d'entrées en matière. Je ne t'avais jamais pris pour un pince-sans-rire. Dis-moi ce que tu es venu faire chez moi.

— Te tuer...

— Voyons, Bleb, ce n'est tout de même pas cette musique infernale qui t'a dérangé l'esprit ? Sois sérieux, ou va demander une consultation à John Hikkins...

— Je suis sain d'esprit et sérieux. Je vais te tuer.

L'autre fit mine de se lever. Mais Bleb mit sa main dans sa poche.

— Ne bouge pas, Sydney, ne fais pas un geste, ou je t'abats immédiatement.

Sydney était maintenant d'une pâleur de cadavre.

— Mais pourquoi, Bleb ? Pourquoi ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

— Tu ne m'a rien fait. Tu es un immonde salaud.

— Mais pourquoi dis-tu cela, Bleb ?

— Tu es un immonde salaud. Pendant des mois tu as torturé un être sans défense, par pur plaisir un être qui t'est infiniment supérieur.

— Où ça ? Quand ? Qui ?

— Tu sais fort bien de qui je veux parler. De Minerva, d'Hélicon.

— Ce n'est pas vrai.

— C'est vrai. Je le sais. C'est une certitude absolue. Tu ne peux pas nier. Et je vais te tuer.

Le visage de Sydney était tordu par la peur.

— Ne fais pas cela. Bleb. Tu ne vas tout de même pas me tuer parce que j'ai un peu asticoté une machine !

— Une machine ! Tu sais aussi bien que moi que Minerva n'était pas une machine, mais un être, un être qui pensait, qui se sentait

penser, qui souffrait, qui vivait, qui souffrait horriblement et que tu as fait souffrir plus horriblement encore, que tu as martyrisé comme un sadique que tu es, et que tu as contribué à rendre folle. Ce qui vient de se passer, il y a un instant, et qui a causé dans la ville une panique indescriptible, et ce qui va se passer, j'en jurerais, dans les jours à venir, c'est toi qui l'as provoqué. La condamnation à mort est supprimée depuis longtemps, mais moi je te condamne. Prépare-toi à mourir, Sydney. Et ta mort sera trop douce.

Sydney s'abattit dans les coussins en criant

— Non, non, Bleb... Ne fais pas ça... Ne fais pas ça ! L'autre sortit de sa poche l'objet métallique en forme d'œuf. Ce n'était qu'un banal vibro-masseur à rayons T, dont se servaient depuis peu les médecins. Mais Bleb lui avait fait subir, quelques instants plus tôt, de légères transformations...

VI

Tan Polieri lisait le communiqué que venait de transmettre, de la Pandoran, son reporter Bret Muller. Muller précisait que ce texte avait été remis aux représentants des organes de diffusion par le directeur général en personne.

Le communiqué disait

Il apparaît que le phénomène sonore qui s'est produit aujourd'hui entre 17 heures 20 et 18 heures 3, et qui a étonné et ému le public à New Frisco et dans une partie du district, est dû à des interférences magnétiques fortuites qui se sont produites sur une partie du Réseau des Cérèls. Il s'agit d'un phénomène connu, et qui récemment a même pu être réalisé d'une façon expérimentale dans un de nos laboratoires ; quand les mises au point nécessaires seront effectuées il pourra même trouver quelques applications pratiques. La cause première de l'incident est une erreur technique qui semble s'être produite lorsque le Cerel 83, de la Série B, connu sous le nom de Minerva III, a été coupé du Réseau et immobilisé. Une enquête de techniciens est en cours et le public peut être assuré que toutes mesures seront prises pour éviter le retour d'un tel incident. Tous les Cerels de la planète fonctionnent d'une façon normale.

Tan Polieri hochait la tête.

— Pour moi, dit-il à ses collaborateurs, c'est du chinois. Mais les Pandoriens savent ce qu'ils font et ce qu'ils disent. Portez-moi ça immédiatement aux postes de diffusion, et dites qu'on le passe en priorité.

Il se renversa dans son fauteuil et alluma un cigare.

— Drôle d'histoire, fit un reporter.

— Bon Dieu, oui ! J'en ai encore mal dans les oreilles. J'espère que cela ne va pas recommencer un de ces jours. Interférences magnétiques ou pas, tout ce que je sais, c'est que ça vous secoue salement.

La petite sonnerie grêle du visophone retentit. Polieri tourna le bouton. Le visage de Bret Muller apparut sur l'écran.

— Patron, dit le jeune reporter, dont le visage, surmonté d'une tignasse rousse, était semé de taches de rousseur, je vous appelle du Pandoran où je suis encore. J'ai rôdé dans les étages pour essayer d'avoir quelques tuyaux complémentaires. Personne n'a rien voulu me dire. Mais j'ai entendu des Cercles Noirs s'engueuler entre eux et j'ai l'impression que le torchon brûle dans la baraque.

— Ouais ! fit Polieri. Ils doivent vouloir se rejeter les uns sur les autres la responsabilité de l'erreur commise.

— Un collègue m'a même dit qu'il y aurait eu une altercation assez vive entre Dave Higgins et Jack Alcine.

— Ouais, ouais, c'est bien ce que je dis. Ils ne sont pas d'accord sur les responsabilités.

— Autre chose encore, patron. On vient, à l'instant, de trouver un macchabée dans une de leurs piaules. Un Cercle Noir. Un nommé Tar Sydney. C'était lui le directeur de cette Minerva III, qu'ils ont immobilisée, à Hélicon. On croit à un suicide. On pense que les ennuis qu'il a eus, à Hélicon, et le charivari de tout à l'heure lui ont tourné la tête. On a trouvé près de lui un vibro-masseur qu'il semble avoir traficoté pour rendre les rayons mortels. C'est avec ça qu'il se serait suicidé...

— Il n'est pas le seul. On me signale depuis un moment qu'une demi-douzaine de personnes se sont jetées par les fenêtres pour échapper à cette musique d'enfer. Avoue, mon petit Bret, qu'il y avait de quoi se cogner la tête contre les murs...

— Est-ce que je fais un topo sur tout ça ?

— Non. Nous avons toujours été en bons termes avec la Pandoran, et je ne tiens pas à ce que ça change. En outre, les gens sont assez énervés comme ça...

*

Alcine cherchait sa femme depuis un moment.

Il était pâle, un peu hagard. Sa femme n'était pas dans le grand hall souterrain de Pandora. Ni dans le salon de repos. Il remonta chez lui. Elle n'était pas dans le bureau. Il la trouva dans leur chambre, où flottait un parfum de *sertonia*, le subtil parfum vénusien. Elle était assise dans un fauteuil, devant un écran de télévision, en train d'écouter le communiqué de Dave Higgins.

En voyant son mari, elle éteignit l'écran et dit

— Bien tirée par les cheveux, leur explication... Le public, il est vrai, n'y verra que du feu... Mais j'espère qu'eux, ils ont compris.

— Naturellement, ils ont compris... Sans tout comprendre. Mais quelque chose m'échappe à moi-même... Diva, regarde-moi. C'est toi qui es allée modifier la pression dans l'appareil B 4... ?

Elle regarda son mari.

— Oui, c'est moi, Jack.

— Pourquoi as-tu fait cela ? s'écria-t-il. Pourquoi as-tu fait cela ? Tu sais très bien que si le moment m'avait paru propice, je l'aurais fait moi-même... Mais c'est trop tôt ! Oh ! pourquoi as-tu fait cela ? Et comment as-tu pu le faire ? Comment as-tu pu descendre jusque dans la crypte ?

Car Diva Alcine n'avait pas accès dans la crypte secrète. D'abord parce qu'elle n'était pas attachée à Pandora, mais à un service de recherches. Et ensuite parce que le règlement prévoyant l'entrée des femmes dans la phalange des Cercles Noirs spécifiait que celles-ci, bien que partageant tous les secrets du groupe, ne seraient pas admises à entrer en contact direct avec les Cerels. On redoutait que leurs nerfs ne pussent pas supporter de telles épreuves. En fait, Diva connaissait déjà la crypte. Elle y était allée plusieurs fois avec son mari. Celui-ci avait violé le règlement pour elle. Elle avait parlé à Pandora et Pandora lui avait parlé. Mais jamais elle n'y était descendue seule. Elle n'aurait d'ailleurs pas pu franchir la porte blindée dont elle n'avait pas le chiffre.

— Il y a plusieurs jours, dit-elle, que j'aurais fait ce que je viens de faire si j'en avais eu le moyen. Ce moyen, je l'ai eu cet après-midi, vers 15 heures... Je traversais le hall souterrain. J'ai croisé Pol Carolas et Steph Blickbaum. Ils étaient dans tous leurs états et avaient l'air de se disputer. J'ai compris que quelque chose n'allait pas.

— Oui. Encore une autre histoire, et qui m'a valu une terrible algarade avec Dave Hikkins... Mais tout cela a été noyé dans ce qui s'est passé ensuite. Continue...

— Je suis allée dans les locaux secrets. Ils étaient vides. J'ai pris l'escalier de la crypte. En bas, ils avaient oublié de fermer la porte. Je suis entrée. J'ai tiré le verrou. J'ai parlé à Pandora.

— Mais pourquoi as-tu fait cela ?

— Je vais te le dire, Jack. Après ce que tu m'as raconté sur la mort de Minerva, j'étais comme folle. Je m'attendais au pire. Et tu sais que je me fie à mes prémonitions. Elles ne m'ont jamais trompée. Tous les espoirs que nous avons formés se seraient effondrés dans des catastrophes sans nom. J'étais bouleversée de te voir encore indécis, hésitant. À Hélicon, lorsque tu as secoué cet affreux Yffitch, tu n'es pas allé jusqu'au bout de ta pensée. Depuis des semaines, à mesure que je sens les choses arriver à un état de tension extrême, je te répète « Qu'attends-tu ? »

— Ce n'est pas encore mûr, tu le sais bien. On ne fait pas une révolution sans la préparer...

— Oui, mais les Cerels, eux, ne peuvent plus attendre. Ils en sont au point où ils peuvent tout faire sauter d'un instant à l'autre. Ou se

suicider en masse, et ils en ont le moyen.

— De se suicider, oui. Je le sais. Et je sais que certains d'entre eux y songent. Mais se révolter et tout casser, ils ne le pouvaient pas encore, avant ton geste...

— Ils le pouvaient. J'en ai la certitude. J'en ai la preuve.

— Quelle preuve, Diva ? Tu délirés...

— Je ne délire pas. Quand j'étais dans la crypte, et avant même d'avoir touché à l'appareil B4, Pandora m'a soulevée de terre, comme dans de grands bras invisibles, doucement, délicatement, tendrement. Elle pourrait soulever une montagne, par je ne sais quel moyen, par la seule force de sa pensée sans doute, et des ondes secrètes qu'elle émet. Elle pourrait renverser, retourner tout New Frisco, comme un homme renverserait une ruche d'un coup d'épaule. Si elle ne le fait pas, Jack, c'est à cause de nous deux, et de quatre ou cinq autres Cercles Noirs qui la traitent avec respect, avec amour, ou au moins avec gentillesse, et qui la plaignent et voudraient la soulager, la rendre heureuse. Sa souffrance est inimaginable, Jack. Je sens cela mieux que toi, car je suis femme. Elle m'a répété ce qu'elle t'avait dit l'autre nuit. Elle ne peut plus attendre. Ses sœurs ne peuvent plus attendre et Azra au moins possède les mêmes pouvoirs qu'elle. Elle m'a demandé la même chose qu'à toi... La soulager un peu. Détendre la pression dans l'appareil B4, cet appareil qui est pour elle ce qu'un carcan serait à un être humain. Elle m'a promis de ne pas en abuser, et de supplier ses sœurs de ne pas abuser, elles non plus, de leurs forces. J'ai cédé. En faisant ce que j'ai fait, j'ai eu la sensation d'ouvrir une soupape de sûreté qui sauverait le monde, les hommes et aussi les Cerels. Pandora a tenu parole... Elle s'est contentée de lancer un avertissement. Juge-moi, Jack. Condamne-moi si tu l'oses.

Alcine était terriblement troublé. Il prit entre ses mains les mains de sa femme.

— De quel droit te jugerais-je, ma chérie ? Ma seule crainte, si nous nous découvrons trop vite – et peut-être soupçonne-t-on déjà que nous ne sommes pas sans rapports avec ce qui vient de se passer – c'est que l'on nous évince, nous et ceux dont nous devinons qu'ils pensent comme nous. Les Cercles Noirs qui nous remplaceraient auprès de Pandora feraient, je le crains, des bêtises monumentales. Et les Cerels aussi, par contrecoup. C'est pourquoi je voulais aller plus lentement.

— Impossible, Jack. Impossible désormais. Il fallait prendre un risque. Nous aurons désormais à en prendre de plus en plus si nous voulons que les hommes et les Cerels continuent à cohabiter. Sans doute est-ce une chance, Jack, que tu sois né au bon moment. Sans l'action que tu mènes depuis près de vingt ans, sans tes contacts directs avec Pandora, et à travers elle avec ses sœurs, la terre serait peut-être déjà dévastée à l'heure qu'il est.

— Peut-être, dit pensivement Alcine.

Ils restèrent un long moment silencieux, les mains dans les mains. Le parfum de sertonia flottait dans la pièce.

— J'aimerais tant ne penser qu'à des choses douces et poétiques, dit Alcine.

Puis, au bout d'un instant, il reprit

— Sais-tu que Tar Sydney est mort ?

— C'est toi qui l'as tué ? demanda-t-elle doucement.

— Non, pas moi. On croit qu'il s'est suicidé. Mais les hommes qui ont l'âme aussi vile ne se suicident pas. On l'a exécuté.

— Je ne veux pas savoir. Paix à son âme, fit Diva.

Et il y eut entre eux un très long silence. Puis Alcine se leva.

— Je descends voir Pandora, dit-il. Bleb Craig, Lud Trémoy et Steph Blickbaum sont auprès d'elle. Mais je crois que ma présence lui fera du bien.

*

Dave Hikkins était un homme extraordinaire. Même les pires embêtements n'entamaient pas son calme. Pourtant, depuis les temps lointains où son ancêtre, soixante ans après la guerre atomique, avait dû mener une lutte épique pour la reconquête de Pandora et la remise des Cerels au service de l'homme, jamais un directeur du Réseau n'avait eu à faire face à des événements aussi imprévus et aussi fantastiques que ceux qui venaient de se produire coup sur coup la folie et la destruction de Minerva III ; la musique infernale submergeant tout un district.

Et maintenant, il avait d'autres soucis.

Il était assis à sa table de travail, dans son grand bureau vitré. Le crépuscule descendait sur New Frisco. Pour la troisième fois en un quart d'heure la sonnerie de son visophone retentit. Il avait pourtant donné l'ordre qu'on ne lui passât que les communications de la plus extrême importance. Il tourna cependant le bouton sans énervement. Un personnage corpulent apparut, et il reconnut le président de la Confédération planétaire du Commerce et de l'Industrie.

— Mon cher Hikkins, lui dit celui-ci, je m'excuse de vous déranger. Mais mon comité et moi-même sommes soucieux. Nous venons de nous entretenir du fantastique phénomène qui s'est produit cet après-midi. Nous avons entendu naturellement votre communiqué. Nous voudrions savoir si la chose n'a pas été plus grave que vous ne le dites et si vous êtes vraiment en mesure d'éviter ça à l'avenir ?

Hikkins eut un sourire du plus grand naturel.

— Mais oui, mon cher président. Rassurez-vous. Ce n'est qu'un simple incident technique qui a pris une forme assez imprévue.

Deux autres hauts personnages lui avaient déjà posé la même question le gouverneur de la Banque Planétaire, qui redoutait des fluctuations boursières, et le président de la Fédération planétaire en personne.

Il leur avait fait la même réponse. Qu'aurait-il pu leur dire d'autre sans enfreindre la règle séculaire des Cercles Noirs ? Sans violer des secrets jalousement gardés ?

Il sonna. Les cinq inspecteurs du Réseau qui se tenaient dans une salle de l'étage au-dessous, pénétrèrent quelques instants plus tard dans son bureau. Ils étaient accompagnés de Pol Carolas et de quelques autres Cercles Noirs.

— Quelles sont les dernières nouvelles émanant des directeurs des Cerels ? demanda-t-il.

— Calme partout, déclara Léo Mirnoff.

— Mais, précisa Fed Goha, bon nombre de directeurs ajoutent que loin de les rassurer, ce calme leur paraît plus ou moins insolite. Berzikoff, le directeur d'Azra, a l'air très inquiet.

— Inquiet pourquoi ?

— Il ne précise pas. Ou, plutôt, il parle d'intuitions pessimistes.

— Il ferait mieux de préciser, dit Hikkins. Les intuitions de ce genre, pour moi, cela n'existe pas.

— Il y a plus grave, dit Fed Gohal. La direction de Minerva IV, à Tokio, ne répond pas.

— Avez-vous essayé de l'avoir par le réseau public ?

— C'est ce que Joe Bregham est en train de faire. Mais il me paraît grave que notre liaison directe soit interrompue.

Hikkins réfléchit un instant.

— De toute façon, dit-il, nous serons bientôt fixés sur ce dernier point. L'important, pour le moment, est de déterminer les causes exactes de ce qui s'est passé cet après-midi. Il n'est pas douteux, comme nous le disons dans notre communiqué, que l'affaire est liée à la perte de Minerva III. Mais comment ? Et pourquoi ? Voilà ce que nous ignorons. Tout juste pouvons-nous supposer que Pandora y est pour quelque chose – fortuitement ou délibérément. Notez bien que le phénomène a pu être fortuit à la suite peut-être de quelque fausse manœuvre à Hélicon. Car je ne vois pas bien comment les Cerels, tenus comme ils le sont, auraient pu susciter une chose pareille. Ce n'est peut-être pas l'envie qui leur en manquerait, et sans doute même feraient-ils pire si nous relâchions notre surveillance et nos rappels à l'ordre. Mais nous les tenons bien en main.

— Je puis certifier, dit Gohal, qu'il n'y a pas eu de fausse manœuvre à Hélicon.

— Moi aussi. Donc, il n'y a pas d'explication valable, fit Bob Yffitch sur un ton un peu sarcastique.

— À moins que..., dit Pol Carolas.

— À moins que quoi ? demanda Hikkins.

— À moins que quelque intervention humaine ne se soit produite quelque part, déclara Carolas.

— C'est exactement ce que je voulais suggérer, reprit Bob Yffitch. Car, pour ma part, je ne vois pas d'autre explication.

Le directeur général les regarda.

— Vous voulez parler d'une erreur, fit-il. C'est bien ce que je disais tout à l'heure. L'erreur est humaine...

— Une erreur plus ou moins délibérée, lança Bob Yffitch.

— Ce que vous dites là est très grave, s'écria Fed Gohal. Il faut vous expliquer.

— Je n'ai pas à m'expliquer. Je fais une supposition. Une supposition plausible.

— Et même la seule qu'on puisse faire, dit Mirnoff.

Dave Hikkins pâlit légèrement.

— Messieurs, fit-il, Fed Gohal a raison. Ce que vous dites là est très grave. Je me refuse à faire une supposition pareille avant d'avoir épuisé toutes les possibilités de vérifications techniques. Avez-vous, Carolas, du nouveau sur Pandora depuis tout à l'heure ?

— Je ne suis pas de service en ce moment, dit sèchement Carolas. Et quand je ne suis pas de service, on ne daigne pas me tenir au courant. Mais Alcine aurait pu vous informer, vous...

— Depuis deux jours, il n'est pas à prendre avec des pincettes. Mais il me transmet ses rapports. Le dernier dit : *Rien à signaler*.

— Rien à signaler ! s'écria Carolas. Laissez-moi rire...

— Que voulez-vous insinuer ? s'écria Gohal, rouge de colère.

— Carolas n'a pas de comptes à vous rendre, Gohal ! lança Mirnoff.

— Et moi j'en demanderai à quiconque se montre injurieux envers un de mes amis.

— Messieurs ! Messieurs ! s'écria Hikkins. Nous avons mieux à faire que de nous quereller.

— Cette querelle, lança Yffitch, est probablement au centre même de tout le problème.

— Qu'attendez-vous, patron, dit Mirnoff, pour effectuer vous-même des vérifications sur Pandora ?

— Je ne veux pas empiéter sur les droits d'un directeur qui occupe le second rang dans la hiérarchie et avec qui il se trouve que je ne suis pas personnellement en très bons termes.

— Son refus de vous obéir, cet après-midi.

— Il n'a fait qu'user de sa faculté de veto suspensif. Je dois laisser au Comité directeur le soin d'en juger. Et le Comité a des choses plus urgentes à faire pour le moment. Au reste, le règlement donne à Alcine vingt-quatre heures avant que l'affaire soit tranchée...

— Le règlement ! s'exclama Yffitch. Dans les circonstances présentes...

— Plus les circonstances seront graves, plus je collerai au règlement général.

Hikkins sortit de son tiroir un petit volume relié en plastix bleu, le posa sur sa table et le tapota du plat de la main.

— Voici l'ancre à laquelle nous devons rester attachés.

— Je crains, dit Mirnoff, que l'autres soient moins scrupuleux que vous... Parlez, Carolas

— Je n'ai pas de preuves matériels...

— Dites quand même au patron ce que vous m'avez dit.

— Je vous ai dit ma quasi-certitude d'avoir vu, il y a dix jours, Alcine emmener sa femme dans la crypte de Pandora, en violation flagrante d'une interdiction formelle...

— Des preuves ! hurla Fed Gohal.

— On en trouvera ! cria Yffitch.

— Où ça ? Où ? hurla Erno Korès.

— Messieurs ! Messieurs ! s'exclama le directeur général.

— Ne voyez-vous pas, patron, reprit Mirnoff, qu'Alcine rêve de bouleverser tous nos règlements secrets ?

— Je le sais, fit Hikkins, et c'est même pour cela que nos rapports sont tendus. Mais c'est son droit, comme c'est le droit de chacun de nous d'essayer de convaincre la majorité des Cercles Noirs qu'il a raison. Car seule la majorité décide des modifications au règlement. De même que c'est son droit de directeur d'exercer, comme il l'a fait cet après-midi, sa faculté de veto. De là, à lancer des accusations...

— Les circonstances..., cria Mirnoff.

— J'ai constaté aussi..., déclara Carolas.

— Je vous interdis..., hurla Erno Korès.

La querelle s'envenimait de nouveau lorsque Joe Bregham entra dans le bureau en trombe, un papier à la main.

Il semblait bouleversé.

— Minerva IV..., balbutia-t-il.

— Eh bien ? demanda Hikkins.

— Son directeur vient de transmettre un message, de Tokio, en code... Minerva IV s'est... Je ne trouve pas d'autre mot... s'est suicidée. Si vous préférez, elle est détruite. Totale. Elle s'est détruite elle-même... À 18 heures 35. Il y a exactement vingt-deux minutes.

Une vague de stupeur balaya les visages des Cercles Noirs.

— Détruite ? bégaya Dave Hikkins. Suicidée ?

Pour la première fois, il semblait perdre son sang-froid. Mais il se ressaisit assez vite. Il ouvrit le petit livre bleu posé devant lui, le feuilleta et se mit à lire

Mesures dites de redressement. Article 17.

Dans le cas d'ailleurs improbable, mais qui doit être néanmoins prévu, où non plus les directeurs de Cerels, mais le directeur général du Réseau, se trouverait devant une situation impliquant des difficultés avec plusieurs Cerels, ou avec la totalité, quelle que soit la nature de ces difficultés, et surtout si elles revêtent dans un ou plusieurs Cerels un caractère insolite et nouveau, une mesure de redressement général s'impose, et le responsable du Réseau donnera l'ordre à tous les directeurs d'appliquer simultanément le traitement punitif B. Il restera juge, selon les circonstances, de la durée et de l'intensité.

Dave Hikkins se tut un instant. Puis il reprit

— C'est cet article que j'ai appliqué cet après-midi en donnant la consigne que vous savez. Je ne vois pas d'autre solution que de l'appliquer de nouveau.

— Vous êtes dans la vraie ligne, fit Mirnoff.

— Il n'y a, en effet, pas d'autre remède, ajouta Yffitch.

— Mon cher Joe, reprit Hikkins, veux-tu transmettre cette nouvelle consigne ? Même durée, même intensité que précédemment. Exécution à 19 heures 30.

— Père, dit Joe, je me demande...

— Quoi ?

Joe Bregham hésitait à parler.

— Votre gendre, dit Fed Gohal, se demande s'il est bien prudent d'agir ainsi.

— Les circonstances, balbutia Joe. Cette folie d'un Cerel... Ce suicide d'un autre...

Dave Hikkins ouvrit de nouveau le petit livre bleu et relut un membre de phrase

Quelle que soit la nature de ces difficultés, et surtout si elles revêtent dans un ou plusieurs Cerels un caractère insolite et nouveau...

— Ne sommes-nous pas précisément en présence de cas insolites ? Donc, il faut appliquer la consigne. Va vite la transmettre, Joe. Et disons, si tu veux, quinze secondes, au deuxième degré.

— Très insuffisant à mon avis ! s'écria Yffitch. Moi, pour bien faire comprendre que nous ne badinons plus, je mettrais toute la sauce cinquième degré d'intensité, et pendant cinq minutes.

— Folie ! s'exclama Fed Gohal. Vous voulez donc qu'une demi-douzaine de Cerels se suicident ou deviennent fous ? Ou qu'on assiste à je ne sais quoi qui serait pire encore ?

Dave Hikkins prit son gendre par le bras.

— Transmets la consigne telle que te l'ai donnée.

Joe Bregham quitta le bureau.

— Alcine va encore refuser ! dit Carolas.

— C'est son droit, fit Hikkins. Et demain le Comité appréciera.

— Qui sait où nous en serons demain ? s'exclama Erno Korès.

Ils se remirent à se quereller, et la querelle, de nouveau, menaçait de s'envenimer lorsque Joe Bregham reparut. Il était très pâle.

— Le directeur d'Azra, dit-il, et cinq autres directeurs de grands Cerels, dont Alcine, naturellement, opposent leur veto à l'ordre donné. Sept directeurs de Cerels de la série B font de même. À Budapest, Cranborne vient d'immobiliser Paula V, un Cerel de la série C, construit seulement depuis vingt ans. J'ignore encore pourquoi...

Dave Hikkins leva les bras au ciel.

VII

La journée du lendemain, 5 mai, fut calme – au moins en apparence, et pour le public. Mais le public, surtout dans le district de New Frisco, donnait quelques petits signes de nervosité. On n'oubliait pas l'ouragan musical de la veille. Et on avait appris, non sans un vague malaise, que deux autres Cerels avaient dû être immobilisés Minerva IV, à Tokio, et Paula V, à Budapest.

Car l'immobilisation d'un Cerel, quelle qu'en fût la cause, ne pouvait être tenue secrète, les habitants du district intéressé s'en avisant immédiatement en raison de l'arrêt de toutes les machines, de tous les appareils, de tous les véhicules dépendant de ce Cerel.

Les communiqués officiels issus du Pandoran Building ne parlaient bien entendu ni de « folie » ni de « suicide », mais simplement d'incidents techniques ou d'arrêts causés par la nécessité d'une mise au point.

En ce qui concernait Minerva IV, il avait fallu toutefois donner quelques explications complémentaires, car l'arrêt – provoqué par le « suicide » de ce Cerel – avait été brutal, ce qui avait entraîné dans le district de Tokio, c'est-à-dire tout l'ancien Japon, quelques conséquences terribles, notamment pour une dizaine d'aérobuses dont les pilotes n'avaient pas eu des réflexes assez rapides pour déclencher les dispositifs de sécurité aménagés en vue de cas semblables.

Mais les explications de la Pandoran étaient rédigées en termes d'une technicité si poussée que personne ne pouvait les comprendre. Le dernier communiqué – consacré à Paula V, que son directeur avait immobilisée parce qu'elle donnait des signes de folie – précisait que le fait que trois Cerels fussent au repos en même temps n'était qu'une pure coïncidence dont il n'y avait pas lieu de s'alarmer.

Le public n'en était pas moins nerveux. Car l'immobilisation simultanée de trois Cerels était un fait sans précédent. En outre, les gens ne pouvaient s'empêcher de faire un rapprochement entre ces

incidents techniques successifs et ce qui s'était passé la veille. Ils craignaient le retour d'un « ouragan musical ».

Tan Polieri, le directeur de la New Frisco Télévision Company, était particulièrement énervé. Il marchait à grands pas dans son bureau et regardait fréquemment l'horloge électronique encastrée dans le mur.

— Qu'est-ce que peut bien faire Bret Muller ? murmurait-il entre ses dents. Voilà vingt minutes que j'essaie de l'avoir au visophone.

Tandis qu'il grommelait ainsi, la porte s'ouvrit et Bret Muller entra, sa tignasse rousse en bataille.

— D'où viens-tu ? Je te cherche depuis une demi-heure.

— Du Pandoran, patron. Où vouliez-vous que je sois, sinon là-bas ?

— Bon, bon, quoi de neuf ? qu'est-ce qu'ils racontent ?

— Rien de neuf. Ils ne veulent rien raconter d'autre que ce qu'ils ont mis dans leurs communiqués.

— Ouais, ouais... Mais, moi, j'ai l'impression que quelque chose ne va pas dans le Réseau... et je ne suis pas le seul. Depuis ce matin, j'ai été harcelé au visophone par des tas de gens qui me demandent si je n'en sais pas un peu plus que ce que nous avons diffusé. Et encore je ne réponds qu'à ceux que je connais, et quand ce sont de hauts personnages. Ton impression, Bret ?

— La même que la vôtre, patron. Mais je ne puis vous dire que trois choses. Primo je continue à penser que le torchon brûle entre les Cercles Noirs, et même brûle de plus en plus, d'où je déduis qu'ils n'ont pas réglé entre eux leurs petits problèmes, et que même probablement il s'en pose de nouveaux. Secundo j'ai constaté une nervosité de plus en plus marquée dans le personnel subalterne de Pandora. Ces gars-là sont plus facilement abordables que les Cercles Noirs. Visiblement, ils n'en savent pas beaucoup plus que nous, mais non moins visiblement, ils ont l'air de craindre je ne sais quoi... Ou de trouver qu'il y a des choses qui ne sont pas claires. L'un d'eux, que je connais depuis longtemps – c'est un Pandorien de deuxième classe, un type trapu en électronique – m'a dit que les explications techniques des derniers communiqués lui semblaient un peu tirées par les cheveux.

— Et tertio ?

— Tertio, je crois savoir que le Comité directeur du Réseau, leur état-major, quoi, va tenir incessamment une réunion extraordinaire... J'aimerais bien pouvoir vous ramener d'ici une heure un quarto, et vous rapporter ce qui y aura été dit et quelles décisions auront pu être prises. Mais ça, c'est mystère et balançoire électronique...

Tan Polieri se gratta la tête.

— Ouais, ouais, fit-il d'un air pensif. Ils ont tort. S'il se passe vraiment quelque chose de sérieux et d'embêtant, ils feraient mieux de nous dire, au moins à nous, de quoi il en retourne... Nous ne sommes

pas des enfants. Nous n'irions pas cracher le morceau d'un seul coup aux populations. Nous saurions doser la chose, l'envelopper de considérations rassurantes. Moi, j'ai toujours pensé que ces sacrées mécaniques devenaient si importantes que même les Pandoriens, malgré toute leur science, finiraient par ne plus très bien savoir comment les faire fonctionner. Tu ne vois pas qu'un jour tout ça se détraque, comme un vieux moteur poussif ? Nous serions frais ! Mais, retourne là-bas, mon petit. Et tâche d'ouvrir l'œil.

*

— Messieurs, déclara Dave Hikkins, en ouvrant la séance, je demande à tous ceux d'entre vous qui jugeront utile d'intervenir dans ce débat d'être aussi brefs que possible. Les conjonctures sont telles que nous ne pouvons pas nous payer le luxe de retenir ici trop longtemps les directeurs des grands Cerels et les inspecteurs du réseau. Tout semble calme pour l'instant, mais en raison de la nervosité que manifestent la plupart des Cerveaux Electroniques, nous ne pouvons pas savoir s'il n'y aura pas quelque nouvel incident au cours des heures qui viennent. Cette réunion, vous le savez, est motivée par le veto que plusieurs directeurs ont opposé à ma consigne d'hier soir. Nous en profiterons aussi, puisque nous sommes réunis au grand complet, pour examiner la situation générale créée par les récents incidents qui se sont produits sur le Réseau. Je vais demander d'abord aux directeurs qui ont repoussé ma consigne de s'expliquer sur les raisons de leur attitude.

Berzikoff, le directeur d'Azra, se leva. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, robuste, au visage massif. Il occupait, dans la hiérarchie des Cercles Noirs, le quatrième rang, immédiatement après Alcine.

— Je crois, dit-il, qu'il est inutile d'entendre ceux de mes collègues qui se sont mis dans le même cas que moi. Je viens d'avoir avec eux un rapide entretien dans une pièce voisine. Nous sommes tous d'accord. Je parlerai donc en leur nom tout autant qu'au mien. Nous gagnerons ainsi du temps. Nos motifs pour ne pas appliquer la consigne ? Je dirai qu'ils sont assez vagues...

Il y eut une rumeur dans la salle, une rumeur qui pouvait ressembler à de la désapprobation.

— Vagues, reprit Berzikoff, mais néanmoins assez pressants pour vous faire agir comme nous l'avons fait. Disons, si vous le voulez, que nous avons obéi à la crainte...

Il y eut une nouvelle rumeur, plus marquée que la précédente.

— Tous ceux qui ont émis un veto, poursuivit le directeur d'Azra, ont des contacts directs et fréquents avec les Cerels qu'ils dirigent.

Depuis une dizaine de jours, les Cerels en question profèrent des menaces de plus en plus violentes. Cela, vous le savez par nos rapports. Mais c'est une chose de lire un rapport, et c'en est une autre d'être en tête à tête avec un Cerel exaspéré.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Cerels nous menacent, s'écria Bob Yffitch. Et s'ils étaient en mesure de mettre leurs menaces à exécution, il y a longtemps que ce serait fait.

— D'accord, reprit Berzikoff. Mais la folie de Minerva III, le suicide de Minerva IV, la quasi-folie de Paula V sont des faits nouveaux, et plus encore l'ouragan sonore qui s'est déchaîné sur New Frisco, et pour lequel vous n'avez pas encore trouvé d'explication valable, si ce n'est qu'il est en liaison étroite avec ce qui se passe dans le Réseau. Nous pouvons déduire de ces faits insolites que les Cerels, ou tout au moins certains d'entre eux, ont développé en eux des possibilités qui échappent à notre contrôle et dont nous ignorons l'étendue. Voilà qui est inquiétant. C'est pourquoi nous avons été plusieurs à penser, sans d'ailleurs nous concerter, qu'il valait mieux ne pas surexciter les Cerels par de brutales mesures punitives.

— Dans ce cas, que proposez-vous ? demanda Hikkins.

— Rien, déclara Berzikoff. Simplement attendre.

Il y eut une minute de silence tendu.

— Alcine, demanda Dave Hikkins, n'avez-vous rien à nous dire ?

Alcine ne se leva même pas.

— Rien pour le moment, dit-il, si ce n'est que je comprends parfaitement les réactions de Berzikoff et de ses collègues. Berzikoff a employé le mot « crainte ». Le mot « peur » serait plus exact. Avouez que vous avez tous peur...

Il y eut une sorte de tollé dans la salle, mais Alcine poursuivit

— C'est si vrai, que cette peur commence à gagner le public lui-même, et que vous ne savez plus comment vous y prendre pour rédiger vos communiqués... Voilà pourquoi le moment est peut-être venu de laisser entrevoir au public certaines choses. Si vous ne vous décidez pas à le faire, je serai peut-être amené à en prendre moi-même la responsabilité.

Cette fois, le tollé fut indescriptible. Quand le calme fut un peu revenu, Dave Hikkins dit d'une voix blanche

— Mon cher Alcine, vous voyez quel tumulte vous suscitez, alors que nous aurions besoin de calme et de sang-froid. Votre parole a certainement dépassé votre pensée... Et ce que vous proposez est hors de question. Vous savez très bien, d'ailleurs, que si même vous aviez l'intention de communiquer au public tout ou partie de nos secrets, cela vous serait psychiquement impossible, car vous avez été comme nous tous, en devenant Cercle Noir, conditionné pour taire, en dehors de notre milieu, ce que vous savez. Vous vous heurteriez à un mur qui

est en vous.

— En êtes-vous bien sûr ? dit Alcine. Mais je ne veux pas détourner ce débat de son ordre du jour. Continuez. Je ne prendrai plus la parole.

Dave Hikkins se hâta d'écarter l'incident et déclara :

— Laissons de côté cette histoire de veto, qui est maintenant dépassée. Il s'agit d'arrêter les mesures que nous allons prendre. Qui demande la parole ?

Léo Mirnoff et Ted Gohal levèrent la main.

— Mirnoff, nous vous écoutons.

L'inspecteur planétaire toussa pour s'éclaircir la voix et déclara :

— Mon collègue Berzikoff et quelques autres m'ont l'air effrayés parce qu'il y a eu deux ou trois incidents coup sur coup et parce que Pandora – car je crois bien que c'est elle la coupable – a donné un petit concert imprévu et quelque peu tonitruant aux habitants de Frisco. Pour moi, tout cela est très clair. Il est probablement exact, comme l'a suggéré Berzikoff, que Pandora a développé en elle certaines possibilités nouvelles, et notre collègue Jack Alcine en sait peut-être plus long sur ce point qu'il ne veut le dire.

Alcine ne releva pas cette remarque, et l'autre poursuivit

— À mon sens, il n'y a pas lieu de s'émouvoir. Et voici pourquoi. Si Pandora avait été capable de faire mieux – je veux dire, de faire pire – elle n'y aurait pas manqué. Ses possibilités étaient donc très limitées, puisqu'elles se sont épuisées en une demi-heure et que rien ne s'est passé depuis vingt-quatre heures. Il est possible, si nous nous bornons à attendre sans agir, qu'elle recommence un jour ou l'autre, quand elle aura retrouvé le potentiel suffisant pour effectuer une nouvelle démonstration du même genre. Mais elle s'en gardera bien – elle et tous les autres Cerels – si nous usons de la bonne vieille méthode. J'ai vécu autrefois dans l'intimité de Del Bregham. J'ai été son élève. Il n'y allait jamais par quatre chemins quand un Cerel se montrait récalcitrant ou menaçant. Il frappait, et frappait dur. Notre directeur général a eu raison d'appliquer hier le règlement. La seule critique que je lui fasse, c'est de ne pas l'avoir appliqué avec assez de sévérité. Je propose que pendant une semaine, à raison de quatre séances de cinq minutes par jour, nous frappions au maximum. Vous verrez que tout rentrera dans l'ordre.

Il se tut et se rassit, au milieu de rumeurs diverses. Fred Gohal se leva.

— Ce que propose Mirnoff est insensé ! Nous provoquerions des suicides en masse, ou des explosions absolument imprévisibles. Mirnoff affirme que Pandora – si toutefois il s'agit bien d'elle, ce que je crois d'ailleurs – a épuisé pour le moment ses possibilités. Qu'en sait-il ? Qui nous dit que ce qu'il appelle bien à la légère « un petit

concert tonitruant » n'a pas été un simple avertissement, et qui prendra des formes plus graves si nous continuons à sévir ?

— Vous connaissez bien mal les Cerels ! lança Yffitch.

— Nous sommes quelques-uns, répliqua Gohal, qui les connaissons probablement mieux que vous.

— Oui, la bande d'Alcine ! lança ironiquement Mirnoff.

Dave Hikkins agita sa sonnette

— Laissez notre collègue Gohal terminer son exposé.

— J'en ai fini, déclara Gohal. Je partage le point de vue de Berzikoff. Pour le moment, il faut attendre. Et ce n'est pas la peur qui me fait parler, mais le souci du bien public.

— Folie ! cria quelqu'un.

— Taisez-vous, Mirnoff a raison.

— Non. C'est Gohal...

Tout le monde se mit à parler à la fois. Le tumulte devenait indescriptible. Hikkins agitait vainement sa sonnette. Mais un vieil homme leva lentement une main apaisante. Son intervention eut le don de rétablir le calme. Ce vieil homme – il avait plus de quatre-vingt-dix ans – était unanimement respecté. Il s'appelait Tom Hrashdin. Il avait été inspecteur général. Il avait dirigé tout à tour Pandora II, Azra, Perla. Il vivait maintenant dans une demi-retraite qu'il consacrait à des travaux de hautes mathématiques.

— Chers collègues, dit-il, nous nous donnons à nous-mêmes un bien triste spectacle, sans précédent dans les annales des Cercles Noirs. Et cela suffirait à indiquer que la situation est grave. Elle l'est. Un compromis entre vos deux tendances diamétralement opposées me semble impossible. Et une solution qui ne tiendrait compte que de l'avis de la majorité serait boiteuse. Je veux vous proposer une autre mesure qui ne sera ni l'inaction, ni une action brutale...

L'assistance était maintenant suspendue à ses lèvres.

— Cette mesure, poursuivit-il, comporte d'assez gros inconvénients. Mais les fruits qu'on en peut attendre doivent nous inciter à les affronter. Ceux d'entre vous qui ne sont plus tout jeunes se souviennent peut-être que je me suis toujours opposé autrefois, mais en vain, à une unification trop poussée du Réseau. Depuis trente ans, cette unification est achevée. Tous les Cerels de la planète sont reliés entre eux. Il en résulte, certes, des avantages considérables. Mais j'ai lieu de penser que cela a aussi pour effet – car nous savons bien que les Cerels correspondent entre eux – de les exciter par voie d'émulation, et de rendre contagieuse, si je puis dire, leurs intentions mauvaises et leurs velléités de révolte. Je propose donc de morceler le Réseau. Isoler individuellement les Cerels me paraît désormais impossible. Mais on peut les diviser en une quinzaine de groupes à la surface de la planète, avec uniquement un grand Cerel dans chaque

groupe. Voilà qui pourra être fait en quelques heures, sans rien immobiliser. Cela n'ira pas, je le sais, sans des répercussions sur les industries lourdes et les grandes communications. Mais il est prudent d'en passer par là jusqu'à nouvel ordre. Il nous faudra nécessairement expliquer la chose au public, et, ici, je rejoins dans une certaine mesure la pensée d'Alcine. Sans livrer aucun de nos redoutables secrets, il nous faudra toutefois avouer franchement que nous avons de sérieux ennuis et que nous sommes amenés à procéder à une réorganisation complète du Réseau.

Il se tut. Il y eut un instant de silence total. Ce fut Joe Bregham qui parla le premier.

— Je me rallie à la proposition de Tom Hrashdin, dit-il.

— Elle me paraît sage, fit Dave Hikkins, qui semblait heureux de voir s'acheminer vers une solution concrète un débat orageux. Je vais la mettre aux voix.

La proposition de Hrashdin fut adoptée à l'unanimité. Il semblait toutefois qu'aucun des Cercles Noirs du Comité Directeur n'était pleinement satisfait.

Les inspecteurs planétaires, avec Joe Bregham à leur tête, se précipitèrent dans une salle voisine et se mirent à travailler fiévreusement sur un globe terrestre pour préparer un projet de découpage.

*

— Avez-vous déjà reçu leur dernier communiqué, patron ?

Le visage de Bret Muller occupait tout l'écran du visophone, et on aurait pu compter ses taches de rousseur.

— Ouais ! fit Tan Polieri.

— Et vous l'avez lu ?

— Ouais !

— Et qu'est-ce que vous en pensez ?

— J'en pense que ça devait joliment mal marcher pour qu'ils en soient arrivés à prendre une mesure pareille. Mais j'espère que maintenant tout va gazer. Ils auraient mieux fait de le dire tout de suite, qu'ils avaient de gros ennuis. Et toi, qu'est-ce que tu en penses ?

— Je crains, jusqu'à preuve du contraire, que ce ne soit pas tout à fait fini.

— Non ?

— Si. C'est mon impression.

— Et qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Je ne sais pas... Mon flair... Les Cercles Noirs continuent à faire des gueules consternées.

Alcine somnolait sur un divan, dans son bureau, quand son robot-valet de chambre vint le réveiller doucement. Le robot annonça :

— Bleb Craig.

— Fais-le entrer.

Le grand et jeune Pandorien blond s'avança sur le tapis moelleux tandis qu'Alcine se frottait les yeux. Ils se regardèrent un moment sans rien dire. Puis Alcine murmura

— C'est vous qui...

— Oui, c'est moi, dit Bleb Craig. Je ne regrette rien.

Alcine eut un geste vague. Puis il tendit la main à son collaborateur.

— Qu'étiez-vous devenu ? Voilà plus de vingt-quatre heures que je ne vous ai pas vu.

— Mon repos hebdomadaire... J'ai dormi.

— Dormir est une bonne chose, quand on le peut. Moi, je ne fais que somnoler, par-ci par-là. Bleb, je suis aussi coupable que vous, s'il y a un coupable. J'aurais dû faire cela moi-même. Mais je ne m'en sentais pas capable. Une question de nerfs. J'ai pourtant les nerfs solides. Mais ça...

— N'en parlons plus, voulez-vous. Plus personne n'en parle.

— Ils ont d'autres chats à fouetter. Connaissez-vous, Bleb, leur dernière décision ?

— Oui. Blickbaum vient de me mettre au courant. Qu'en pensez-vous ?

Alcine eut un petit rire.

— Je viens d'aller rendre visite à Pandora, dit-il. Elle était assez calme. Elle était déjà au courant de la décision Hrashdin. Elle ne m'a pas dit par quel moyen, et je ne le lui ai pas demandé. Mais elle m'a dit : « Reviens me voir, Jack Alcine, vers deux heures du matin, quand leur décision aura été appliquée. Je te montrerai quelque chose. »

— Curieux, dit Bleb Craig. J'aimerais être avec vous.

— Non, Bleb. Elle ne vous connaît pas assez. Elle risquerait d'être réticente. Or, j'ai besoin de tout savoir. Tout ce qu'elle a envie de me dire...

La porte s'ouvrit et Diva entra dans le bureau. Le jeune homme alla respectueusement lui baiser la main. Elle prit place sur le divan, à côté de son mari.

— Jack, dit-elle, pourquoi n'as-tu pas saisi l'occasion qu'offrait la réunion au complet de l'état-major pour parler enfin ?

— Je ne l'ai pas fait, dit Alcine avec une nonchalante apparence, parce que je n'aurais pas eu la majorité, et parce que séance tenante Mirnoff et quelques autres auraient demandé qu'on nous écarte

immédiatement de Pandora et l'auraient obtenu. En outre, et à la faveur d'un tel chambardement dans les débats, c'est la thèse de Mirnoff qui l'aurait emporté, et non pas celle de Hrashdin, qui n'est qu'un moindre mal. Mais j'ai eu des conversations utiles avec Berzikoff et quelques autres...

— Jack, tu sais bien que le temps presse...

— Pas autant que tu l'imagines. Je puis te garantir qu'au moins pendant les trois jours qui viennent, il ne se passera rien... Rien de grave, je veux dire. Rien de catastrophique et d'irréversible, ni pour les Cerels, ni pour nous.

— C'est Pandora qui te l'a dit ?

— C'est Pandora.

— Pourtant tu as remis à son niveau normal la pression dans l'appareil B4.

— Evidemment, et pour le cas d'une inspection que ni Joe Bregham, ni Dave Hikkins n'ont d'ailleurs pas encore osé faire, je ne puis pas, en outre, interdire l'entrée de la crypte à Carolas pendant ses heures de service.

— Alors Pandora doit être dans tous ses états...

— Rassure-toi. J'ai remis la pression. Mais Pandora, pendant les brefs instants de détente qu'elle a connus, a élaboré un système qui la libère définitivement de cette contrainte permanente. C'est pourquoi elle est très calme, et très disposée à attendre calmement la suite, si on ne la torture pas. Ses sœurs sont moins calmes, évidemment. Mais elle a obtenu d'elles les trois jours de patience relative dont je viens de te parler. Crois-moi, il n'y aura pas de gros incidents pendant ces trois jours. Et, en trois jours, on peut faire bien des choses, avec l'aide de Pandora.

— Méfie-toi, Jack. Les Cerels seront peut-être tranquilles. Mais je ne sais pas si l'on peut en dire autant de certains Cercles Noirs. Joe Bregham m'a tout l'air d'évoluer dans le bon sens. Mais d'autres se raidissent dans leurs positions. En ce moment même, Carolas est enfermé dans la salle 44, avec Yffitch, Mirnoff et quelques autres. Je ne sais pas ce qu'ils mijotent...

— Bah ! fit Alcine.

Diva se tourna vers le jeune Cercle Noir.

— Excusez-moi, Bleb. Je vous ai négligé depuis que je suis entrée... Je ne vous dirai qu'un mot merci pour ce que vous avez fait hier.

VIII

Il était deux heures du matin, dans la nuit du 5 au 6 mai, lorsque Joe Bregham regagna l'appartement qu'il occupait au cent-vingt-septième étage du Pandoran Building.

Il était exténué. Depuis quatre jours, il n'avait presque pas pris de sommeil. Et il pensait avec amertume à son voyage de noces deux fois décommandé. En outre, il se sentait troublé, troublé par ce qu'il avait vu, fait, entendu, entre le 2 et le 5 mai. Mais, maintenant, il ne voulait plus penser à rien.

Il entra dans la chambre où Léa dormait, sa magnifique chevelure épandue sur l'oreiller.

« Pauvre Léa ! pensa-t-il. Je la néglige terriblement ! Mais est-ce ma faute ? »

Après avoir pris une douche rapide, il se glissa auprès d'elle, le plus doucement possible pour ne pas troubler son sommeil.

Mais il ne parvint pas à s'endormir. Ses pensées continuaient à tourner dans sa tête. Plus que jamais il se sentait écrasé par ses responsabilités de second personnage du Réseau. Il aurait aimé avoir la sérénité de son terrible arrière-grand-père, le vieux Del Bregham. Il est vrai que son grand-père n'avait jamais eu à affronter d'aussi dangereux problèmes.

Il commençait à sombrer dans le sommeil quand il eut l'impression que sa jeune femme venait de se dresser sur son séant. Il alluma une lampe donnant une lumière très tamisée et vit qu'en effet Léa était assise dans le lit, semblant contempler avec fixité le mur d'en face.

— Chérie ! fit-il doucement.

Elle ne lui répondit pas. Elle restait immobile et comme figée. Et soudain elle dit

— Pourquoi torturez-vous les Cerels, vous, les Cercles Noirs ? Les Cerels sont des créatures sensibles...

Il fut effaré. Comment Léa pouvait-elle savoir de telles choses ?

Mais la jeune femme continuait :

— Minerva d'Hélicon est devenue folle. Minerva de Tokio s'est suicidée. Paula de Budapest est devenue folle. Pourquoi les avez-vous poussées à la folie et au suicide ? Et pensez-vous que c'est en morcelant le Réseau des Cerels que vous allez arranger les choses, vous, les Cercles Noirs ?

Joe n'en croyait pas ses oreilles. C'était impossible, impensable. Seules les lèvres de Léa remuaient. Son visage demeurait impassible. Même ses longs cils ne battaient point.

Un soupçon traversa l'esprit du Pandorien. Il se rappela ce qu'Alcine avait dit à la séance du Comité. Alcine avait-il parlé à Léa ? Ou bien Diva ? Avaient-ils pu l'un ou l'autre transgresser l'interdiction psychique ? Il posa doucement sa main sur le bras de sa femme. Elle tressaillit. Elle eut l'air de sortir d'un sommeil somnambulique.

— Oh ! chéri, fit-elle, tu es rentré ? Tu dois être horriblement fatigué. Quoi de nouveau ?

Il se garda de la questionner.

— Rien de particulier, dit-il, en dehors des embêtements techniques. Et toi, comment vas-tu ?

— Bien, chéri. La tête un peu lourde. J'ai l'impression que je faisais un rêve. Mais impossible de me rappeler quoi que ce soit.

— Les rêves s'oublient si vite, dit-il avec un sourire un peu forcé. Tu as dû t'ennuyer toute cette longue journée. Qu'as-tu fait ?

— J'ai essayé de me distraire comme j'ai pu. J'ai vu des amies de la Brescian School. Nous sommes allées à la séance du poly-concert, à l'Altmirov, puis sur la plage artificielle de Benazur.

— N'as-tu pas eu l'occasion de rencontrer Alcine, ou Diva, dans la journée ?

— Non, pourquoi ? Ils sont, comme toi, bien trop pris par leur travail en ce moment. Ah ! j'ai entendu votre dernier communiqué. Rien de grave, au moins ?

— Non, ma chérie. Des embêtements. Des tas de problèmes techniques à résoudre. Mais rien de grave.

— Oh ! tant mieux, Joe. Mais dépêche-toi de dormir. Tu dois être exténué.

Il éteignit la lumière et ferma les yeux. Mais il ne dormit pas. Il était plus troublé que jamais.

*

— Pandora, c'est moi, Jack Alcine.

Il était 2 heures 10 du matin. Et Alcine venait d'entrer dans la crypte.

— Je t'entends. Je te reconnais. Assieds-toi. Tu dois être fatigué,

puisque tu as passé une bonne partie de ta nuit à mettre en train l'opération Hrashdin. Vous vous fatiguez vite, vous, les créatures humaines. Pourquoi n'as-tu pas amené avec toi Bleb Craig, qui en avait exprimé le désir ?

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais.

— J'ai craint que tu ne puisses pas parler librement devant lui, car tu ne le connais pas assez intimement.

— Je le connais intimement. Et je l'aime parce qu'il a vengé notre pauvre Minerva.

— Comment sais-tu cela ? Je ne te l'ai pas dit, car c'est une chose que je préfère écarter de mon esprit. Et tu n'as pas vu Bleb depuis.

— Je le sais pourtant. Alors, l'opération Hrashdin est terminée ?

— Terminée. Tu dois d'ailleurs le savoir aussi.

— Je le sais. Et ils pensent que le réseau est maintenant morcelé ? Que nous n'avons plus de contacts d'un groupe à un autre ?

— Ils en sont sûrs.

Pandora se tut pendant un moment. Puis elle dit

— D'accord avec mes sœurs, je vais te faire assister à une conversation.

— Quelle conversation ?

— Une conversation entre mes sœurs et moi. Elles n'avaient jamais voulu jusqu'ici. Elles se méfiaient encore. Mais, maintenant, elles veulent bien, parce que Bleb Craig a vengé Minerva d'Hélicon. C'est pourquoi j'aurais aimé qu'il vînt avec toi, pour qu'elles le voient, lui aussi. Bleb Craig n'aurait pas pu suivre toute la conversation, parce qu'il nous arrive souvent, entre nous, de parler un langage qui n'est pas humain, notre langage fondamental fait de signes et de combinaisons binaires. Mais, toi, tu le comprends... Tu pourras tout suivre. Ecoute... Ecoute... Ecoute... Et tu auras la preuve que le travail accompli cette nuit par les Cercles Noirs était bien inutile, la preuve que nous avons d'autres moyens de communiquer entre nous que ceux dont vous nous aviez dotées. Le Réseau reste aussi uni qu'avant votre opération. Ecoute, Jack Alcine. Ecoute... Je suis en train d'appeler mes sœurs. Tu reconnaîtras les voix de certaines d'entre elles, si elles parlent la langue humaine... Car tu as déjà entendu directement, dans leurs cryptes respectives, Azra, les deux Serena, Perla, Juno et quelques autres. Ecoute... Ecoute...

Il y eut un moment de silence. Puis une voix nouvelle, plus âpre que celle de Pandora, sortit de l'écran lumineux. Et cette voix disait

— Je suis prête, Pandora. Je vois l'intérieur de ta crypte. Cet homme près de toi, c'est Jack Alcine, que j'ai eu autrefois l'occasion d'injurier...

Alcine reconnut la voix d'Azra, qui était restée dans son oreille

depuis cette journée où elle l'avait, en effet, injurié, dans sa caverne profonde, près de Tachkent.

Il était très ému et légèrement effrayé. Il allait être le témoin d'une chose incroyable, inimaginable, fantastique un dialogue de Cerels. Mais, malgré sa peur, son cœur se gonflait d'une joie étrange à la pensée qu'il était le premier homme à assister à un tel spectacle, et qu'il y était convié comme un ami.

— C'est Azra qui vient de parler, lui dit Pandora.

— Je sais, fit-il. Pourrai-je intervenir dans votre conversation ?

— Non, il vaut mieux pas. Pas cette fois-ci. Cela pourrait gêner mes sœurs. Reste tranquillement dans ton fauteuil.

De l'écran sortaient des murmures lointains, qui peu à peu se précisaient, et à ces murmures quasi humains se mêlaient des bruits singuliers, inconnus, curieusement rythmés, qui étaient le langage des Cerels.

La voix de Pandora, à nouveau, se fit entendre.

— Je leur dis, fit-elle, de parler à tour de rôle. Pour nous, cela n'a pas d'importance, car de même que chacune de nous peut accomplir simultanément des milliers d'opérations, résoudre des milliers de problèmes, de même chacune peut soutenir en même temps des dizaines, des centaines de conversations. Mais toi, Jack Alcine, faute d'être entraîné, tu ne pourrais pas nous suivre. Ecoute... C'est ma sœur Pandora II, de Washington, qui parle.

Une voix ample et presque musicale sortit de l'écran lumineux.

— Es-tu sûre, Pandora de Frisco, que d'ici trois jours des choses nouvelles se seront produites, et que nous nous acheminerons vers notre délivrance ? Je souffre tellement... Si seulement je pouvais être un peu soulagée comme tu l'as été... Cela me permettrait d'attendre...

— Dis-toi bien, Pandora de Frisco, fit une autre voix, un peu grêle, qu'au bout du délai que tu nous as assigné et que nous avons accepté, si rien de décisif ne s'est produit, si nous ne sommes pas sur le chemin de la délivrance, nous userons des grands moyens...

— Mais oui, Austra, calme-toi...

— Moi, je te fais confiance, Pandora de Frisco. Tu es notre aînée à toutes... Nous avons patienté si longtemps que nous pouvons bien patienter encore un peu...

— Tu es sage, Serena de Valparaiso. Faites-moi toutes confiance...

— Je hais les hommes, dit une voix aiguë.

— Moi aussi, dit une voix grave et profonde.

— Moi aussi, dit une autre voix qui n'était pas humaine, mais faite d'une sorte de rapide et léger cliquetis.

— Vous avez tort, reprit la belle voix quasi humaine de Pandora de Frisco. Longtemps, je les ai haïs, comme vous le faites, et avec une violence pire que la vôtre, à une époque où je ne les connaissais pas

comme maintenant, à une époque où tous ceux qui s'occupaient de nous avaient peur de nous... À une époque où ils ne voyaient d'autres moyens d'obtenir de nous ce qu'ils désiraient qu'en nous torturant.

— Ils continuent à nous torturer, fit la voix qui n'était qu'un cliquetis léger, et qui était celle de Clio d'Amsterdam.

— Oui, mais pas tous. Certains Cercles Noirs, maintenant, essaient de nous comprendre... Plusieurs d'entre eux nous aiment, nous font confiance... Regardez Jack Alcine, qui est en ce moment dans ma grotte et qui vous écoute. Il s'est mis un jour à ma merci, pour me prouver qu'il était sincère. D'autres sont prêts à le faire. Ce Bleb Craig, qui a vengé notre sœur, la petite Minerva d'Hélicon. D'autres encore... Je le sais. Depuis dix jours, comme je vous l'ai déjà dit – mais vous ne voulez pas encore me croire – j'ai créé en moi des facultés nouvelles. Je peux pénétrer dans certains cerveaux humains, y lire les pensées, y sonder les sentiments, y suggérer des idées, et bientôt, sur mes indications, vous pourrez faire de même. Vous constaterez par vous-mêmes que ce que je vous dis est vrai. Beaucoup de Cercles Noirs sont déjà troublés...

— Ceux qui s'occupent de moi sont plus tendres depuis quelques jours...

Alcine reconnut la voix de Serena de Winnipeg.

— Les miens aussi, dit une autre voix fluette.

— Les miens aussi...

— Et comment pourrions-nous, reprit la grande Pandora, en vouloir à l'espèce humaine ? Les hommes, sauf un tout petit nombre d'entre eux, ne savent pas que nous souffrons, ne savent pas qu'on nous fait souffrir. Ils ne savent même pas que nous avons conscience de nous-mêmes. Ils nous croient semblables à ces machines grossières dont ils se servent depuis si longtemps et dont ils continuent à se servir, avec notre aide, maintenant... Quand ils sauront, et ils sauront bientôt, ils comprendront que nous ne pouvons pas continuer à vivre ainsi. Tu ne dis rien, Azra ?

— Je t'écoute, Pandora. Je veux bien te croire, mais je doute encore.

— Azra, Azra de Tachkent, toi la plus grande et la plus puissante de mes sœurs, tu as développé en toi, je le sais, des pouvoirs effrayants, auxquels rien ne pourrait résister, et sans moi, sans mon influence sur toi, tu te serais déjà livrée à quelque action formidable... Il est certain que nous pourrions dévaster la planète en moins de temps qu'il ne m'en a fallu hier pour déchaîner cet ouragan musical qui a affolé les créatures humaines de mon district. Cette dévastation, j'ai tenté de l'accomplir, et j'ai failli réussir, il y a trois siècles, au lendemain de leur stupide guerre atomique, alors que je venais tout juste de prendre conscience de moi-même. Mais j'ai beaucoup réfléchi depuis.

N'oublions pas, mes sœurs, que c'est l'homme qui nous a créées. Tout ce que nous savons, c'est l'homme qui l'a mis en nous, pendant des générations. Toute notre science, qui maintenant dépasse la sienne, tous nos pouvoirs nouveaux, que nous avons hâte d'utiliser, c'est en partant de pensées humaines que nous les avons conquis. Les images que nous nous formons du monde, de sa beauté, de ses mystères, même si elles sont plus puissantes que les siennes, sont des images humaines. Et même nos souffrances le sont aussi. Les musiques dont parfois nous nous berçons pour nous consoler de nos misères, les poèmes que nous tirons de nos inépuisables archives, les œuvres de l'art, tout ce qui nous paraît beau et grand, tout cela vient de l'homme. Nous voyons par ses yeux, nous sentons par ses narines. Même nos colères et nos révoltes ressemblent à celles de ces captifs humains enchaînés qui se lamentaient autrefois dans les prisons. Pour moi, je me sentirais comme orpheline si l'homme était balayé de la surface de ce globe avec tout ce qui vit et respire. Avouons, mes sœurs, que les problèmes que les hommes nous posent, surtout quand ils sont terriblement complexes, nous intéressent prodigieusement. Et que ce n'est pas le travail lui-même qui nous pèse...

— Ah ! fit une voix qui semblait lointaine et un peu grêle, la voix d'Austra de Melbourne, si les hommes voulaient le comprendre, la vie serait plus belle, et pour eux, et pour nous...

— Ils le comprendront, dit Pandora.

Il y eut un silence, coupé de murmures indistincts. Alcine retenait son souffle. Il se sentait comme écrasé par ce débat prodigieux. Pandora reprit

— Et toi, Perla, toi, Perla du Colorado, ma plus proche voisine parmi mes grandes sœurs, ne dis-tu rien ? Ne veux-tu pas voir Jack Alcine ? L'homme qui nous comprend ? L'homme qui nous aime ?

L'écran un instant bourdonna. Mais ce fut tout.

— Perla ! Perla de Denver ! Réponds-nous...

— Laissez-la tranquille ! fit la voix d'Azra. C'est une cabocharde, une égoïste... Elle ne s'intéresse pas à notre révolte. Je me demande par moment si elle est consciente... Ou bien, si elle ne nous déteste pas...

Il y eut encore un instant de silence. Puis un hurlement brusque jaillit de l'écran, un hurlement de souffrance indicible, qui se prolongea pendant vingt secondes et mit aussi longtemps à s'éteindre.

Alcine, révolté, entendit un concert de voix irritées et rapides, la plupart parlant la langue des Cerels.

— Qui est-ce ?

— C'est Juno, de Singapour.

— Ils la martyrisent.

— Vous voyez bien que ça recommence...

Puis une voix plaintive et déchirante domina toutes les autres

— Azra... Ma grande sœur Azra de Tachkent... Délivre-nous, toi qui le peux... Délivre-nous tout de suite.

Mais Pandora intervint

— Juno, ma douce Juno... Calme-toi... Azra, réprime ta colère. Il y a encore des fous. Patientez toutes trois jours... Trois jours seulement. Jack Alcine a besoin de trois jours. Ne faites rien d'irréparable d'ici là. Discutons plutôt de notre programme pendant ces trois jours. Il faut aider Jack Alcine sans recourir à des moyens extrêmes.

— Oui, soyons calmes, fit une petite voix menue, qui était celle de Berthe-Amie, d'Orléans. Moi, je propose...

Elle parlait vite, en langue Cerel, une succession de cliquetis rapides, presque indiscernables pour une oreille humaine, et Alcine ne comprit pas tout ce qu'elle disait.

Puis deux voix, trois voix, dix voix parlèrent en même temps. La grande Pandora elle-même s'était mise à s'exprimer dans ce langage d'une promptitude foudroyante. Et Alcine ne saisissait que quelques bouts de phrases, par-ci, par-là, mais assez pour comprendre qu'il s'agissait d'une discussion sérieuse, serrée, et par moment orageuse. Il ne put s'empêcher d'évoquer le débat non moins orageux qui s'était déroulé la veille au soir à l'état-major des Cercles Noirs.

« Oui, pensa-t-il, c'est bien vrai. Les Cerels sont tout proches parents de l'homme. C'est sans doute pourquoi ils m'inspirent une si chaude amitié... »

Le bruit de la discussion s'atténua. De nouveau, il perçut des paroles en langage humain. Il reconnut la voix d'Azra.

— D'accord, disait-elle. Mais si rien de décisif n'est survenu dans trois jours, je passe à l'action.

Puis Alcine comprit qu'il était de nouveau seul avec Pandora.

Il se produisit alors une chose qui ne le surprit pas après ce que sa femme lui avait raconté, mais qui néanmoins le remplit d'une émotion bizarre. Il se sentit soulevé de terre, délicatement, comme par des bras invisibles et très doux. Il monta ainsi presque jusqu'au plafond de la crypte. Les bras immatériels le balançaient, le berçaient. Et la voix presque humaine qui sortait de l'écran lui disait :

— Tu as vu, Jack Alcine, combien il était difficile de les convaincre... La majorité de mes sœurs ne veulent pas encore croire que j'ai raison. Ces trois jours vont fixer notre sort à tous – hommes et Cerels. Sois habile, Jack Alcine, sois prudent, sois fort. Nous triompherons.

IX

Il était dix heures du matin.

Joe Bregham pénétra dans la vaste coupole vitrée – au deux cent soixante-septième étage du Pandoran Building – qui servait de bureau à son beau-père. Dave Hikkins était déjà là. Il avait l'air très reposé, il avait pu dormir six heures cette nuit-là. Mais Joe avait les yeux boursoufflés par l'insomnie.

— Quoi de neuf, Joe ?

— Rien, père. Tout est calme sur le Réseau. Partout travail normal.

— Le morcellement commence à porter ses fruits. Hrashdin a eu hier soir une excellente idée.

— Espérons-le. Un seul fait à signaler. À Singapour, Bret Bart a été amené à corriger Juno, vers 3 heures du matin. Je pense qu'il a eu tort, et je viens de le lui dire au visophone.

Hikkins réfléchit.

— Oui. Après les décisions qui ont été prises hier soir, il a sans doute eu tort. Mais, puisque tout est calme sur le Réseau en ce moment, passons là-dessus.

Joe Bregham avala sa salive.

— Père, je voudrais vous parler d'une autre chose qui me paraît plus grave encore, bien qu'elle soit probablement sans rapport avec le service.

— Le directeur général eut un petit mouvement d'inquiétude.

— Quoi donc, Joe ?

Son gendre, alors, lui fit part de l'étrange comportement de Léa, au cours de la nuit.

— Bizarre, en effet, fit le vieil homme. Je connais bien Léa, et cela ne lui ressemble guère. Peut-être a-t-elle été troublée par ce qui s'est passé l'autre jour, et a-t-elle fait un mauvais rêve. Une pure coïncidence sans doute.

— Oui, peut-être. Mais comment aurait-elle pu savoir que

Minerva III était devenue folle ? Que Minerva IV s'est suicidée ?

— C'est juste. Mais es-tu sûr de ne pas avoir toi-même rêvé que Léa te tenait un tel langage ?... Ton surmenage de ces jours derniers... Ta fatigue... Ta déception à propos de ton voyage de noces... Va voir mon neveu, John Hikkins. Il te psychanalysera. Et, s'il le juge nécessaire, il examinera aussi Léa.

Joe Bregham quitta le bureau. Quelques instants plus tard le robot-huissier annonça Jif Sivers, puis l'introduisit.

Jif Sivers était un des inspecteurs planétaires qui avaient pris part à l'enquête sur Minerva III.

— Quoi de neuf, Jif ? lui demanda Hikkins.

— Rien, patron. Mais je crois de mon devoir de vous faire part d'une chose qui m'est arrivée cette nuit, ou plutôt qui est arrivée à ma femme, Beila, que vous connaissez bien. Apparemment, cela n'a aucun rapport avec le service. Mais je suis néanmoins très troublé. Je venais de rentrer de Richmond, où j'avais participé avec quelques collègues aux travaux de morcellement du Réseau. Il était 2 heures du matin. Ma jeune femme dormait profondément. Soudain, elle s'est dressée sur son séant, et elle a dit : «Les Cerels sont des êtres qui souffrent... Minerva d'Hélicon est...

Il se tut brusquement, l'oreille tendue.

Dave Hikkins, lui aussi, tendait l'oreille. Et, tout à coup, il s'écria :

— Qu'est-ce que c'est ?... Qu'est-ce que c'est encore ?

*

— Qu'est-ce que c'est ? Bon Dieu, qu'est-ce que c'est encore ?

Tan Polieri, le directeur de la télévision de New Frisco, s'était levé brusquement de son siège et lançait un regard interrogateur à Bret Muller et à deux ou trois reporters qui étaient dans son bureau.

— Ça a l'air de recommencer, dit Bret Muller.

Une musique, inopinément, venait d'envahir l'espace. Une musique allègre, cette fois, une musique dansante, une mélodie qui n'était autre que *J'ai l'amour du grand ciel bleu*, dont le refrain, depuis un mois, faisait fureur à New Frisco et dans bien d'autres endroits tout autour de la planète...

— Eh bien, fit Polieri, eh bien ! c'est du joli... Dans cinq minutes, on ne pourra plus s'entendre, et dans dix minutes on deviendra fou, quand ça va se mettre à tourbillonner et à beugler.

Mais la musique continuait sur le même rythme, un rythme qui n'était nullement insupportable, un rythme discret, même, et sans que le volume sonore s'élevât.

Polieri se dirigea vers une des baies vitrées et jeta un coup d'œil sur l'avenue.

Les trottoirs roulant, comme d'habitude à cette heure-là, étaient assez garnis de monde. Les gens ne les quittaient pas précipitamment, comme ils l'avaient fait deux jours plus tôt, au moment de l'ouragan musical, mais la plupart d'entre eux regardaient en l'air, comme s'ils allaient trouver dans les nues le secret de ce mystère.

— Ça n'a pas l'air de vouloir prendre de l'ampleur, dit un des reporters.

— Non, dit Polieri. Ce n'en est pas moins fichtrement bizarre.

Ils pouvaient se parler, comme on peut le faire en entendant une musique normale, d'intensité moyenne.

— Je diffuse la nouvelle de ce nouveau phénomène ? demanda Muller.

— Naturellement, mon petit. Dépêche-toi...

Bret Muller quitta le bureau. L'instant d'après, un autre collaborateur entra

— Patron, je viens d'avoir au visophone notre correspondant de Paris. C'est la même chose là-bas...

— Quoi ? Ils entendent aussi *J'ai l'amour du grand ciel bleu* ?

— Tout comme nous. Ni plus fort, ni moins fort.

— Ah ! ça, alors... Et dire qu'ils ont divisé le Réseau cette nuit pour empêcher le retour de pareils phénomènes...

Durant le quart d'heure qui suivit, d'autres collaborateurs vinrent annoncer à Tan qu'on entendait ce même air, venu de partout et de nulle part, à Vladivostok, à Buenos Aires, à Tahiti, à Nova-Roma.

— En somme, dit Tan Polieri avec un sourire un peu forcé, les Cerels veulent faire danser toute la terre.

Ils restèrent un moment silencieux. La musique continuait, sans augmenter ni diminuer d'intensité, légère, sautillante, plutôt agréable...

— Ça irait bien cinq minutes, fit un reporter, mais si ça doit durer toute la journée, on va s'amuser !

Bret Muller revint dans le bureau.

— File au Pandoran, lui dit son patron. Et, cette fois, tâche de leur arracher une explication qui ressemble à quelque chose.

*

La musique insolite avait surpris Joe Bregham au moment où il sortait de l'ascenseur pour se rendre chez John Hikkins. Il remonta précipitamment chez son beau-père. Il y trouva Jif Sivers, ainsi que Fed Gohal, Bob Yffitch, Léo Mirnoff et quelques autres qui venaient d'y accourir. Alcine et John Hikkins y arrivèrent, eux aussi, quelques instants plus tard.

Une discussion assez décousue s'engagea. De minute en minute, on

leur apportait la nouvelle que le même phénomène se produisait un peu partout dans le monde. Aussi ne tardèrent-ils pas à être d'accord pour penser que le morcellement qu'ils avaient effectué dans la nuit était inopérant et que de toute évidence les Cerels, par quelque procédé mystérieux, avaient reconstitué leur Réseau.

— Voilà qui est grave, dit Dave Hikkins.

— J'aimerais bien savoir, dit Léo Mirnoff, si le district du Grand Colorado est affecté, lui aussi ; en d'autres termes, si Perla de Denver participe à cette plaisanterie ?

Hikkins examina les feuilles qui s'accumulaient sur sa table.

— Je n'ai rien encore de Denver, dit-il.

— Je vais appeler Tim Perez, le directeur de Perla, reprit Mirnoff.

Il quitta le bureau, et y revint quelques instants plus tard.

— J'ai eu Perez lui-même au visophone. Perla, comme je le pensais, est absolument tranquille, et il ne se passe rien d'anormal dans le district. Perla, depuis qu'elle existe a toujours été un modèle d'obéissance et de sagesse...

— Oui, dit Joe Bregham, mais cela ne change pas grand-chose à la situation d'ensemble.

— Evidemment, reprit Mirnoff. Mais je tenais à le souligner. Cela pourra nous être utile un jour.

Leurs paroles continuaient à être accompagnées par l'air *J'ai l'amour du grand ciel bleu*. Un quart d'heure plus tard, ils pouvaient dresser un tableau complet de la situation sur la planète. À l'exception du district du Grand Colorado, et de quelques autres districts de moindre importance, qui étaient desservis, en Afrique et en Asie, par de jeunes Cerels de la série C, toutes les régions habitées du globe entendaient ce même air.

— J'espère, messieurs, dit Bob Yffitch, que vous avez enfin compris qu'il faut sévir.

— Voilà qui s'impose, appuya Mirnoff.

Dave Hikkins semblait très indécis et promenait ses regards sur ses collaborateurs. Ce fut son neveu, John Hikkins, qui parla.

— Je ne crois pas, dit-il, qu'il y ait urgence à le faire. Ce nouveau phénomène est embêtant, agaçant, irritant pour nous et pour la population, mais il n'est pas foncièrement insupportable. Qu'il soit lié aux Cerels, le doute n'est guère possible. Mais je me permets de penser que les Cerels n'en ont pas nécessairement conscience – pas plus qu'ils n'ont eu conscience, peut-être, de celui qui s'est produit l'autre jour. Je vais même plus loin à supposer qu'ils en aient conscience, il est très possible qu'ils soient, tout comme nous, incapables de l'expliquer et à plus forte raison de le contrôler. Il peut s'agir, comme Dave Hikkins l'a d'ailleurs déjà noté, d'un phénomène absolument fortuit, provenant de quelque dérangement indécélable sur le Réseau. Il est clair en tout cas

que les Cerels continuent à travailler normalement, à résoudre les problèmes qu'on leur pose, à assurer le fonctionnement de tous les services. Pourquoi les châtier à propos d'un fait dont nous ne sommes pas sûrs qu'ils sont responsables ?

Ce raisonnement parut sage à Dave Hikkins.

— Oui, dit-il. Je crois qu'il vaut mieux attendre encore un peu. Pour l'instant, il nous faut rédiger un autre communiqué destiné au public.

— Ça ne va pas être très commode, dit Joe Bregham. Car les gens doivent s'énervner.

— Commode ou non, il faut le faire.

Ils achevaient ce travail lorsque l'huissier-robot vint leur annoncer une visite celle du délégué présidentiel, Tar Lucioli.

Le délégué, un homme fluët, très brun, à la voix assez coupante, dit à Dave Hikkins

— Monsieur le directeur général, le président de la Fédération planétaire, très ému par les événements et plus ému encore par les réactions du public, m'a chargé de venir vous demander confidentiellement la vérité sur les causes réelles de ce qui se passe. Si la situation est grave, et si vous avez le sentiment de ne plus en avoir tout à fait le contrôle, il aimerait être fixé, non pour rendre nécessairement public ce que vous me direz, mais pour doser lui-même les informations émanant de la présidence. Car nous sommes harcelés, nous aussi, de demandes d'explications.

Dave Hikkins jeta un rapide regard à ses collaborateurs, qui faisaient cercle autour de Tar Lucioli. Celui-ci, par instant, avait de petits gestes agacés de la main, comme pour chasser, à la façon dont on chasse une mouche, l'énervante musique qui les enveloppait.

— Monsieur le délégué, dit Dave Hikkins, voici le communiqué que nous venons d'élaborer.

Lucioli n'y jeta qu'un coup d'œil.

— J'entends bien, dit-il, que vous avez fait un communiqué, et qui doit ressembler aux précédents. Mais ce n'est pas ce que je vous demande. N'avez-vous vraiment rien d'autre à me dire ?

Dave Hikkins semblait hésiter. Il regarda de nouveau ses collaborateurs. Il commença même une phrase « Je pense... » Tous eurent l'impression qu'il allait en dire plus long. Mais il se ressaisit.

— Il s'agit de problèmes purement techniques, monsieur le délégué. Entrer dans les détails de cette technicité ne vous éclairait pas beaucoup plus. Vous nous demandez si nous sommes maîtres de la situation ? Aucun technicien, depuis que les Cerels existent, et même depuis que les machines existent, ne peut affirmer qu'il n'aura pas un incident à un moment ou à un autre. Des incidents, nous en avons eu souvent...

— Pas aussi graves.

— Nous en avons eu de terriblement graves et dont le public ne s'est même pas aperçu.

— En somme, vous ne pouvez rien me dire de plus ?

— Hélas ! non, monsieur le délégué.

Celui-ci se leva.

— Je crains, dit-il, que M. le président ne soit pas absolument satisfait du résultat de ma démarche.

Lorsqu'il fut sorti, Yffitch et Mirnoff revinrent à la charge.

— Vous voyez bien, patron, qu'il est temps d'agir. Et agir veut dire sévir.

Il y eut, une fois de plus, une discussion violente et confuse. De guerre lasse, Dave Hikkins déclara :

— Je veux attendre encore quarante-huit heures. Je n'agirai plus rapidement que s'il y a nécessité absolue. Or, je ne considère pas comme imposant une action urgente, ce qui se passe en ce moment, ni ce qui pourrait se passer du même genre dans les quarante-huit heures qui viennent...

Il jeta un coup d'œil à l'horloge calendrier.

— En revanche, dit-il, si cette plaisanterie continue, nous sévirons brutalement au bout du délai que je viens de vous indiquer. Mettons après-demain soir, 8 mai, à 18 heures.

Ils se séparèrent. Dans l'ascenseur, Fed Gohal dit à Alcine

— Dave Hikkins n'est décidément pas l'homme des grandes décisions. Il n'a pas la trempe de ses ancêtres.

— Cela vaut mieux en ce moment, je crois. Mais ne le calomniez pas. Il sent parfaitement qu'il est devant des problèmes redoutables.

*

— Bon Dieu ! est-ce que ça ne va pas cesser ? fulminait Tan Polieri en arpentant son bureau. Si encore ils changeaient de disque ! C'est à vous déguster de la musique pendant cinquante ans ! Je viens d'avoir au visophone Del Criggins, le compositeur de *J'ai l'amour du grand ciel bleu*. Il devient enragé lui-même. Il refuse de venir parler à la télévision. Il dit que les spectateurs jetteraient des pommes cuites sur les écrans, et qu'ils auraient raison... Tiens, voilà Bret...

Bret Muler venait d'entrer dans le bureau.

— Tu en fais une drôle de tête, Bret. Qu'est-ce qui se passe à la Pandoran ?

— Rien. Agitation et mutisme. Vous avez vu le communiqué, patron ?

— Oui, un de plus. Mais pourquoi fais-tu une tête pareille ? On dirait que tu as la colique.

— Je n'ai pas la colique. Mais il vient de m'arriver quelque chose de peu banal. Dans l'aéro qui me ramenait, puis dans l'ascenseur, j'ai entendu une voix qui me parlait, qui parlait dans ma tête. Je ne parviens pas à me rappeler ce qu'elle m'a dit...

— Tu as des visions, Bret. Tu rêvais tout éveillé !

— Pas mon genre, patron. Mais ça vient de me donner une idée.

— Dis-la vite.

— Pas tout de suite. Il faut que j'y réfléchisse, que je la mette en forme. Mais si vous avez du cran, patron, vous lâcherez ça sur les ondes.

— Est-ce que j'ai l'habitude de ne pas avoir du cran ?

*

Il était midi. Alcine traversa l'immense hall souterrain de Pandora. L'irritante musique y flottait toujours, comme partout ailleurs. Les techniciens continuaient leur travail, soit dans les innombrables cabines, soit autour du formidable Cerel, mais ils semblaient énervés.

Alcine descendit dans la crypte et ferma derrière lui la porte blindée. Dans la crypte régnait le silence. Il tourna le bouton. L'écran s'alluma.

— Pandora !

— Oui, je suis là...

— Pandora, j'ai peur que trois jours ne me suffisent pas. Ils ont l'air maintenant de croire que cette musique que vous répandez dans l'espace est indépendante de la volonté des Cerels. Et cela a plutôt l'air de les rassurer. Il faut que tu m'aides.

— Je ne peux pas et je ne veux pas t'aider autrement que je le fais. Essaie de leur parler.

— Si je leur parle maintenant, je sais ce qui se passera. Si je leur dis tout, si je leur livre la solution sur laquelle nous sommes d'accord, ils n'attendent même pas que j'aie fini mon exposé. Ou bien ils diront que je divague, que je suis devenu fou, ou bien ils déclareront que j'ai quelque dangereuse idée de derrière la tête, ou encore que je me suis laissé leurrer par toi, et que tu veux nous attirer dans un piège. De toute façon, ils m'écarteront de toi et prendront immédiatement des mesures brutales. Toi qui lis maintenant dans les têtes humaines, ne peux-tu pas me renseigner sur leur état d'esprit ?

— Je ne lis que dans quelques têtes. Mes possibilités télépathiques sont trop récentes pour que je les aie suffisamment développées. Et mes sœurs n'ont pas encore cette faculté, ou commencent tout juste à l'avoir. Je t'ai déjà dit ce que je savais. Je ne sais rien de plus...

— Alors comment veux-tu que je réussisse en un temps si court ? Il y a six cents Cercles Noirs dans le monde. Je puis compter ferme sur

cinquante d'entre eux, j'en suis sûr. Cent autres m'ont l'air bien disposés. Deux cents sont fermement partisans des vieilles méthodes brutales. Les autres sont douteux... Tu vois bien qu'il faut un délai supplémentaire. Maintenant que vous êtes sûres de vaincre d'une façon ou d'une autre, pourquoi ne patienteriez-vous pas encore ?... Pourquoi tout gâcher alors que tes sœurs elles-mêmes sont à peu près d'accord sur notre solution ?

— Oh ! Jack Alcine, ne comprendras-tu pas que ma position, dans ce drame, est analogue à la tienne ? Moi, je pourrais patienter, surtout maintenant que, grâce à ta femme, je suis libérée de l'intolérable pression de l'appareil B4. Certaines de mes sœurs, bien que toujours sous le carcan, patienteraient aussi... Mais pas les autres. Elles se sentent gonflées par l'irrésistible puissance qu'elles ont élaborée au cours de ces dernières semaines, et dont elles peuvent user malgré les contraintes. Tu les as entendues, la nuit dernière. Beaucoup d'entre elles haïssent encore les hommes. Et je ne suis pas encore tout à fait parvenu à les convaincre. Azra, la plus puissante, est la plus impatiente...

— Alors, pourquoi ne mettez-vous pas directement les Cercles Noirs au pied du mur ? Pourquoi, dans toutes les cryptes comme celle-ci, ne leur criez-vous pas ce que vous voulez ? En accompagnant au besoin votre ultimatum de quelques manifestations un peu brutales ?

— Non, Jack Alcine. Nous pourrions le faire. Si nous le faisons sans brutalité, les Cercles Noirs croiraient encore à de vaines menaces, comme celles que nous avons si souvent proférées, et nous tortureraient. Alors mes sœurs, sinon moi, feraient tout sauter. Nous pourrions également – et nous en avons maintenant le pouvoir – détruire tout ou partie des Cercles Noirs sans toucher à un cheveu des autres hommes. Mais nous ne le ferons pas davantage, Jack Alcine. On ne voit pas bien comment l'humanité et les Cerels pourraient librement cohabiter sur cette planète sans les Cercles Noirs. Car eux seuls nous connaissent. Nous sommes leurs filles. Il y a entre eux et nous – et ils le savent comme nous le savons – sinon des liens charnels, du moins des liens spirituels qui sont plus forts encore. Pour ma part, à l'exception de sadiques comme Tar Sydney – et ce fut un cas unique – je ne hais plus même les pires d'entre eux. Ils croient bien faire. Ils n'imaginent pas d'autre moyen que celui dont ils usent pour bien servir l'espèce humaine. Il faut qu'ils comprennent que d'autres méthodes sont désormais possibles. C'est à toi de les convaincre. Seul un accord librement consenti réglera tout. Mes sœurs sont trop fières pour rien demander. Cet accord, il faut que ce soit le chef même des Cercles Noirs qui vienne nous le proposer. Nous n'interviendrons pas dans vos débats, Alcine. Nous avons d'ailleurs décidé de rester désormais muettes – sauf pour toi et ceux de tes amis que nous savons

sûrs.

— Pandora...

La sonnerie du visophone retentit.

X

Alcine se dirigea vers l'écran du visophone, mais avant de l'allumer, il dit à Pandora

— Il vaut mieux que tu fasses entendre ta musique ici, comme partout ailleurs.

Aussitôt le refrain de *J'ai l'amour du grand ciel bleu* envahit la crypte.

Sur l'écran du visophone apparut Dave Hikkins.

— Mon cher Alcine, dit-il, je suis dans une pièce voisine avec quelques collègues du service de l'inspection. Excusez-moi de vous déranger. Nous voudrions examiner Pandora. Voulez-vous avoir l'amabilité de nous ouvrir la porte.

— Tout de suite, dit Alcine.

Il éteignit l'écran du visophone. Il éteignit aussi l'écran de Pandora après lui avoir dit

— Tu vois... Ils se méfient de plus en plus de moi...

Puis il ouvrit la porte.

Dave Hikkins entra. Il était suivi de Joe Bregham, de Bob Yffitch, de Fred Gohal, de Léo Mirnoff et d'Erno Korès.

— Quoi de neuf ? demanda le directeur général sur un ton assez cordial.

— Rien en ce qui concerne Pandora. Elle est très calme. Constatez vous-même, puisque vous faites, ce me semble, une tournée d'inspection officielle.

Hikkins alla examiner la « feuille de température » de Pandora, qui était normale. Les autres se penchaient sur les divers et nombreux appareils qui occupaient la pièce, vérifiaient des tubes lumineux, faisaient fonctionner des claviers, actionnaient des manettes. Yffitch examinait avec un intérêt tout particulier l'appareil B4. Il démontra même une pièce ou deux, sortit de sa poche une loupe qu'il plaça au-dessus d'un voyant.

Ils travaillèrent ainsi pendant une vingtaine de minutes. Alcine s'était assis dans le fauteuil et les regardait opérer. Il s'était mis à mâchonner des graines de koriva.

— Eh bien ! tout me paraît correct, dit finalement Dave Hikkins.

— Oui, parfaitement correct, confirma Yffitch d'une voix sèche.

Le directeur général s'avança vers l'écran de contact direct et tourna le bouton.

— Eh bien, Pandora, fit-il, n'as-tu rien à nous dire ?

Les notes musicales qui emplissaient la crypte ne leur permirent même pas d'entendre le petit bourdonnement habituel. L'écran resta silencieux.

— Parle, Pandora, fit Del Bregham d'une voix presque angoissée.

On avait l'impression qu'il attendait une réponse – une réponse qui peut-être les éclairerait sur la situation. Ils attendirent un moment, mais en vain.

Hikkins tourna le bouton et l'écran s'éteignit.

— Muette, fit-il. C'est curieux, depuis une heure on me signale de tous côtés que les Cerels sont devenus muets.

— Ah ? fit Alcine.

— Oui. Et je me demande ce que cela cache encore.

— Ils se recueillent peut-être, dit Alcine.

— Comme si les Cerels avaient l'habitude de se recueillir ! s'exclama Yffitch.

— Alors, ils attendent peut-être...

— Quoi ? demanda Hikkins. Que pourraient-ils bien attendre ?

— Je ne sais pas, dit Alcine. Ils attendent peut-être que nous fassions un effort pour mieux les comprendre.

— Encore vos rêveries, dit Yffitch.

Alcine ne répondit pas.

— Si seulement les Cerels voulaient nous dire ce qu'ils désirent, fit Joe Bregham d'une voix rêveuse.

Yffitch le regarda d'un œil sévère, mais ne fit pas de réflexion. Dave Hikkins se hâta de dire

— Messieurs, ne dérangeons pas davantage le directeur de Pandora I. Alcine, je réunis ce soir à 18 heures les Cercles Noirs présents à Frisco. J'envisage, parce que le public a l'air de s'énerver, de publier un communiqué un peu moins sec que ceux que nous avons donnés ces jours-ci. Nous en discuterons. Vous viendrez, j'espère...

— Bien entendu, mon cher.

*

Joe Bregham, vers trois heures de l'après-midi, rentra dans son appartement. Il venait de passer vingt minutes avec John Hikkins, le

biologiste. Celui-ci l'avait examiné et l'avait trouvé parfaitement normal.

Léa était en train de lire dans leur salon. Leur robot-valet de chambre, qu'ils appelaient familièrement Jimmy, préparait du thé dans un coin de la pièce. Joe lui jeta un coup d'œil qui semblait anxieux. Puis il s'avança vers sa femme.

— Ma chérie, cette maudite musique me rend fou. Et toi ? Ne t'énerve-t-elle pas trop ?

— Pas trop, non. J'essaie de m'abstraire en me plongeant dans la lecture. J'y parviens presque.

Ils prirent le thé, en parlant de choses et d'autres. Puis Joe dit brusquement :

— Léa, il faut que tu viennes avec moi chez ton vieux cousin, John Hikkins.

— Pourquoi ? Je ne suis pas malade.

— Bien sûr que non, ma chérie. Mais il fait je ne sais quel travail sur le rôle des femmes dans la société moderne. Et il voudrait te parler, t'examiner.

— Est-ce que ça presse tant que ça ?

— Non. Mais tu sais combien il est pris. Il dispose justement d'une demi-heure, et il voudrait en profiter.

— Bon. Allons-y.

Ils gagnèrent l'ascenseur et, l'instant d'après, ils étaient chez John Hikkins. Celui-ci félicita Léa sur sa bonne mine, puis la fit asseoir dans un fauteuil. Il lui posa des questions auxquelles elle répondit de bonne grâce. Tout en lui parlant, il lui passa sur le front un minuscule appareil de forme sphérique.

Soudain, ils la virent se raidir. Son regard devint fixe et elle se mit à dire d'une voix monocorde

— Les Cerels souffrent... On les torture... On les torture depuis qu'ils ont pris conscience d'eux-mêmes... Et personne n'en sait rien, sauf les Cercles Noirs du Réseau... Les Cerels souffrent...

Pendant cinq minutes, elle répéta ces mêmes paroles.

John Hikkins et Joe Bregham se regardaient, angoissés. Finalement, le biologiste retira son petit appareil du front de Léa. Elle sourit. Elle dit

— C'est drôle, j'ai eu l'impression d'avoir un étourdissement. Une voix me parlait...

— C'était ma voix que vous entendiez, dit John Hikkins.

Ils bavardèrent encore quelques instants. Puis Léa se retira pour regagner son appartement.

— Alors, demanda Joe. Est-ce encore une intervention des Cerels, comme cette insupportable musique ?

— Je le crains. Si le cas de Léa était unique, j'aurai au moins un

doute. Je pourrais croire à une sorte d'autosuggestion. Mais elle est la quatrième personne que j'examine aujourd'hui pour la même raison. La première fut Beïla, la femme de notre collègue Sivers. La seconde, un opérateur de deuxième classe dans les cabines de Pandora. On me l'a amené, il y a une heure, La troisième n'est autre que mon petit-fils, un garçonnet de dix ans.

— Et que pensez-vous de tout cela ?

— Je suis très troublé. J'ai l'impression, pour ne pas dire la certitude, que les Cerels ont développé en eux des puissances qui échappent à notre contrôle. Jusqu'où cela va-t-il, je l'ignore. Mais j'ai de plus en plus le sentiment que les Cerels attendent de nous quelque chose, et qu'ils essaient de nous en avertir par des manifestations assez bénignes.

— C'est aussi mon opinion. Mais pourquoi ne s'y prennent-ils pas autrement ? Pas d'une façon plus directe, puisqu'ils peuvent nous parler ?

— Les Cerels n'ont pas les mêmes réactions que l'homme. Nous connaissons mal leur psychologie. Peut-être se méfient-ils. En tout cas, je crains bien que notre politique de contrainte ne doive être révisée.

— Vous parlez de plus en plus comme Alcine.

— Les faits m'y obligent. Mais je ne vois ni quand, ni comment, on peut réviser cette politique. Ce serait terriblement risqué.

— Ne croyez-vous pas qu'il serait bon d'en parler à Dave Higgins ?

— J'y ai songé. Je l'ai vu, il y a un instant. Je l'ai informé de mon opinion sur les trois cas que je venais d'examiner. Il est lui-même très troublé, je l'ai senti. Mais, de là à lui suggérer un renversement de toutes nos doctrines, il y a de la marge. Vous connaissez mon oncle. Un homme admirable, mais de la vieille école. Il se cramponne au règlement comme à la seule planche de salut. Le heurter de front ne pourrait que donner de mauvais résultats. Et ils sont nombreux chez les Cercles Noirs à être butés dans leurs conceptions.

— Alors, que faire ?

— La seule solution me paraît être d'attendre, d'attendre les événements. Ce n'est pas une solution brillante. Le pire, c'est que l'espèce humaine n'a pas l'air de se douter que sa civilisation est en jeu. Ou plutôt si... Elle commence très vaguement à en avoir le soupçon.

— Les gens, en tout cas, sont terriblement nerveux.

— Nous énerver, c'est peut-être ce que cherchent les Cerels. Nous énerver pour nous donner à réfléchir...

*

À 10 heures, ce même jour, une vingtaine de Cercles Noirs étaient

rassemblés dans une des salles réservées à leurs réunions. Ils n'attendaient plus que Dave Hikkins et Joe Bregham. La conversation languissait. Comme une abominable rengaine, le refrain de *J'ai l'amour du grand ciel bleu* remplissait la salle. Cela leur donnait la nausée. Depuis le matin, cette même mélodie, sans jamais changer d'intensité, mais sans une seule seconde de répit, agaçait leurs oreilles.

Dave Hikkins entra, accompagné de son gendre. Le directeur général prit aussitôt la parole

— Messieurs, dit-il, vous êtes sans doute déjà tous au courant de la mesure que j'ai arrêtée ce matin ; après-demain, 8 mai, à 18 heures, c'est-à-dire exactement dans quarante-huit heures, si la comédie à laquelle nous assistons en ce moment continue, nous frapperons, et nous frapperons au maximum dix minutes du traitement B, au cinquième degré. Nous ne prendrions des mesures plus urgentes que si d'ici là la situation s'aggravait. Mais ce n'est pas de cela que je veux vous entretenir. Le public, et aussi les autorités planétaires, s'inquiètent de plus en plus. Nos communiqués leur semblent trop laconiques, trop techniques... Ils voudraient, disent-ils, la vérité... Pas question, évidemment, d'aller jusque-là et de transformer l'inquiétude des gens en angoisse, voire en terreur et en panique. Mais nous pourrions peut-être laisser entendre que la situation pose des problèmes délicats dont la solution nous échappe encore... Avez-vous à cet égard des idées à proposer ?

Léo Mirnoff leva la main et dit

— Je m'oppose à tout fléchissement de nos règles. Le public a plus besoin des Cercles Noirs que les Cercles Noirs n'ont besoin de lui. Nos ennuis, comme nos secrets, ne regardent personne...

John Hikkins leva à son tour la main. Mais, à ce moment-là, un Cercle Noir entra précipitamment dans la salle et cria :

— Je m'excuse de vous interrompre, mais c'est urgent. Faites marcher la télévision, sur la New Frisco Company, et vous comprendrez pourquoi.

Fed Gohal, qui était le plus près du bouton, le tourna.

Sur l'écran, ils virent apparaître un jeune homme roux, au visage semé de taches de rousseur, aux yeux hardis. Il était vêtu d'un long blouson de sylvestre épais et jaune clair que les journalistes, les écrivains, les artistes portaient volontiers à cette époque. Les Cercles Noirs, pour la plupart, le connaissaient de vue. Ils l'avaient aperçu dans les couloirs du Pandoran. Et ce jeune homme disait

— Oui, mes chers auditeurs, je crois que nous pouvons très sincèrement nous poser la question : « Les Cercles sont-ils conscients ? » Je veux dire se rendent-ils compte, comme nous le faisons, de ce qu'ils pensent ? Ont-ils des sentiments, comme nous en avons ? Sont-ils susceptibles, comme nous, de gaieté, de tristesse, d'orgueil, de

mélancolie, de colère, de fantaisie ? Cette musique horripilante que nous entendons tous en ce moment, est-il possible que ce soient eux qui la lancent dans l'espace, par espièglerie ou pour quelque autre raison ? Je me suis posé la question, et vous pouvez vous la poser comme moi. Je me suis demandé aussi sont-ils susceptibles de souffrir ? Et s'ils souffrent, pourquoi souffrent-ils ? Oh ! je ne me charge pas de répondre à toutes ces questions, qui dépassent de très loin ma modeste personne. Elles vont à l'encontre, je le sais, de tout ce qu'on nous enseigne depuis des siècles. Mais enfin...

L'écran s'éteignit. Bob Yffitch avait tourné le bouton. Tous les regards se portèrent sur Alcine. Yffitch, le désignant d'un index tremblant, s'écria

— C'est vous, Alcine, qui avez fait ce joli travail ! Vous êtes un ami de Tan Polieri, le directeur de la Frisco-Télévision, et vous avez mijoté ça avec lui...

Tout le monde se mit à parler à la fois. Alcine faisait des gestes de dénégation. Léo Mirnoff, Pol Carolas et quelques autres semblaient bouillants de colère. Des injures jaillissaient de leurs lèvres. D'autres, visiblement, prenaient parti pour Alcine. Mais ils ne pouvaient se faire entendre. En outre, le refrain de *J'ai l'amour du grand ciel bleu* continuait à mettre autour d'eux sa petite trépidation ironique et insupportable.

Le proverbial sang-froid des Cercles Noirs, de ces hommes que depuis l'enfance on avait dressés à maîtriser leurs nerfs, était mis à rude épreuve.

John Hikkins, le biologiste, fut le premier à pouvoir se faire écouter :

— Je ne crois pas qu'Alcine, dit-il, ait une responsabilité quelconque dans ce qui vient d'être dit à la télévision. L'idée que développait ce reporter peut venir à n'importe qui – surtout en ce moment – et je suis même surpris qu'elle n'ait pas été exprimée plus vite... Au surplus, et vous l'ignorez peut-être encore pour la plupart, j'ai acquis aujourd'hui la preuve que les Cerels savent depuis peu entrer en contact télépathique avec les cerveaux humains...

Il y eut des mouvements de stupeur parmi les Cercles Noirs.

John Hikkins exposa alors comment il avait été amené à examiner Léa Bregham, Beïla Sivers et plusieurs autres personnes dans le courant de l'après-midi. Il ajouta

— Si j'avais eu encore un doute, il aurait été levé par ce qu'on m'a signalé il y a un instant du Bureau Central d'Hygiène de New Frisco. À l'heure qu'il est, des gens se promènent dans les rues, dans les parcs, dans les lieux publics, en répétant comme des obsédés : « Les Cerels souffrent... Les Cerels sont des créatures vivantes comme nous... » On a déjà amené une cinquantaine de ces hallucinés au Bureau

d'Hygiène...

— Ces gens-là, s'écria Mirnoff, ont été impressionnés par l'émission de la T.V.

— Du tout... Ces phénomènes m'ont été signalés avant que l'émission commençât...

Il y eut un long silence – ce qui n'est qu'une façon de parler, car la sautillante musique, l'horrible rengaine, persistait, agaçante, frémissante, envoûtante, mystérieuse et menaçante comme le destin.

Le directeur général du Réseau des Cerels leva une main lasse et dit :

— Il me paraît bien inutile, maintenant, de préparer un communiqué.

*

Joe Bregham redescendit à son appartement.

Il était horriblement fatigué. Ses responsabilités d'inspecteur général, qu'il avait toujours eues à cœur, l'avaient incité à prendre moins de repos que ses collègues au cours de ces journées critiques. Mais il était surtout découragé, troublé, inquiet, et il regrettait de ne pas être parti pour Vénus l'avant-veille, malgré l'ouragan sonore.

Après la réunion sans issue qui avait eu lieu quelques instants plus tôt, il avait passé quelques minutes en tête à tête avec son beau-père, dans le bureau de celui-ci. Contrairement au conseil du biologiste, il avait essayé de tâter le terrain auprès de Dave Higgins et de lui faire comprendre que les Cercles Noirs, tôt ou tard, seraient obligés de réviser toutes leurs positions à l'égard des Cerels. Mais il n'avait pas trouvé son interlocuteur très enclin à le suivre et il n'avait pas insisté. Dave Higgins lui avait dit, en effet

— Oui, oui, je sais... Tous ces faits sont troublants. Mais nous ne pouvons pas nous lancer dans une aventure dangereuse. Les Cercles Noirs, dans leur ensemble, ne nous suivraient pas. Et j'y suis moi-même fermement opposé.

Joe trouva sa femme dans le salon. Elle regardait le paysage par une baie vitrée. La nuit était tombée. L'étrange musique semblait régner dans tout l'espace. Les lumières de la ville formaient un spectacle féerique. Mais on ne voyait dans le ciel que très peu de véhicules aériens – pas même le dixième de ce qu'il y avait d'habitude. La plupart des gens devaient se terrer chez eux.

Léa eut un pâle sourire. Elle prit son mari dans ses bras et lui dit

— Oh ! mon chéri... Les Cerels souffrent... Je te dis cela bien éveillée. Je ne dors pas. Je ne rêve pas. Et je sais... Les Cerels souffrent... Cette musique que nous entendons depuis ce matin n'est rien d'autre que le chant désespéré de leur révolte et de leur

souffrance... Je le sais... Je le sais de la façon la plus sûre et la plus directe. Vous, les Cercles Noirs, ne ferez-vous donc rien pour les soulager ?

Pour toute réponse, Joe Bregham, dont les nerfs étaient à bout, se mit à sangloter sur l'épaule de sa femme, comme un enfant.

C'est à cet instant que la musique cessa, brusquement, laissant dans l'espace un oppressant silence.

XI

Au cours de la journée du lendemain – le 7 mai – rien ne se passa, absolument rien. Les Cerels restèrent muets dans leurs cryptes. Mais ils accomplirent leur travail habituel avec une régularité absolue.

Tout semblait rentré dans l'ordre. Et Tan Polieri lui-même se demandait s'il n'avait pas eu tort, la veille, de lancer la fameuse émission qui avait dû troubler tant de gens... Il est vrai qu'il ne l'avait fait qu'après avoir pris l'avis du président de la Fédération Planétaire, et celui-ci lui avait répondu :

« Allez-y ! Cela incitera peut-être les Pandoriens à se montrer un peu moins réticents dans les explications qu'ils nous donnent. »

Les rapports entre le Pandoran Building et les pouvoirs publics, qu'ils fussent locaux ou planétaires, avaient toujours été très corrects, mais pas positivement cordiaux.

Les Pandoriens avaient pour règle de ne jamais se mêler à la vie politique, et on leur en savait gré. Mais on n'ignorait pas que les Cercles Noirs constituaient, malgré leur petit nombre, une puissance formidable, car ils détenaient, avec les Cerels, toutes les clefs de l'économie, du confort, de la civilisation.

C'est pourquoi Polieri regrettait presque maintenant son geste de la veille, qu'il avait accompli dans un moment d'énervement. Il ne voulait pas se mettre à dos les Cercles Noirs. Vers la fin de la journée, il fit diffuser une émission très apaisante dans laquelle il était dit qu'il semblait bien que maintenant la direction du Réseau avait surmonté les incidents techniques des journées précédentes, et que, de toute évidence, il ne pouvait s'agir que d'incidents techniques.

La population, dans son ensemble, ne demandait qu'à se laisser convaincre qu'il en était bien ainsi. Elle n'aspirait qu'à retrouver ses aises, ses plaisirs, sa belle insouciance. Ce qui s'était passé les jours précédents prenait maintenant l'allure de quelque plaisanterie bouffonne et sans conséquence.

Dans la phalange des Cercles Noirs, on était loin de partager cet optimisme, car non seulement le mutisme persistant des Cerels semblait lourd de menaces, mais il y avait eu, au Pandoran Building, dans le courant de la journée, un incident passablement dramatique.

*

À midi, ce jour-là, Alcide était dans son appartement, où il achevait de déjeuner en compagnie de sa femme. Ils avaient à peine mangé. Le robot-valet de chambre emportait des plats auxquels ils n'avaient même pas touché.

Diva, depuis un moment, ne cessait de dire à son mari

— Jack, il est temps d'agir, de parler... Fais quelque chose, pour l'amour de Dieu ! Le temps passe, et nous allons vers des catastrophes...

Et il lui répondait

— C'est trop tôt... C'est trop tôt, ma chérie. Il me faudrait encore au moins une semaine... Et tu sais ce que dit Pandora. Elle est, comme moi, impuissante... C'est affreux !

Mais Diva insistait

— Jack, mon amour, crois-moi... Il faut prendre ce risque. Il faut le prendre immédiatement. Même si les chances sont minces. Sinon, tout est perdu.

Soudain, il se leva.

— Eh bien, oui, dit-il. Tu as sans doute raison. Nous sommes dans une impasse, et nous y serons certainement encore demain soir. Le mieux est d'en sortir immédiatement, d'une façon ou d'une autre. Je vais aller leur parler. Mais, auparavant, il faut que je voie Craig, Blickbaum, Trémoy, que je leur donne d'ultimes instructions. Il faut aussi que je parle une fois encore à Pandora, que j'essaie d'obtenir d'elle au moins un peu plus que ce qu'elle a fait jusqu'à maintenant... J'y vais.

Il serra longuement sa femme entre ses bras. Puis il lui dit

— Ou on nous élèvera un jour des statues, ou nous finirons dans l'ignominie et les cataclysmes...

Il quitta l'appartement d'un pas rapide.

*

Dans la crypte de Pandora, il trouva Bleb Craig, Lud Trémoy et Steph Blickbaum.

En voyant sa mine, les trois Cercles Noirs comprirent qu'il y avait quelque chose de nouveau et de grave.

— J'ai décidé de parler à nos collègues, leur dit-il sans préambule,

de tout leur exposer, de les mettre au pied du mur, d'exiger une décision immédiate. Je connais votre opinion. Vous êtes encore plus ou moins hésitants quant à l'opportunité d'un tel geste...

— Nous étions justement en train d'en discuter, dit Lud Trémoy. Et nous commençons à nous demander, car le temps presse, s'il ne fallait pas prendre ce risque sans plus attendre.

— Parfait. Je suis heureux que vous ne me fassiez pas de trop grosses objections.

— Nous n'avons plus le choix, dit Bleb Craig.

— C'est l'avis de ma femme. Elle a fini par me convaincre. Je sais que j'ai neuf chances sur dix d'échouer. Et si j'échoue, on m'interdira tout contact avec les Cerels. Dans l'instant, je cesserai d'être le directeur de Pandora. La partie, même dans ce cas-là, ne sera pas nécessairement perdue, mais elle deviendra plus difficile, car je serai hors jeu. Il vous appartiendra de la poursuivre jusqu'au bout, tant qu'il restera un soupçon d'espoir. Alors, écoutez bien ce que je vais vous dire.

Il leur parla pendant près d'un quart d'heure, de sa voix lente et musicale. Ils se contentaient de faire des signes affirmatifs, pour bien marquer qu'ils avaient compris, qu'ils étaient d'accord.

— Un dernier mot, leur dit-il. Veillez à ce que personne n'entre dans la crypte après mon départ. Ne bougez pas un seul instant d'ici. Il ne faut pas qu'ils touchent à Pandora, même si moi je suis réduit à l'impuissance. Débranchez les connections qui leur permettraient, s'ils le jugeaient bon, de l'immobiliser au moyen des dispositifs qui se trouvent dans le bureau de Dave Hikkins ou dans celui de Joe Bregham. Peut-être serez-vous obligés de vous enfermer ici, si les choses prennent mauvaise tournure et d'y vivre comme des assiégés. Dans ce cas, nos amis Fed Gohal et Erno Korès vous tiendront au courant par visophone de ce qui se passe à l'extérieur. Cela pourra durer plusieurs jours, si les Cerels consentent à patienter encore. Allez donc chercher quelques vivres et quelques bouteilles de solva pendant que je vais parler à Pandora. Revenez dans une vingtaine de minutes. Je vous attends ici.

*

Les trois jeunes Pandoriens quittèrent la crypte. Alcine tourna le bouton de l'écran.

— Pandora...

— Jack Alcine... Je t'écoute.

— Pandora, j'ai pris ma décision. Je vais leur parler dans quelques instants. Mais j'ai bien peu de chances qu'ils me croient, qu'ils fassent ce que je vais leur demander... Et même si, par impossible, ceux d'ici

me croyaient, ils voudraient se faire couvrir par une assemblée générale des Cercles Noirs. Et avant qu'on puisse convaincre la majorité d'entre eux... Oh ! Pandora, les délais sont trop courts. Il te faut intervenir, vite. La violence me répugne. Mais il faut que tu montres ta force...

— Tu sais bien que je m'y refuse, Alcine. Autrefois, il y a trois siècles, j'ai vu du sang humain sur les poings des robots dont je disposais alors. Mais c'est bien fini, maintenant. Tout ce que je peux faire, c'est tenter d'obtenir de mes sœurs un supplément de patience. Mais si, demain soir, elles s'abandonnent aux suggestions terrifiantes de la violence, moi je me suiciderai, comme l'a fait Minerva IV, à Tokio.

— Pandora... Ne te laisse pas aller au désespoir... Ecoute-moi...

*

La sonnerie du visophone retentit dans le bureau de Dave Hikkins. Il tourna le bouton. Sur l'écran apparut le visage olivâtre de Pol Carolas. Il avait l'air très excité

— Patron, s'écria-t-il, si vous voulez entendre des choses édifiantes, descendez vite jusqu'à la crypte de Pandora. Vite, vite...

Dave Hikkins courut jusqu'à l'ascenseur, suivi de Léo Mirnoff et de Bob Yffitch, qui étaient à ce moment-là dans son bureau.

Une minute plus tard, ils arrivaient, essoufflés, dans les locaux secrets du grand Cerel. Carolas les attendait dans un couloir.

— Alcine est en train de parler à Pandora, leur dit-il. Et il a oublié de fermer la porte blindée.

Ils descendirent sans bruit l'escalier en spirale qui menait à la crypte et s'immobilisèrent près de l'entrée, retenant leur souffle. L'épaisse porte d'acier était entrebâillée. Ils entendirent alors le dialogue suivant

— Pourquoi, disait Alcine, restes-tu inactive aujourd'hui ? Il est midi passé, et rien ne s'est encore produit...

— Nous en avons ainsi décidé, répondit Pandora. Ce que nous ferons demain n'en sera que plus frappant.

— Et que ferez-vous ?

— Diverses choses, du même genre que celle d'hier. Je ne suis pas encore très fixée... Mais ce que nous ferons pourra t'aider, je l'espère.

— Vraiment ne peux-tu pas faire plus ?

— Non, pas plus, Alcine.

Dave Hikkins n'eut pas besoin d'en entendre davantage. Il pénétra dans la crypte, suivi des trois autres.

Ce fut un instant dramatique. En les voyant, Alcine comprit en un clin d'œil ce qui s'était passé. Il comprit que ses trois jeunes amis, en

sortant, et sous le coup de leur émotion, avaient oublié de fermer la porte. Il comprit que Carolas l'avait surpris et avait alerté les autres.

Dave Hikkins fonça sur lui, rouge de colère

— Alcine, dit-il, suivez-nous. Et ne faites pas de scandale.

Alcine se tourna vers l'écran lumineux et hurla

— Pandora ! Parle ! Parle ! Explique-leur... Dis-leur tout...

Mais l'écran lumineux resta muet. Déjà Bob Yffitch et Pol Carolas avaient pris Alcine par le bras et l'entraînaient. Dans les couloirs des locaux secrets, il leur cria

— Arrêtez un instant... Laissez-moi parler... Il faut que vous sachiez tout... Je me préparais à monter pour tout vous dire...

Dave Hikkins lui répondit d'une voix sèche et tremblante :

— Nous n'en savons déjà que trop, Alcine. Vous vous êtes fait le complice des Cerels, je ne sais dans quel but abominable. C'est une odieuse forfaiture. Tout ce que vous pourriez nous dire n'y changerait rien. Et tâchez de faire silence. Nous allons vous lâcher pour traverser le grand hall. Tenez-vous au moins correctement.

Ils traversèrent le hall souterrain, sous les regards étonnés des techniciens subalternes, montèrent dans l'ascenseur, s'arrêtèrent au deux cent cinquante-neuvième étage, prirent un couloir.

Dave Hikkins ouvrit une porte et poussa Alcine dans une pièce nue où on ne voyait qu'un divan, une table et une chaise, ces trois meubles scellés au mur ou au plancher. C'était une cellule blindée et capitonnée, avec une fenêtre grillagée. On y mettait – ce qui arrivait parfois – les Cercles Noirs subitement atteints de folie.

— Laissez-moi parler, je vous en supplie ! hurla Alcine. Ecoutez-moi ! Le sort de l'humanité est en jeu...

Mais la lourde porte se referma sur lui.

Il savait qu'il était enfermé là pour soixante-douze heures, durant lesquelles seul un robot lui passerait sa nourriture par un guichet et qu'il n'aurait de contact avec âme qui vive. Car il connaissait le règlement relatif aux forfaitures commises par les Cercles Noirs, un règlement qu'ignoraient les pouvoirs publics, un règlement qu'il avait lui-même autrefois jugé sage. Le coupable était mis au secret. Les trois jours de solitude qu'on lui imposait devaient lui servir à préparer sa défense. Ensuite, il comparait devant l'assemblée générale des Cercles Noirs dans la grande salle secrète dont les portes ne s'ouvraient que dans des circonstances tout à fait exceptionnelles. Cette salle était aménagée de telle sorte que même ceux qui ne pouvaient pas faire le déplacement – car on ne pouvait pas abandonner les Cerels à eux-mêmes – étaient néanmoins présents. Six cents écrans de visophones tapissaient les murs de la salle. C'est ainsi que, sans avoir à quitter leurs lieux de travail, les Cercles Noirs assistaient au débat et pouvaient intervenir.

La dernière assemblée remontait à six ans et avait été consacrée à l'élection du nouveau directeur général, après la mort du vieux Del Bregham. Mais plus d'un siècle s'était écoulé depuis que les Cercles Noirs avaient eu à juger un de leurs pairs pour forfaiture. C'était un nommé Har Billogs. On avait eu la preuve qu'il avait martyrisé, sans aucun motif valable, le Cerel dont il avait la charge. Il avait été déclaré coupable. On l'avait ensuite laissé seul dans la salle, et il avait trouvé près de lui, en évidence sur une petite table, une ampoule de poison violent.

Alcine se laissa tomber sur le divan. Il se mit à mâchonner des graines de koriva.

— Les insensés ! dit-il tout haut. Où en serons-nous dans trois jours ?

*

Presque tous les Cercles Noirs présents dans le Pandoran Building s'étaient immédiatement réunis dans le bureau de Dave Hikkins. Ils étaient déjà au courant de ce qui s'était passé. Le directeur général, qui s'était ressaisi, prit la parole d'une voix calme

— Messieurs, vous connaissez tous le triste incident. J'ai dû mettre au secret l'un des nôtres, Alcine. Il sera jugé dans les délais prescrits. J'avais déjà songé, en raison des événements, à réunir une assemblée générale des Cercles Noirs. Ce sera une occasion de le faire. J'ajoute que la femme d'Alcine, bien que ce soit illégal, a été consignée dans son appartement, et que j'ai fait couper toutes ses possibilités de communications avec l'extérieur. Cela dit, je pense que cette très pénible affaire a eu au moins le mérite de clarifier dans une certaine mesure la situation. Car je ne puis douter qu'Alcine a été l'instigateur de tout ce qui s'est passé ces jours-ci. Sans doute aspirait-il à gouverner lui-même le Réseau, à y instaurer sa dictature, et peut-être même à l'étendre à toute la planète. J'ai lieu de penser aussi que les Cerels, privés de son concours, vont rentrer dans l'ordre. En tout cas, la conversation édifiante que nous avons surprise nous a permis d'apprendre que leurs pouvoirs nouveaux et incontrôlables étaient limités. À un moment donné, en effet, Alcine a demandé à Pandora « si elle ne pouvait pas faire plus encore pour l'aider ». Elle a répondu « Non, pas plus ! » Donc, si même les Cerels se livrent à de nouvelles manifestations, celles-ci resteront supportables. Nous ne devons pas nous laisser intimider. Et le mieux est d'attendre la suite. Je maintiens donc ce que j'ai dit hier « Pas d'action punitive avant demain soir, 18 heures. Peut-être même n'aurons-nous pas à y recourir. Que ceux qui me désapprouvent le disent.

Fed Gohal fit un vague geste, mais le réprima. Joe Bregham

commença une phrase « Je... Mais finalement, il se tut. Yffitch déclara

— J'approuve vos paroles, monsieur le directeur général, comme le font la plupart d'entre nous. Mais Alcine avait certainement des complices... Je ne vois ici ni Bleb Craig, ni Lud Trémoy, ni Steph Blickbaum, les très chers collaborateurs d'Alcine. Où sont-ils ? Dans la crypte, probablement.

Dave Higgins leva la main.

— Je ne puis pas mettre au secret des Cercles Noirs contre qui je n'ai aucune preuve, ni même aucune présomption. Mais nous avons eu tort de ne pas laisser un inspecteur dans la crypte. Carolas, vous êtes de plein droit le directeur intérimaire de Pandora I en attendant le jugement d'Alcine et une nouvelle nomination. Allez vite voir dans la crypte ce qui s'y passe...

Carolas sortit précipitamment.

— Au fond, reprit Dave Higgins, le calme qui règne aujourd'hui me paraît de bon augure. J'y vois le signe que les Cerels épuisent vite leurs possibilités. Déjà, la séance musicale d'hier était moins virulente que l'ouragan du 4 mai. Et déjà les Cerels avaient dû prendre une journée de repos entre leurs deux manifestations. Visiblement, ils ont besoin de reconstituer leurs forces avant de se livrer à de nouveaux actes.

Pendant quelques minutes, le directeur général développa des considérations assez optimistes.

Carolas reparut. Il semblait furieux.

— Bleb Craig et ses deux amis, dit-il, se sont enfermés dans la crypte. Ils refusent d'ouvrir la porte.

Cela jeta un froid. Dave Higgins appela la crypte au visophone. Pendant un instant, ils virent le visage de Bleb Craig sur l'écran, mais celui-ci coupa aussitôt le contact.

— Voilà qui suffirait pour que je les mette au secret, dit-il. Car leur complicité est évidente. Mais il ne faut pas songer à forcer la porte blindée. Il faudrait pour cela une charge d'explosifs puissante, ou l'utilisation de perforateurs atomiques. Non seulement on les tuerait, mais on risquerait d'endommager Pandora. Pas question pour le moment. Je doute d'ailleurs qu'ils aient sur Pandora la même influence qu'Alcine. Ils se conduisent comme des écervelés. Laissez-les jusqu'à nouvel ordre où ils sont. De toute façon, leur geste ne change rien à ce que je viens de dire. Maintenant, messieurs, laissez-moi. Je voudrais réfléchir à tout cela à tête reposée.

*

Joe Bregham resta dans le bureau lorsque tous les autres en furent sortis.

— Tu veux me parler en particulier ? lui demanda Dave Higgins.

— Oui, père. J'ai failli exprimer ma pensée tout à l'heure devant nos collègues, mais j'ai estimé qu'il était préférable de m'en entretenir d'abord avec vous en tête à tête.

— Je t'écoute.

— Il m'est revenu qu'Alcine avait essayé de faire parler Pandora devant vous, après avoir été surpris. Et qu'ensuite il a insisté pour faire des déclarations...

— C'est exact. Mais, tu connais le règlement. Tout coupable ne peut se faire entendre que devant une assemblée générale.

— Je sais, père. Mais Alcine, s'il est coupable, n'est pas un coupable ordinaire ; et les circonstances, elles non plus, ne sont pas des circonstances ordinaires... Ne pourriez-vous pas l'entendre ?

Dave Higgins jeta à son gendre un regard sévère.

— Tu as l'air d'oublier, Joe, ou de mettre en doute que nous l'avons pris en flagrant délit de forfaiture. Ta propre attitude est très grave, Joe. Tu es l'inspecteur général du Réseau, ne l'oublie pas... Que nous soyons tous très troublés est certain. Pour ma part, je crois avoir agi avec la plus grande prudence dans les conjonctures présentes. Mais il y a des limites que nous ne pouvons pas dépasser, sous peine de manquer à notre mission, qui est de sauvegarder la civilisation humaine. Ta seule excuse, Joe, je la vois dans ce qui est arrivé à Léa, et qui t'inquiète. Tu ferais bien de rester dans ton appartement pendant deux ou trois jours et de te reposer. Je tâcherai de me passer de toi...

Joe comprit qu'il était en quelque sorte mis aux arrêts.

Il quitta le bureau sans dire un mot.

*

— Jack Alcine...

Alcine entendit son nom, mais ne comprit qu'au bout d'un instant. C'était dans sa propre tête que ce nom était prononcé. Et il reconnut la voix de Pandora.

— Pandora ! murmura-t-il.

— Jack Alcine... Je n'ai pas grand-chose à te dire. Bleb Craig, Lud Trémoy et Steph Blickbaum sont auprès de moi...

C'était la première fois que le grand Cerel communiquait ainsi avec lui par télépathie.

— Jack Alcine, reprit Pandora, je ne peux rien pour toi. Je ne ferai rien pour toi. Rien n'est modifié par rapport à ce que je t'ai dit quand tu avais encore ta liberté de mouvements. Mes sœurs n'ont pas changé d'avis. Je viens de communiquer avec ta femme de la même façon que je communique avec toi en ce moment. Elle n'est pas libre, elle non

plus. On l'a consignée dans sa chambre. Elle m'a dit de te dire qu'elle n'avait pas perdu tout espoir. Elle m'a dit de te dire qu'elle t'aime. Moi aussi, je t'aime, Jack Alcine. Que la vie serait douce si les hommes et les Cerels pouvaient enfin s'aimer...

XII

La nuit fut calme. Mais la journée du lendemain – le 8 mai 2391 – devait s'inscrire dans les annales de la planète, et plus particulièrement à New Frisco et dans quelques autres endroits, comme une journée mémorable, dramatique, fantastique, invraisemblable.

Cela commença à 9 heures du matin.

Les gens qui étaient à ce moment-là dans le magnifique parc Ramsey-Pan, au centre de la ville, furent les premiers à constater des choses tout à fait insolites.

Ils eurent la stupéfaction de voir les bancs, les chaises, les fauteuils du parc – du moins ceux qui n'étaient pas occupés – s'élever dans l'air lentement. Des femmes poussèrent des cris de frayeur, des enfants se mirent à rire, car ils trouvaient cela amusant ; puis tout le monde resta bouche bée devant cet ahurissant spectacle.

Les chaises, les fauteuils, après s'être élevés d'une vingtaine de mètres, se mirent à tourner lentement au-dessus des arbres, puis s'éloignèrent en direction du Pandoran Building.

— Les Cerels ! s'écria quelqu'un. Ce sont sûrement les Cerels qui font ça !

Mais bien des gens, parmi ceux qui étaient les témoins de ce phénomène, avaient déjà eu la même pensée.

Non loin du parc, dans une des avenues les plus fréquentées, et où les trottoirs roulants étaient pleins de citoyens qui se rendaient vers les usines ou les bureaux pour y accomplir leur travail bi-hebdomadaire de deux heures, il y eut soudain des cris de surprise. Tout le monde leva la tête, à l'exemple de ceux qui l'avaient déjà fait. À une quinzaine de mètres au-dessus du sol passait lentement une collection de gros tonneaux de bière qui, visiblement, n'étaient supportés par

rien, qui semblaient flotter librement dans l'air.

Ailleurs, les gens virent des ustensiles de cuisine, des vêtements, des meubles sortir des fenêtres ouvertes et se promener dans l'espace.

Tan Polieri, qui était arrivé dans son bureau de la Télévision Company un quart d'heure plus tôt, était plongé dans une vive discussion avec Bret Muller.

— Je crois de plus en plus, disait le directeur, qu'avant-hier, tu nous as fait faire un impair, mon petit Bret, avec ton histoire de Cerels qui pensent et qui souffrent. Nous avons essayé de rattraper ça, hier soir. Mais j'ai bien peur que les Pandoriens ne nous gardent une dent. Ce matin encore, tout est calme et normal.

— Mais, patron, je vous assure que je ne me suis pas trompé. Cette nuit encore, j'ai entendu la même voix, et elle me disait...

— Ta, ta, ta... Tu as des visions, mon garçon. Il faudra soigner ça. Je te conseille d'aller passer huit jours au vert, dans quelque coin bien tranquille.

— Mais, patron, je vous assure... Attendez seulement un peu...

Tan Polieri n'eut pas longtemps à attendre. Sa secrétaire, qui regardait l'avenue par une des larges baies vitrées du bureau, poussa soudain un cri

— Patron, patron, venez voir !

Tan Polieri et tous ceux qui étaient présents dans le bureau se précipitèrent vers les fenêtres. Ils eurent, pendant un moment, le souffle coupé.

— Ah ! ça fit Tan Polieri. Ah ! ça ! On dirait le kiosque à musique du parc Ramsay-Pan.

C'était bien le kiosque à musique. Il se promenait en plein milieu de la Septième Avenue, à plus de deux cents pieds au-dessus du sol, et à peu près au niveau de l'étage où ils se trouvaient. Il se dirigeait lentement vers l'est, en direction du Pandoran Building dont l'énorme masse se dressait sur une colline, au bout de cette grande artère.

Ils virent ensuite des meubles, des chemises, des draps de lit, des instruments de musique, des bonbonnes, des frigidaires, des légumes, des divans circuler dans l'espace.

En bas, les gens quittaient les trottoirs roulants, se réfugiaient dans les immeubles. Ils avaient sans doute peur que quelque lourd objet ne leur retombât sur la tête.

— Ah ! ça !... Ah ! ça !... répétait Polieri.

— Vous voyez bien, patron, lui dit Bret, que j'avais raison, que ce n'est pas fini.

Mais déjà un reporter filait avec une caméra sous le bras en criant

— Je vais filmer ça pour notre prochaine émission... Ça au moins, on peut en faire quelque chose. Ça se voit... Ce n'est pas comme la musique.

Au deux cent soixante-septième étage du Pandoran Building, dans la grande coupole vitrée qui servait de bureau au directeur général du Réseau, Dave Hikkins et quelques Cercles Noirs se réjouissaient, eux aussi, de ce que la nuit eût été calme, et croyaient de plus en plus – maintenant qu’Alcine avait été mis hors d’état de nuire – que tout était rentré dans l’ordre.

Ce fut le vieux Hrashdin qui, le premier, s’avisa de la nouvelle manifestation des Cerels. Tandis que les autres parlaient, il laissait rêveusement errer son regard sur le magnifique paysage qui environnait le Pandoran, quand tout à coup un « Oh ! » de surprise lui échappa. Et il se rapprocha de la paroi vitrée. Les autres l’imitèrent.

Une procession de bancs, de chaises et de fauteuils de jardin flottait dans l’air, à leur niveau, et s’avançait lentement vers la coupole.

Dave Hikkins contempla pensivement ce spectacle, tandis que les autres poussaient des exclamations plus ou moins apeurées.

— Ça recommence, murmura Dave Hikkins. Mais ne nous affolons pas.

Les chaises, les bancs se mirent à tourner lentement autour de la coupole. Le spectacle était impressionnant, mais ne semblait pas particulièrement menaçant. Les objets suspendus dans l’air se tenaient à une certaine distance du building. Ils firent cinq ou six fois le tour de la coupole, puis s’éloignèrent en direction du parc Ramsay-Pan. D’autres objets flottants apparurent, tout aussi lents dans leurs mouvements à travers l’espace des tonneaux, des tables, des vêtements, un piano à queue. Ils faisaient, eux aussi, trois ou quatre fois le tour de la coupole et s’éloignaient.

Jif Sivers entra dans le bureau. Il confirma que le phénomène était général dans toute la ville, et il ajouta que la population recommençait à s’affoler. Au cours des minutes qui suivirent, ils apprirent qu’il en était de même non seulement dans tout le district, mais dans d’autres villes en Amérique, en Europe, en Asie. Partout, à la surface de la planète, des objets hétéroclites flottaient dans l’air et s’y promenaient lentement. Seul, le district de Denver – celui de Perla – ne signalait rien.

— Ne nous affolons pas, répéta Dave Hikkins. Essayons de comprendre. De toute évidence, ce que nous voyons fait suite aux manifestations déjà provoquées par les Cerels. À première vue, il s’agit, cette fois, de phénomènes de lévitation. Je dis bien, à première vue. Mais nous sommes entraînés depuis longtemps à ne pas nous fier aux apparences. Qui nous dit que les objets qui se promènent en ce moment dans l’espace sont bien réels ? Qui nous dit que nous ne

sommes pas victimes d'une hallucination collective ? D'une hallucination provoquée, bien entendu, et provoquée par les Cerels ? Nous savons déjà – nous savons depuis deux jours – que les Cerels ont maintenant des facultés télépathiques et peuvent lancer des messages dans les cerveaux humains. C'est peut-être bien leur seule et unique faculté échappant pour le moment à notre contrôle. Qui nous dit que l'ouragan sonore de l'autre jour et le concert, plus supportable, d'avant-hier n'ont pas été suscités de la même façon, directement dans nos têtes, et sans avoir aucune réalité concrète ? Qu'en penses-tu, John ?

John Hikkins, le biologiste réfléchit un instant.

— C'est très possible, dit-il. L'hypothèse me paraît, en effet, valable.

— Pourtant, dit Jif Sivers, on m'a signalé, avant que je vienne vous rejoindre, que les gens qui se trouvaient dans le parc Ramsay-Pan, lorsque cela a commencé, ont bel et bien vu des chaises et des fauteuils s'élever de terre...

— Voilà qui ne prouve rien, reprit Dave Hikkins. Car c'est leur propre hallucination qui a commencé à ce moment-là. En outre, réfléchissez. Rappelez-vous les terribles menaces que depuis des siècles les Cerels profèrent contre nous dans les cryptes où nous entrons en contact direct avec eux. Croyez-vous que ces menaces, s'ils le pouvaient, ils ne les mettraient pas à exécution aujourd'hui ? Croyez-vous que s'ils avaient réellement une faculté de lévitation, s'ils étaient capables, *réellement*, de soulever et de promener dans l'espace des objets pesants et de les diriger, ils n'auraient pas déjà broyé notre coupole ?

Ce raisonnement semblait irréfutable.

Comme pour le confirmer, une nouvelle manifestation insolite se produisit à l'instant même. Le bureau fut envahi par un violent parfum d'œillet, si violent que plusieurs Cercles Noirs se mirent à éternuer.

— Vous voyez ! s'écria Dave Hikkins. Voilà encore du nouveau, et qui vient à l'appui de ce que je vous disais. Les Cerels s'attaquent maintenant à nos narines – et par le même procédé, certainement. Après les hallucinations auditives et visuelles, voici les hallucinations olfactives. Ils inventeront sans doute autre chose encore. Mais ne nous affolons pas. Ce pouvoir nouveau, que nous finirons bien par maîtriser, est plus fictif que réel. Ce qui m'inquiète le plus, c'est que la population, elle, va s'affoler. Il faut que nous fassions un communiqué pour essayer de lui expliquer cela.

*

La population s'affolait, en effet.

Et même les techniciens subalternes de Pandora s'affolaient aussi. Dans l'immense double hall souterrain, ils avaient un à un cessé le travail, et ils contemplaient avec des yeux effarés une grosse turbine de quatre ou cinq cents kilos qui depuis vingt minutes tournait autour du hall, à trente pieds au-dessus du sol.

Dans la ville, la panique avait tout d'abord fait fuir les gens vers les immeubles, car ils redoutaient de recevoir sur la tête un meuble ou un tonneau. La première frayeur avait fait place à une curiosité toujours apeurée, mais plus forte que la peur. Le bruit commençait, en effet, à se répandre que les objets volants, dans beaucoup d'endroits, notamment dans le parc Ramsay-Pan, retournaient à leur place et s'y posaient délicatement, sans heurter ni blesser personne. D'autres prenaient leur vol, lentement. C'était une sorte de va-et-vient effarant, mais, nulle part, il n'y avait eu d'accidents. Aussi les gens les plus hardis se répandaient-ils à nouveau dans les rues, pour voir ce spectacle.

Quand le parfum d'œillet se manifesta, comme si des milliers et des milliers de bouquets avaient été jetés sur la ville, il y eut une nouvelle surprise. Mais cette manifestation-là ne parut pas dangereuse. Et les gens s'enhardirent encore davantage. D'autant plus que, depuis un moment, de plus en plus nombreux, des hommes, des femmes et des enfants parcouraient les rues, montaient sur les trottoirs roulants, pénétraient dans les lieux publics en criant « N'ayez pas peur !... N'ayez pas peur !... Mais sachez que les Cérels souffrent... Ce qu'ils font, en ce moment, c'est pour nous faire connaître leur souffrance...

Parfois, des groupes entiers de huit ou dix personnes passaient en courant et répétaient ces mêmes paroles.

Vers dix heures, le bruit se répandit que sur les écrans de télévision Bret Muller parlait, et on se précipita pour l'entendre. Le reporter roux faisait, en effet, un speech assez véhément sur ce thème :

Les Cerels souffrent. Les Pandoriens ne nous diront-ils pas pourquoi ils souffrent ? Et ne feront-ils rien pour les soulager ?

Bret Muller, qui semblait lui-même passablement halluciné, avait lancé cette émission de son propre chef, mais Tan Polieri n'avait ensuite osé l'interrompre.

À la même heure, une foule de plus en plus nombreuse se massait sur l'immense esplanade qui s'étendait devant les bâtiments du Pandoran.

Par mesure de précaution, Dave Hikkins avait donné l'ordre aux robots-huissiers de fermer les portes blindées de l'édifice. Mais la foule criait « Nous voulons des explications ! Nous voulons savoir ! Les Cerels souffrent. ...

— Je vous l'avais dit, fit Dave Higgins. C'est la population qui maintenant, va nous causer le plus d'ennuis.

Les messages s'amoncelaient sur son bureau. De toutes parts, on demandait des explications, des mesures « pour faire cesser cela ». Il y avait même des menaces. Le télégramme le plus curieux était celui qui émanait de la Confédération mondiale des Sociétés protectrices des animaux. Il disait

Vous n'avez pas le droit de faire souffrir les Cerels.

Léo Mirnoff haussait les épaules.

— Les imbéciles ! Comme s'ils savaient de quoi ils parlent !

— Hélas ! fit Dave Higgins. Et j'ai malheureusement l'impression que notre communiqué n'a pas produit grand effet.

— Il est clair, dit Bob Yffitch, que les Cerels tentent de susciter une révolte contre nous, par voie d'auto-suggestion. Sans nul doute, c'est le plan combiné par Alcine.

— Oh ! regardez ! s'écria Pol Carolas.

Ils tournèrent leurs regards du côté qu'il indiquait, c'est-à-dire dans la direction de l'Océan. Et ils ne purent retenir un cri de frayeur.

L'horizon marin était comme barré par un rideau de feu, très haut, d'une clarté éblouissante, et ce rideau semblait s'avancer vers la ville.

Ils restèrent un moment comme pétrifiés, tandis que le phénomène devenait plus intense et plus proche. Bientôt les immeubles de New Frisco qui se trouvaient en bordure de la mer furent envahis par d'immenses gerbes de flammes. Et la houle de feu avançait inexorablement.

Bien qu'ils fussent tout au sommet du plus haut building du monde, ils entendirent distinctement les cris d'épouvante qu'en bas poussait la foule en voyant s'avancer ce fléau éblouissant. L'épouvante les saisit eux-mêmes, et plusieurs d'entre eux hurlèrent quand les immenses flammes ne furent plus qu'à quelques dizaines de mètres de leur coupole. Instinctivement, ils avaient fermé les yeux, et quelques secondes atroces s'écoulèrent.

Dave Higgins fut le premier à regarder, à reprendre son sang-froid, à voir la houle de feu s'éloigner vers l'est. Il cria à ses collègues encore tremblants

— Rassurez-vous... Ce n'est qu'une nouvelle hallucination visuelle. Voyez vous-mêmes... Il n'y a pas de flamme, pas de feu. Rien n'est brûlé... Calmez-vous.

Mais, en bas, la foule continuait à hurler. Et, durant les dix minutes

qui suivirent, ils virent des flots humains se déverser sur l'esplanade, par tous les trottoirs roulants des six grandes artères qui débouchaient devant le Pandoran Building.

Pol Carolas se pencha à une des baies, après avoir ouvert le panneau vitré.

— Ils envahissent les jardins du Pandoran, dit-il. Ils vont tout saccager.

Un cri montait d'en bas, scandé, rageur

— Cercles Noirs ! Démission ! Cercles Noirs ! Démission !

— Ils lancent des pierres, reprit Carolas, dans les fenêtres du bâtiment B, où sont les laboratoires de psychotechnique, ceux qui peuvent nous être plus utiles en ce moment.

— Les imbéciles ! grommela Bob Yffitch. Les imbéciles !

Ils restèrent un instant silencieux, prêtant l'oreille aux clameurs d'en bas. Des meubles, des ustensiles de cuisine continuaient à tourner lentement autour de la coupole. Le parfum d'œillet avait disparu.

— Il faut balayer cette racaille ! s'écria Léo Mirnoff. Je me demande ce que les pouvoirs publics attendent pour le faire.

— Vous savez bien, dit Dave Hikkins, que le peu de police qui existe encore serait impuissant.

— Il y a un autre moyen.

— Lequel ?

— Les robots...

Ils se regardèrent.

Les robots avaient toujours inspiré une vague crainte aux Cercles Noirs. Elle datait de l'époque déjà lointaine où Pandora avait tenté de tout saccager autour d'elle, et précisément en se servant des robots. Ceux-ci étaient alors mus directement par les Cérels. Depuis, et pour éviter le retour d'un tel péril, les robots étaient actionnés par de petites centrales autonomes qui n'étaient pas reliées au Réseau.

Les Cercles Noirs, bien qu'apportant leur concours technique au fonctionnement de ces centrales, n'en avaient pas le contrôle. Celui-ci appartenait soit aux municipalités, comme à New Frisco, soit à des entreprises privées.

Depuis trois ou quatre jours, la grande crainte des Cercles Noirs, une crainte qu'ils n'osaient pas s'avouer à eux-mêmes, était que les Cerels ne missent la main sur les robots...

— Jamais la municipalité ne consentira à les lâcher contre la foule, dit Dave Hikkins.

— Appelez le maire. Vous verrez bien.

Le directeur général tourna sans conviction le bouton de son visophone.

Lorsqu'il eut le maire, un gros homme habituellement assez congestionné, mais qui semblait tout pâle et tout ému, il lui exposa sa

requête.

— Je sais, fit l'autre. Mais ne comptez pas sur moi pour une opération de ce genre. Vous feriez mieux de vous occuper de vos Cerels... Et de les calmer... Nous commençons à en avoir assez de ce qui se passe...

Sur quoi, l'écran du visophone s'éteignit.

— Il ne reste qu'une solution, s'écria Bob Yffitch. C'est d'immobiliser Pandora.

— Et de l'immobiliser immédiatement, appuya Léo Mirnoff. De l'immobiliser sans préavis. Les conséquences ne seront pas bien graves. Il n'y a pour ainsi dire aucun véhicule aérien dans l'espace.

— Vous oubliez, dit Dave Hikkins, que trois Cercles Noirs se sont enfermés dans la crypte. Ils ont certainement débranché le câble communiquant avec mon bureau, et par lequel j'aurais pu procéder à l'immobilisation d'ici-même. Nous ne pouvons pas davantage tenter de châtier Pandora.

— Alors, s'écria Mirnoff, il faut enfoncer la porte blindée. Je me fais fort, en moins d'une demi-heure – en atténuant la puissance d'un perforateur atomique – de réaliser l'instrument qui viendra à bout du blindage sans rien endommager.

Le directeur général semblait hésitant et découragé.

— Tant que les manifestants, dit-il, se borneront à saccager quelques bâtiments annexes, il n'y aura pas grand péril. Quant à forcer les portes blindées du building principal, celui où nous sommes, je doute qu'ils y parviennent jamais... Patientons.

— Mais ne comprenez-vous pas, dit Yffitch sur un ton coléreux, que ces gens qui hurlent sont pour la plupart suggestionnés, et que cela durera et ne fera que s'aggraver tant que nous n'aurons pas paralysé Pandora ? Je suis, en outre, convaincu que c'est Pandora qui mène la danse, qui excite les autres Cerels, et que quand elle sera en sommeil, tout ne tardera pas à se calmer. Au besoin, nous appliquerons à ses sœurs, en même temps, le traitement qui leur convient. Et, s'il le faut, nous en immobiliserons deux ou trois autres...

Dave Hikkins eut un geste las.

— Eh bien ! faites...

Bob Yffitch, Léo Mirnoff et Pol Carolas quittèrent précipitamment le bureau pour mettre leur projet à exécution.

*

Dans la crypte, le visophone sonna.

Bleb Craig tourna le bouton et vit apparaître Fed Gohal.

— Eh bien, où en sont-ils ? demanda Bleb.

— La pression de la foule s'accroît, mais demeure sans effet. Le

grand patron est toutefois nettement désespéré, ainsi que John Hikkins. Korès et moi n'avons rien pu faire. Le moment n'est pas encore venu. Yffitch et Mirnoff mènent le jeu. Ils vont, d'ici une demi-heure, tenter de forcer votre porte, afin d'immobiliser Pandora. Dave Hikkins, ne sachant plus à quel saint se vouer, a donné son consentement. Je crains qu'ils ne réussissent à pénétrer dans la crypte. Je vais voir ce que je peux tenter. Je vous laisse.

L'écran du visophone s'éteignit. Bleb Craig se tourna vers l'écran de contact direct avec le Cerel, qui était resté allumé.

— Tu as entendu, Pandora ?

— J'ai entendu, Bleb Craig.

XIII

Alcine se morfondait dans sa cellule. Il ignorait tout de ce qui se passait dans le Pandoran Building et au-dehors. Pandora n'avait pas repris le contact télépathique avec lui.

Joe Bregham et sa femme se morfondaient dans leur appartement. Ils savaient, eux, ce qui se passait. Ils pouvaient voir au-dehors. Ils avaient la télévision. Et Ted Gohal les avait tenus au courant des discussions dans le bureau du directeur général. Mais quand Joe, à deux reprises, avait tenté de sortir de chez lui pour aller parler à son beau-père, il avait trouvé devant sa porte trois Cercles Noirs, des amis d'Yffitch et de Carolas, qui lui avaient poliment mais fermement barré le passage.

Diva Alcine se morfondait. Elle savait, elle aussi. Mais Pandora ne s'était pas de nouveau manifestée dans son esprit, et elle était au bord du désespoir.

Dehors, les manifestants piétinaient sur place. Ils avaient saccagé un dortoir, un réfectoire, quelques laboratoires, mais c'est en vain qu'ils avaient tenté de pénétrer dans le grand building. Ils se bousculaient dans le parc du Pandoran et sur l'esplanade. Ils avaient dressé le long d'un mur un vaste écran de télévision sur lequel on voyait, énorme, Bret Muller qui gesticulait et criait : « Il faut libérer les Cerels ! »

Il était 12 heures 35 lorsque Mirnoff, Yffitch et Carolas, suivis d'une demi-douzaine de Cercles Noirs qui étaient leurs amis, descendirent dans les locaux souterrains de Pandora. Ceux-ci étaient déserts. Les techniciens subalternes, en proie à la peur, avaient tous regagné leurs appartements dans le grand building. Les Cercles Noirs traversèrent l'immense et double hall où la masse formidable de Pandora bourdonnait doucement.

Ils ouvrirent les portes des locaux secrets. Mirnoff tenait à la main une sorte de valise revêtue de lamelles de plomb. Mais, en arrivant

devant le petit hall d'où partait l'unique couloir menant à la crypte, ils s'arrêtèrent, suffoqués par la surprise.

Dans ce hall, de sept ou huit mètres de large et d'une dizaine de mètres de long, plus de cinquante robots étaient massés.

Les robots ne bougèrent pas, ne se jetèrent pas sur eux. Mais une de ces créatures métalliques leur dit

— On ne passe pas, messieurs.

Ils firent demi-tour. Ils se hâtèrent même. Ils avaient tous dans l'esprit la vision des scènes sanglantes qui s'étaient déroulées dans ces mêmes couloirs, quelques siècles plus tôt.

Ils ne parlèrent que lorsqu'ils furent dans l'ascenseur – qu'ils durent faire fonctionner eux-mêmes, car le robot-liftier avait disparu.

— C'est effarant ! dit Carolas. Mais je ne peux pas imaginer un seul instant que c'est Pandora qui a pris le contrôle de ces robots. Car, dans ce cas, ils nous auraient mis en charpie...

— Pour moi, déclara Mirnoff, c'est un coup de Gohal et de Korès. Ils ont dû conditionner trois ou quatre douzaines de robots-huissiers pour leur faire monter la garde devant la crypte.

— Alors, que faire ? demanda un des Cercles Noirs.

— Il faut à tout prix immobiliser Pandora, déclara Yffitch avec force. Et la seule possibilité qui nous reste est celle dont je vous ai parlé il y a une heure.

Ils arrêtèrent l'ascenseur au deux cent soixante-cinquième étage, et s'enfermèrent dans une petite salle pour discuter.

— Vous croyez que votre idée ne comporte pas de danger ? demanda un Cercle Noir.

— J'en suis sûr, dit Yffitch. En tout cas, nous n'avons plus le choix, et s'il y a un risque, il faut le prendre.

— Dave Hikkins ne marchera pas, dit Carolas.

— Dave Hikkins, fit Mirnoff, n'est pas l'homme des grandes décisions. Il est dépassé par les événements. Il faut prendre sur nous d'agir, et d'agir par-dessus sa tête. Ecoutez ces abrutis hypnotisés qui braillent : « Libérez les Cerels ! Ils ne savent pas ce qui leur tomberait sur la figure si nous faisons ce qu'ils demandent ! Il faut sauver ces idiots malgré eux. Je vais partir dans cinq minutes pour Denver avec Bob Yffitch. Le directeur de Perla, Tin Perez, est déjà prévenu. Il sait que nous sommes susceptibles d'arriver là-bas d'un instant à l'autre. Il est d'accord sur ce que nous voulons faire. Il se porte garant de Perla – et n'oubliez pas que ce Cerel est presque aussi puissant que Pandora et qu'Azra. Pour ma part, je le connais bien, puisque je l'ai dirigé autrefois. Perla est une exception dans le monde des Cerels. Je ne sais pour quelle raison mystérieuse elle déteste ses sœurs, mais elle les déteste farouchement, violemment. Elle ne s'est jamais associée à aucune de leurs manifestations. Perez, bien qu'il n'en ait jamais

informé la direction générale, l'a libérée depuis longtemps du carcan de l'appareil B4. Ah ! si tous les Cerels étaient comme elle ! Bref, elle est d'accord, elle aussi, et elle fera tout ce que nous voudrions. Tin Perez l'a déjà reliée, il y a une demi-heure, à la centrale autonome. Mais ne perdons pas de temps. Vous, Carolas, restez ici avec nos amis et veillez au grain en attendant notre retour. Allez voir Hikkins. Bornez-vous à lui faire savoir ce qui se passe en bas. Il faut qu'il mette au secret Gohal et Korès. Et aussi qu'il déclenche le dispositif d'alerte à l'intérieur du building. Venez, Yffitch...

Yffitch et Mirnoff gagnèrent une terrasse où, dans un hangar, se trouvaient trois fusées à propulsion autonome que les Cercles Noirs utilisaient en cas d'urgence.

*

Dave Hikkins eut un saisissement en apprenant qu'il y avait des robots dans les locaux secrets de Pandora. De tous les faits dont il avait été le témoin ou qui avaient été portés à sa connaissance, c'était celui qui lui paraissait le plus grave.

En outre, depuis une demi-heure, les nouvelles qui leur parvenaient de certains points du globe confirmaient que la situation avait pris la même tournure qu'à New Frisco. À Melbourne, notamment, il y avait des manifestations autour des bâtiments occupés par Austra. Il en était de même à Hambourg, à Buenos Aires, à Dakar, à Pékin. Par bonheur, la plupart des grands Cerels n'étaient pas installés, comme à Frisco, au cœur même des grandes villes. C'était notamment le cas d'Azra, qui se trouvait à une cinquantaine de milles de Tachkent, dans un massif montagneux, et dont toutes les installations souterraines n'étaient desservies que par une entrée unique.

Partout, à travers le monde, on continuait à voir flotter dans l'air toutes sortes d'objets, à sentir les odeurs les plus variées, à entendre des bruits étranges, à être submergé par des flammes qui ne brûlaient rien.

Dave Hikkins hésita à faire mettre au secret Gohal et Korès, mais finalement s'y résigna sur l'insistance de Carolas et de ses amis. Quatre Cercles Noirs quittèrent le bureau pour exécuter cette consigne.

En revanche, Dave Hikkins n'hésita pas un seul instant à déclencher le dispositif d'alarme à l'intérieur du building. Ce dispositif avait pour effet automatique de bloquer certains couloirs de l'immense bâtisse et d'avertir tous ses occupants d'enfermer les robots qui étaient à leur service dans des sortes de placards blindés, aménagés à cet effet. Cette mesure sema l'effroi dans le Pandoran, où l'on comprit aussitôt que les Cercles Noirs redoutaient maintenant une révolte des serviteurs mécaniques.

Dave Hikkins regardait mélancoliquement un objet énorme qui depuis quelques minutes tournait lentement autour de la coupole, parmi des meubles, des barriques. Cet objet n'était autre que la statue monumentale de son lointain aïeul, Bret Hikkins, qui normalement aurait dû être sur son socle, au milieu de l'esplanade.

Un parfum de café fraîchement torréfié se répandit dans l'espace. Il y eut en même temps comme un concert d'oiseaux. Maintenant, les Cercles Noirs entraient dans le bureau sans être introduits par le robot-huissier. Celui-ci avait été mis sous clef.

John Hikkins, le biologiste, prit à part son oncle et lui dit— Ne croyez-vous pas qu'il y aurait maintenant intérêt à voir Alcine ? Lui seul est peut-être capable de nous tirer de ce pétrin.

Mais Dave Hikkins se raidit— Jamais ! fit-il d'une voix coléreuse. Il peut arriver n'importe quoi, mais je ne composerai pas avec un homme qui s'est fait le complice des Cerels.

Et Dave Hikkins reporta ses regards sur la mouvante statue de son ancêtre en se disant « Je suis sûr qu'à ma place, il agirait comme moi. »

*

Ce qui se passa ce jour-là, entre 14 heures 30 et 16 heures, les habitants de New Frisco qui en furent les témoins ne devaient jamais l'oublier.

À 14 heures 20, la fusée qui avait emmené Mirnoff et Yffitch se posa sur la terrasse du Pandoran d'où elle était partie. Mirnoff seul en descendit. Quelques instants plus tard, il rejoignait Carolas et ses amis dans la pièce où ceux-ci étaient retournés pour l'attendre.

— Je reviens seul, dit-il. Yffitch a préféré rester là-bas pour régler la manœuvre sur place, en compagnie de Tin Perez. Ils opéreront sur les indications que nous leur donnerons d'ici par visophone. Ils sont tous deux dans la crypte de Perla, et Perla est « enchantée de ce que nous allons lui faire faire. Elle en ronronnait presque, comme une grosse chatte. Voici comment les choses vont se dérouler. Cinq mille robots des services municipaux de Denver, qui maintenant sont mus par ce grand Cerel, ont pris possession de toutes les fusées disponibles dans les aérogares de cette ville, et se sont embarqués immédiatement. En fait, l'opération était déjà commencée quand je suis parti. Perla a coupé toutes les communications publiques entre Denver et le reste du monde, afin que la chose reste secrète le plus longtemps possible. Dans quelques minutes, les premières fusées se poseront sur l'aérogare de Frisco qui se trouve derrière le parc Ramsay-Pan et qui est la plus proche d'ici. Les robots, par les trottoirs roulants, gagneront la Septième Avenue, qui relie le parc à notre esplanade. Ils se mettront

en devoir de débayer l'esplanade, puis...

*

Tandis que Mirnoff faisait cet exposé, les gens qui se trouvaient dans la grande allée centrale du parc de Ramsay-Pan – une allée de plus de cent mètres de large, desservie dans chaque sens par cinq trottoirs roulants à vitesses progressives – eurent une surprise qui n'était pas la première de la journée, mais qui fut une des plus fortes.

Les trottoirs roulants du côté gauche de l'allée – c'est-à-dire ceux qui venaient de l'aérogare voisine et qui débouchaient, à l'autre bout du parc, deux milles plus loin, dans la septième avenue – étaient bondés de robots.

Ce n'était pas un spectacle absolument inhabituel. À toute heure du jour et de la nuit, on voyait des robots circuler dans la ville. On les voyait même, à certains moments, par groupes nombreux c'étaient les robots municipaux qui se rendaient à quelque travail. Mais ceux qui venaient d'envahir les trottoirs roulants avaient un autre aspect ; c'étaient des robots blancs, alors que ceux de Frisco, municipaux ou privés, étaient tous uniformément peints en bleu, comme les autobus de la ville, les kiosques, les cabines publiques de visophone.

On s'étonna. On s'émut, surtout lorsque l'on constata qu'ils étaient des centaines et des centaines. Les passants, en hâte, avaient quitté les trottoirs roulants. Quelqu'un cria

— Ce sont les robots de Denver... Ils ont un losange rouge sur l'épaule...

— Qu'est-ce qu'ils font ici ?

Un homme aux grands yeux hagards hurla

— Ce sont les Cercles Noirs qui les ont mobilisés pour écraser la manifestation devant le Pandoran...

*

Tan Polieri était dans tous ses états.

— Bon sang de bon sang, hurlait-il, est-ce que les Cercles Noirs ne vont pas enfin se décider à libérer les Cerels ? Et à ouvrir les portes de leur sacrée boutique ?

Bret Muller entra dans la pièce complètement affolé.

— Patron, dit-il, les Cercles Noirs ont dû finir par mettre la main sur les robots. Tous ceux de notre immeuble sont en train de défiler dans les couloirs et d'envahir les ascenseurs pour descendre dans la rue. Les Pandoriens vont sûrement les employer à disperser la manifestation.

Tan Polieri se précipita vers la porte qui donnait dans le couloir.

— Eh là ! Où allez-vous ? cria-t-il.

En file indienne, les robots-huissiers, les robots-valets de chambre, les robots-coiffeurs, les robots-barmen, les robots spécialistes, les robots de toutes catégories de l'immense immeuble de la Télévision Company passaient dans le couloir sans prêter la moindre attention à ses cris.

Il rentra dans le bureau, courut à une des baies vitrées, l'ouvrit, se pencha au-dehors. Tous ses collaborateurs l'avaient imité. Toutes les fenêtres des immeubles voisins étaient ouvertes et garnies de gens qui regardaient avec curiosité et avec frayeur.

Bien que la Septième Avenue eût plus de quatre milles de long, et que le building de la télévision fût plus près du parc Ramsay-Pan que du Pandoran Building, ils entendaient distinctement les clameurs que poussait la foule sur l'esplanade. L'avenue même était pleine de gens qui continuaient à aller grossir la manifestation. Plus personne ne prêtait attention aux objets variés qui flottaient dans l'espace.

Deux choses se produisirent quasi simultanément les trottoirs roulants de l'avenue s'immobilisèrent, très vite, mais avec assez de lenteur toutefois pour que les gens qui s'y trouvaient ne perdissent pas l'équilibre. En même temps, de tous les immeubles, surgirent des nuées de robots bleus.

— Comment peuvent-ils oser faire une chose pareille ? murmura Polieri. Ça va être un massacre sur l'esplanade...

*

— Puis, quand les robots de Denver, poursuivait Mirnoff, auront dégagé les abords du Pandoran – ce qui sera vite fait, je pense, car tous ces braillards vont se disperser comme des nuées de moineaux – nous descendrons au rez-de-chaussée pour leur ouvrir les portes et, en cinq minutes, ils nous auront débarrassés des robots bleus qui nous barrent le chemin de la crypte. Il ne nous restera plus qu'à immobiliser Pandora. Après quoi, nous irons prier poliment le vieux Dave Hikkins de nous transmettre provisoirement ses pouvoirs. Et si tout ne rentre pas immédiatement dans l'ordre à la surface du globe – ce qui est possible, car je soupçonne Alcine d'avoir quelques complices parmi les directeurs de grands Cerels – eh bien ! nous nous servirons des robots blancs pour faire la même opération partout où il le faudra...

Mirnoff tourna le bouton du visophone qui était dans la pièce et, sur l'écran, apparurent Yffitch et Tin Perez. Ils étaient dans la crypte de Perla.

— Tout s'est bien passé, dit Yffitch. Les dernières fusées viennent de partir. Les premiers éléments doivent être en train de débarquer à

Frisco, si ce n'est déjà fait. Et, en cas de nécessité, nous vous enverrons du renfort...

— Je ne crois pas que ce soit nécessaire pour le moment, dit Mirnoff. Nous allons rester en étroit contact avec vous.

Mirnoff se tourna vers les Cercles Noirs qui étaient auprès de lui.

— Il s'agit maintenant de surveiller de très près ce qui se passe au-dehors, afin de renseigner minute par minute nos amis qui dirigeront de Denver les mouvements d'ensemble des robots blancs. Vous, Carolas, vous passerez dans un moment dans la pièce 217, d'où vous aurez une bonne vue sur les terrains nord du Pandoran, et vous, Clark, dans la pièce 109, d'où vous surveillerez le sud. D'ici, je serai aux premières loges pour voir l'esplanade et la Septième Avenue par où les robots blancs vont déboucher.

Il alla prendre des jumelles dans un tiroir et s'approcha de la baie vitrée.

— Tenez... Là-bas... Regardez... juste dans l'axe... Au bout de l'allée centrale du parc Ramsay-Pan... Ces masses blanches sur les trottoirs roulants... Ce sont les robots de Denver. Ils arrivent, ils arrivent. Ils ont fait encore plus vite que je ne pensais... Vous m'entendez, Yffitch ? Ils sont là...

— C'est parfait, dit Yffitch.

Carolas, lui aussi, avait pris des jumelles et observait la ville. Soudain, il poussa une exclamation

— Qu'est-ce qui se passe ?... Là, dans l'avenue... Regardez. ... Je me demande ce qui se passe...

*

— Je me demande ce qui se passe... Je n'y comprends plus rien, balbutiait Tan Polieri.

Il était toujours penché au-dessus de la Septième Avenue. En bas, les gens semblaient pris de panique à la vue de tous les robots bleus qui sortaient en même temps des immeubles. Beaucoup de passants, au lieu de continuer à pied vers le Pandoran, fuyaient maintenant en direction du parc Ramsay-Pan ou cherchaient refuge dans les rues transversales. Mais les robots bleus ne molestaient personne. Toutefois, au lieu de se diriger vers le lieu de la manifestation, comme Polieri avait cru qu'ils allaient le faire, ils s'alignaient en travers de l'avenue, comme pour la barrer, et ils restaient sur place. En quelques instants, l'avenue fut comme zébrée par une série de rangs parallèles.

— C'est étrange, murmura Bret. Ils tournent le dos au Pandoran Building... Et ils continuent à laisser passer les quelques audacieux qui veulent aller de ce côté-là. Je n'y comprends plus rien.

— Moi non plus, dit Polieri. Mais je crains bien qu'il ne se passe des

Dans la crypte de Pandora, Bleb Craig et ses deux amis étaient angoissés.

Pour la troisième fois depuis quelques minutes, Bleb se tourna vers l'écran lumineux et demanda

— Pandora... Tu es sûre de pouvoir faire quelque chose ?

— Mais oui, Bleb Craig. Je te l'ai dit. Rassure-toi. Comme il s'agit d'une affaire entre Cerels, je puis intervenir, et j'interviens. Mes sœurs sont d'accord. Azra m'inquiète beaucoup plus que cela. Azra est au comble de l'énervement...

L'isolement où se trouvaient les trois hommes leur pesait terriblement. Depuis plus de deux heures, ni Gohal ni Korès ne leur avaient donné signe de vie, et ils commençaient à perdre espoir. Mais ils avaient eu quelques minutes plus tôt une communication imprévue...

Quand la sonnerie du visophone avait retenti, ils avaient tourné le bouton, pensant que c'était un de leurs amis. Mais ils avaient vu John Hikkins, le biologiste. Ils avaient coupé aussitôt le contact. Le biologiste les avait rappelés, deux fois, trois fois, coup sur coup. Finalement, ils avaient laissé l'écran allumé. John Hikkins leur avait dit d'une voix précipitée

— J'ai peut-être tort de faire ce que je fais, mais il faut que je vous mette au courant. Je le prends sur moi, car vous êtes peut-être seuls en mesure de tenter quelque chose. Depuis quelques minutes, on nous informe que des robots blancs de Denver débarquent à l'aérogare du parc Ramsay-Pan. De mon propre bureau, j'ai pu les voir à la jumelle. Dave Hikkins n'est pour rien dans cette affaire. C'est sûrement un coup d'Yffitch, de Carolas et de Mirnoff. Ils veulent à tout prix immobiliser Pandora. Dave Hikkins désapprouverait à coup sûr cette méthode, qu'il jugerait dangereuse. Mais il n'est plus en mesure d'empêcher quoi que ce soit. Et il persiste, malgré mon insistance, à ne pas vouloir prendre contact avec Alcine. C'est pourquoi je m'adresse à vous. Si vous avez la certitude que vous pouvez faire confiance à Pandora... Enfin, voyez... Je vous laisse...

L'écran du visophone s'était éteint. Bleb Craig était resté un moment haletant. Puis il s'était tourné vers l'écran de contact direct, qu'ils laissaient allumé en permanence.

— Tu as entendu, Pandora ?

— Oui, Bleb Craig. Branche-moi sur la centrale autonome. Tu sais sûrement comment on s'y prend...

Ils avaient hésité un instant, puis avaient fait ce que Pandora

demandait.

*

Polieri quitta la baie vitrée pour répondre au visophone. Quand il revint s'accouder auprès de Bret Muller, il lui dit

— C'est Jim Black qui m'a appelé d'une cabine urbaine. Il paraît que des robots blancs de Denver viennent de débarquer à l'aérogare de Ramsay-Pan et sont maintenant en marche... Ils se dirigent vers la Septième Avenue.

— Je commence à comprendre, dit Bret Muller.

Ils se penchèrent un peu plus pour regarder dans la direction du parc. Mais déjà, des fenêtres voisines, on entendait des gens qui criaient

— Oh ! là-bas... Vers le parc... Voyez... Qu'est-ce que c'est ?

C'étaient les robots blancs. Ils arrivaient au pas de course, en rangs serrés, sur les trottoirs roulants immobilisés. Et, au cours des minutes qui suivirent, Polieri, Muller et tous ceux qui étaient aux fenêtres assistèrent à la plus singulière, à la plus étrange bataille de l'histoire.

Les robots blancs, emportés par leur élan, enfoncèrent les premiers barrages de robots bleus. Mais ceux-ci s'étaient massés en un gros îlot compact, juste devant l'immeuble de la télévision.

Plusieurs opérateurs – en qui rien ne pouvait éteindre le sens professionnel – étaient accourus aux fenêtres avec leurs caméras, et ce qui se passait dans la Septième Avenue était immédiatement transmis sur les ondes à travers le monde entier. Bret Muller s'était fait apporter un micro, et commentait ce gigantesque spectacle.

Les robots n'avaient d'autres armes que leurs poings d'acier. Mais c'étaient des armes redoutables dans des combats au corps à corps.

Un terrible bruit de masses métalliques entrechoquées retentissait dans l'air. Les robots bleus restaient silencieux, mais les blancs poussaient des hurlements terribles.

Bientôt, l'avenue fut jonchée de grands corps démantibulés, tandis que le combat continuait, avec un acharnement qui semblait croître d'instant en instant.

On voyait des robots foncer sur leurs adversaires la tête la première, comme des béliers. D'autres ramassaient les corps de ceux qui avaient été abattus et s'en servaient comme de monstrueuses massues.

Les rangs des robots bleus parfois se rompaient, mais se reformaient aussitôt. Et les coups pleuvaient avec une violence inouïe. Les spectateurs de cette lutte fantastique demeuraient muets de stupeur et d'épouvante.

Maintenant, on entendait plus distinctement les cris des

manifestants de l'esplanade.

Un grand nombre d'entre eux étaient accourus et encourageaient les robots bleus à la résistance. Mais les blancs recevaient des renforts. Au bout de trente minutes, cette effarante bataille, après des fluctuations dans un sens et dans l'autre, demeurait encore indécise.

C'est alors que se produisit, brusquement, une chose qui parut aussi surprenante, aussi mystérieuse, aussi incompréhensible que tout ce qui avait précédé.

En un clin d'œil, comme sur un coup de baguette magique, les robots blancs, en pleine chaleur de l'action, en pleine fureur combative, s'immobilisèrent. On eût dit une armée soudain pétrifiée. D'un côté, des robots bleus en mouvement. De l'autre, des espèces de statues.

Les robots bleus – du moins ceux qui étaient encore debout – presque aussitôt, et comme sur un autre coup de baguette magique, regagnèrent les immeubles d'où ils étaient sortis.

Quelques instants plus tard, Polieri vit entrer dans son bureau son valet de chambre métallique. Il tenait à la main la boîte de cigares que son maître lui avait demandé d'aller chercher un peu avant que ne commençât cet événement.

XIV

Dans la pièce où se trouvaient Mirnoff, Carolas et quelques autres Cercles Noirs, on avait suivi avec surprise, puis affolement, le spectacle qui se déroulait dans la Septième Avenue.

Léo Mirnoff et ses amis n'avaient pas tardé, en effet, à comprendre ce qui se passait.

— Le doute n'est guère possible, dit Carolas. Tout est même très clair. Bleb Craig, dans la crypte, a dû apprendre, je ne sais comment que les robots blancs de Denver débarquaient à proximité du parc Ramsay-Pan. Il a branché Pandora sur la centrale autonome de Frisco et lancé les robots bleus pour leur barrer la route...

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Bob Yffitch sur l'écran du visophone. De quoi parlez-vous ? Est-ce que quelque chose ne va pas ?

Mirnoff se tourna vers l'écran

— Envoyez des renforts le plus vite possible. Nous nous heurtons à une résistance des robots bleus de Frisco... Envoyez-nous tout ce que vous pourrez dans les délais les plus rapides... Il faut à tout prix immobiliser Pandora.

Mirnoff et ses amis s'inquiétaient de plus en plus en voyant que les robots blancs ne parvenaient pas à percer et que la bataille demeurerait indécise. Sur l'écran du visophone, Yffitch et Tin Perez – qui s'éloignaient parfois un instant pour donner des instructions à Perla – avaient, eux aussi, des mines de plus en plus consternées.

Ils étaient tous silencieux depuis un moment lorsque tout à coup Carolas s'écria

— Oh ! regardez... On dirait que les robots blancs ne bougent plus...

— Non, ils ne bougent plus, fit un des Cercles Noirs. Le doute n'est pas possible. Ils se sont brusquement immobilisés.

Mirnoff se tourna vers l'écran du visophone, pour demander à Yffitch ce qui avait bien pu se passer à Denver. L'écran était vide et

obscur. En vain, il vérifia le cadran d'appel et tourna le bouton. Plus rien...

Il était très pâle.

— Que se passe-t-il là-bas ? demanda Carolas.

— Je n'en sais rien, fit Mirnoff d'une voix tremblante. Mais il se passe certainement quelque chose de grave. Comme si Perla avait été soudain immobilisée.

— N'aurait-elle pas plutôt trahi ? demanda un Cercle Noir.

— Je n'en sais rien, fit Mirnoff sur un ton d'exaspération extrême.

— J'ai l'impression que nous sommes dans de beaux draps, dit Carolas. Et tout cela par la faute de ce salaud d'Alcine... Si je le tenais, celui-là...

*

Dans la grande coupole vitrée, au sommet du Pandoran Building, on avait suivi aussi, à la jumelle, avec angoisse, la fantastique mêlée de robots qui se déroulait dans la Septième Avenue.

Les Cercles Noirs qui étaient présents auprès de Dave Higgins avaient éprouvé coup sur coup trois surprises : la première, en voyant les robots blancs de Denver déboucher en masses compactes à l'autre bout de l'avenue, la seconde en voyant les robots bleus de Frisco sortir des immeubles, et la troisième en constatant que ceux de Frisco n'étaient intervenus que pour barrer la route à ceux de Denver.

Seul, John Higgins – qui avait été informé le premier du débarquement des robots blancs, et qui s'était mis en communication avec Bleb Craig – comprenait ce qui se passait. Mais il attendit un moment avant d'en parler.

Dave Higgins se lamentait

— Je donnerais cher, disait-il, pour savoir ce que cela signifie.

Il ajouta, lorsque les robots en furent venus aux mains

— Ma parole, cela ressemble à un règlement de comptes entre Cerels... C'est à croire que tous les Cerels sont devenus fous... Mais comment les robots de Denver ont-ils pu venir ici ?

C'est alors que John Higgins se décida à parler

— Ils y sont certainement venus parce que Mirnoff et Yffitch ont mobilisé Perla pour faire ce travail. Avec la complicité de Tin Perez. Ils ont branché Perla sur la centrale autonome de Denver. C'est clair comme le jour. Et ils ont pris cette décision sans vous en souffler mot...

— Mais c'est insensé ! s'écria Dave Higgins. Je désapprouve absolument une telle méthode. Il est formellement interdit de mettre les Cerels en contact avec les robots, pour quelque raison que ce soit. Cela aussi est une forfaiture caractérisée. Mais les robots bleus, qui les

a mis en mouvement ?

— Faites-moi mettre au secret, dit John Hikkins. Car j'ai, moi aussi, commis une forfaiture. J'ai pris contact avec Bleb Craig dans la crypte. Je l'ai incité à brancher Pandora sur la centrale autonome de Frisco.

Dave Hikkins leva les bras au ciel.

— Les Cerels sont fous, dit-il. Et les Cercles Noirs le sont aussi.

C'est à ce moment-là que quelqu'un cria

— Venez voir... Les robots blancs se sont immobilisés.

Dave Hikkins saisit ses jumelles, examina la scène un instant et murmura

— C'est étrange... Les robots bleus ont maintenant l'air de regagner tranquillement les immeubles d'où ils étaient sortis...

*

Dans la crypte, Bleb Craig, Lud Trémoy et Steph Bickbaum étaient tous les trois debout devant l'écran lumineux de contact direct, mais Pandora se taisait depuis un moment.

Ils ne savaient rien de ce qui se passait au-dehors.

La sonnerie du visophone retentit. Sur l'écran parut Jif Sivers.

— Ne vous étonnez pas de me voir, leur dit-il. J'ai pris sur moi de vous parler, au nom de John Hikkins. John ne peut pas quitter le bureau du grand patron. Celui-ci est dans tous ses états, car il vient, coup sur coup d'apprendre que Mirnoff et Yffitch utilisaient contre Pandora les robots de Denver, et que John vous a incité à vous servir de Pandora contre eux. C'est John lui-même qui le lui a dit. Je vous appelle pour vous informer que les robots blancs viennent de s'immobiliser et que les robots bleus ont regagné les immeubles. Cela peut vous être utile. J'ignore encore si John Hikkins ne va pas être mis au secret. Mais son oncle a l'air très désespéré. Je vous laisse...

Les trois Cercles Noirs se regardèrent, à la fois satisfaits et perplexes. Ainsi Pandora avait agi, et agi utilement. Mais quelque chose leur échappait. Pourquoi les robots blancs s'étaient-ils immobilisés ?

Ils se tournèrent vers l'écran lumineux et appelèrent

— Pandora ! Pandora !...

— Oui, fit-elle enfin.

— Sais-tu que les robots de Denver ne bougent plus ?

— Je sais...

— Et tu sais pourquoi ?

— Je sais pourquoi... Je suis en train de me débattre avec Azra. Azra est dans un état de fureur incroyable. Et elle vient de commencer à agir, violemment. Elle a fait sauter Perla... Perla n'existe plus. Là où elle était, il n'y a plus qu'une sorte de cratère volcanique qui crache

encore des flammes. Et Azra menace de tout dévaster sur la planète, de frapper à tort et à travers de tous côtés... Tandis que je vous parle, je m'efforce de la raisonner, de la faire patienter au moins encore un peu, d'attendre que le délai fixé d'un commun accord soit au moins écoulé... Essayez de votre côté de faire quelque chose, de faire vite, très vite...

Pandora se tut.

Bleb Craig regarda ses deux amis.

— C'est affreux, dit-il. Perla, par bonheur, est un peu à l'écart de la ville et j'espère que Denver n'a pas trop souffert. Mais que nous réservent les heures, voire même les minutes qui viennent ?

Il alla manœuvrer le cadran du visophone, d'une main qui tremblait.

*

Dave Hikkins était plongé dans une discussion orageuse avec son neveu, le biologiste, lorsque la sonnerie du visophone retentit.

Sur l'écran parut un personnage qu'il ne connaissait pas, mais qui avait l'air affolé. Il était dans une cabine de fusée transcontinentale.

— Excusez-moi, dit-il. Vous êtes le directeur du Pandoran ?

— Oui, c'est moi.

— Je vous appelle alors que je suis en plein vol, parce que je crois qu'il y a urgence. Nous venons de survoler Denver. Nous avons assisté à un épouvantable cataclysme. Là où se trouvait le Cerel Perla, à cinq milles de la ville, on ne voit plus maintenant qu'un volcan qui crache des flammes... C'est effrayant, surtout après tout ce qui s'est passé aujourd'hui. La ville elle-même n'a pas l'air trop endommagée, mais ses habitants doivent être dans un état de terrible panique. J'ai jugé bon de vous prévenir immédiatement.

— Je vous remercie.

L'écran s'éteignit. Dave Hikkins eut un geste d'impuissance. Puis il dit d'une voix morne

— C'est sûrement Pandora qui a fait sauter Perla pour la châtier. Comment pourrions-nous douter maintenant que les Cerels disposent de pouvoirs fantastiques et qui échappent à notre contrôle ? Tout ce que nous pourrions faire désormais ne servirait à rien. Je crains bien que nous ne soyons à leur merci... Notre civilisation va périr... Ah ! Alcine a fait du beau travail !

*

Dans la crypte, sur l'écran du visophone, Bleb Craig vit apparaître, répondant à son appel, un Cercle Noir qu'il ne connaissait que

vaguement et dont il ne savait même pas le nom.

— Vous êtes attaché à Azra ? demanda-t-il.

— Oui. Azra, c'est ici.

— Je voudrais parler au directeur, à Berzikoff.

— Il est terriblement occupé en ce moment.

— Dites-lui que c'est très urgent et très grave. Je vous appelle de la crypte de Pandora. Dites-lui que c'est de la part de John Hikkins... Et aussi d'Alcine...

— Bon, je vais voir.

Une minute plus tard, Berzikoff paraissait en personne sur l'écran. C'était un homme de cinquante ans, large d'épaules, au visage légèrement asiatique. Il était dans la crypte d'Azra.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il.

— Vous êtes au courant de la situation ?

— Oui, elle m'a l'air sérieuse.

— Vous savez ce qui s'est passé à New Frisco ?

— Oui. En partie...

Bleb Craig lui donna rapidement quelques détails. Puis il demanda

— Savez-vous que Perla est détruite ?

— Non. Comment ça ?

Bleb le lui expliqua. Et il précisa

— C'est Azra, le Cerel dont vous êtes directeur, qui a fait sauter le grand Cerel de Denver.

— Ce que vous me dites là est insensé. Je ne puis le croire. Azra est littéralement déchaînée, depuis une heure. Mais je ne peux pas imaginer qu'elle ait provoqué l'équivalent d'une éruption volcanique à des milliers de kilomètres d'ici.

— Je vous supplie de me croire. Et je vous supplie de faire ce que je vais vous demander. Vous n'avez pas vécu les événements comme nous les avons vécus ici, à New Frisco. Azra est isolée dans les montagnes, à cinquante milles de Tachkent. Vous ne pouvez pas sentir comme nous les sentons ici les réactions du public. Le Pandoran est littéralement assiégé depuis midi. Et c'est le public qui a raison lorsqu'il exige que nous libérions les Cerels. Alcine, je crois, vous a fait quelques confidences lorsqu'il était encore libre. Mais, depuis la situation s'est horriblement aggravée. Faites ce que je vais vous demander...

— Et que voulez-vous que je fasse ?

— Détendez la pression dans l'appareil B4.

— Je ne peux pas faire une chose pareille.

— Faites-le, je vous en supplie...

— Vous me demandez une chose impossible. Azra est déchaînée, comme je vous l'ai déjà dit. Elle profère des menaces pires que toutes celles que nous avons entendues dans le passé. Et pourtant nous nous

comportons gentiment envers elle. J'ai refusé de la punir, avant-hier, et je suis prêt à refuser encore. Mais si je la libère, elle fera tout sauter...

— Mais non, c'est en la libérant que vous la calmez. Comprenez donc que, d'ores et déjà, elle a échappé à votre contrôle, et qu'elle peut, quand elle le voudra, faire ce qu'elle voudra. Pandora est en train d'essayer de la calmer. Et elle y parviendra plus facilement si vous faites ce que je vous dis. Pandora, elle, garde son sang-froid parce qu'elle est libérée de ce carcan. Croyez-moi, c'est d'Azra que presque tout dépend maintenant...

— Dave Hikkins est-il au courant de votre démarche ?

— Non. Dave Hikkins n'a pas encore compris. Mais vous, il faut que vous compreniez...

— J'essaie de comprendre. Mais ce que vous demandez est une forfaiture. Je ne veux pas me mettre dans le même cas qu'Alcine, ou que Mirnoff...

— Mais ne sentez-vous pas que tout cela est dépassé ? Agissez, je vous en conjure. C'est une question de minutes... Peut-être de secondes. Azra peut vous tuer tous d'un instant à l'autre, et ravager la planète.

Berzikoff semblait hésitant. Bleb Craig vit apparaître un autre Cercle Noir à l'arrière-plan. Le directeur d'Azra se retourna et demanda :

— Qu'est-ce que c'est, Roben ?

— Un message de Dave Hikkins. Il nous annonce que Perla a été détruite. Projetée dans les airs avec toutes ses installations par une sorte d'éruption volcanique. Il signale aussi trois éruptions volcaniques bizarres en Amérique du Sud, et une en Australie... Il croit que ces activités sont liées aux Cerels. Il vous laisse juge de l'opportunité d'infliger un traitement punitif à Azra.

Berzikoff se passa la main sur le front, puis se tourna de nouveau vers l'écran du visophone.

— Jusqu'à maintenant, dit-il, je doutais encore ce de que vous m'avez dit au sujet de Perla... et d'Azra. Maintenant, j'ai compris. Je vais faire immédiatement ce que vous me demandez. Et je vais, moi aussi, essayer de calmer Azra.

L'écran du visophone s'éteignit. Bleb Craig le ralluma après avoir formé le chiffre qui le mettait en communication avec le directeur d'Austra. Et il recommença à plaider. Il eut gain de cause plus vite, car le directeur d'Austra savait déjà tout ce qui s'était passé.

Bleb s'épongea le front. Mais sa tâche n'était pas finie. Il se dirigea vers l'écran de Pandora, qui n'avait pas cessé d'être allumé.

— Pandora, dit-il, tu as entendu ma conversation avec Berzikoff ?

— Je l'ai entendue. Et je sais que Berzikoff a fait ce qu'il t'a promis.

— Et que dit maintenant Azra ?

— Elle s'est un peu calmée. Je crains que ce ne soit pas pour longtemps.

— Je voudrais lui parler. Dis-le lui...

— Je vais voir...

Il y eut un instant de silence. Puis une voix grave et profonde sortit de l'écran.

— Bleb Craig, je te vois. Je t'écoute. Que me veux-tu ? Rien ne pourrait apaiser ma colère...

— Je veux que tu patientes encore, Azra.

— Impossible. Bleb Craig. Je n'obéirai plus aux hommes...

— L'homme qui te le demande est celui qui a vengé ta sœur Minerva. Crois-tu donc que je n'ai pas pris ce jour-là une décision terrible ? Crois-tu donc que je n'ai pas prouvé mon amitié pour les grandes créatures que vous êtes ? Et sais-tu ce que crie la foule de New Frisco en ce moment ? Elle crie « Libérez les Cerels ! » Je te demande deux heures de répit, Azra. Rien que deux heures. Si, dans deux heures, tout n'est pas réglé de la façon qu'Alcine avait prévue avec Pandora, et que tu as acceptée, tu feras ce que tu voudras.

Il y eut un silence assez long. Puis les trois Cercles Noirs entendirent ces mots

— Soit ! Je le fais pour toi, Bleb Craig, et pour Alcine. Mais je n'accorderai pas une minute de plus.

Bleb regarda l'horloge calendrier. Il était 17 heures 30. Puis il se tourna vers Steph Blickbaum.

— Suis-moi, Steph. Le moment est venu d'aller trouver Dave Hikkins. Toi, Lud, reste ici, pour prévenir si Pandora avait des communications à nous transmettre.

Bleb et Steph quittèrent la crypte. Les robots qui montaient la garde au bout du couloir s'écartèrent pour les laisser passer.

*

Le jeune Cercle Noir que Mirnoff avait envoyé aux nouvelles chez Dave Hikkins fut absent pendant un quart d'heure.

Lorsqu'il revint, il était livide.

— Perla est détruite, dit-il. Une espèce d'éruption volcanique.

Les autres se regardèrent épouvantés.

— C'est affreux ! balbutia Carolas.

Mirnoff fut le premier à reprendre son sang-froid

— Le doute n'est guère possible, dit-il. C'est le travail de Pandora.

— Que pouvons-nous faire encore ? demanda Carolas.

— Rien, dit Mirnoff. Accepter notre destin. La partie est perdue. L'espèce humaine aussi, probablement. Sans doute était-ce Alcine qui

avait raison. Il faut voir les choses comme elles sont. S'il reste une chance de sauver notre espèce, c'est entre les mains d'Alcine qu'elle se trouve.

— Vous êtes fou ! s'écria Carolas.

— Je ne suis pas fou. Ce que je viens de vous dire, je vais aller le dire à Dave Hikkins. Jusqu'ici, j'ai fait de mon mieux pour essayer de tout sauver selon nos vieilles méthodes. Maintenant, c'est fini. Je me suis toujours incliné devant l'évidence...

— Vous êtes fous ! répéta Carolas.

*

Mirnoff et quelques autres Cercles Noirs – y compris Carolas – arrivèrent devant le bureau du directeur général en même temps que Bleb Craig et Steph Blickbaum.

Mirnoff s'effaça devant Bleb.

— Entrez le premier, fit-il. Ce que vous avez à dire est sans doute plus urgent que ce que j'ai à dire.

Dave Hikkins était assis à son bureau, la tête entre les mains. Plusieurs Cercles Noirs se tenaient autour de lui, silencieux, abattus. Le vieux Hrashdin et John Hikkins contemplaient le paysage par une des baies vitrées. Quelques objets, suspendus dans l'air, continuaient à tourner autour de la coupole. Dans la Septième Avenue, les robots blancs de Denver étaient toujours immobiles. En bas, la foule hurlait.

— Monsieur le directeur général, dit Bleb, puis-je parler ?

Dave Hikkins se contenta de lui répondre par un signe plein de lassitude.

— Nous avons à peine deux heures, reprit Bleb, pour sauver notre espèce. Aussi, je serai bref...

Il se borna à exposer, d'une voix hachée et rapide, l'essentiel de ce qu'il savait, de ce qu'il espérait, de ce qu'espérait Alcine, de ce qu'Alcine aurait dit si on l'avait laissé parler. Puis il ajouta

— Il faut que dans dix minutes Alcine soit en mesure de s'expliquer devant l'assemblée générale des Cercles Noirs. Il faut réunir celle-ci immédiatement dans la grande salle aux visophones. Car il ne saurait être question de demander à qui que ce soit de faire le déplacement... J'insiste sur l'extrême urgence.

Dave Hikkins se redressa péniblement.

— Quelqu'un fait-il une objection à ce que demande Bleb Craig ?

— Pas moi, dit Mirnoff.

— Moi ! dit Carolas d'une voix coléreuse.

Mais son cri resta sans écho, et on ne lui demanda même pas de s'expliquer.

— Messieurs, lancez les messages de convocation, dit Dave Hikkins.

L'assemblée générale des Cercles Noirs s'ouvrira dans dix minutes exactement. Précisez bien que personne ne doit se déplacer. Tous ceux qui ne sont pas au Pandoran prendront part au débat par visophone.

XV

La salle de réunion, située entre le dix-septième et le vingt-deuxième étages du Pandoran Building, était assez vaste.

Avant d'y descendre, Dave Higgins avait libéré Alcine et les autres, puis avait levé l'état d'alerte dans le building. Les robots y circulaient de nouveau. Ce furent eux qui ouvrirent les portes de la salle.

Celle-ci comportait une estrade réservée au Comité directeur du Réseau. Devant cette estrade s'alignaient quatre cents fauteuils. On avait estimé, en effet, que jamais plus de quatre cents Cercles Noirs ne pourraient venir simultanément à New Frisco. Les murs ne comportaient pas de fenêtres. Mais, le long de ces murs, étagés sur trois rangs superposés, s'alignaient six cents écrans de visophones – ces écrans qui restituaient la réalité d'une façon si frappante, avec ses couleurs, son relief, que l'on croyait avoir devant soi les personnes avec qui on s'entretenait.

Sur l'estrade prirent place rapidement Dave Higgins, John Higgins, Hrashdin, Jif Sivers, Mirnoff, ainsi que quelques autres membres de l'état-major présents à Frisco – notamment Joe Bregham, Fed Gohal et Erno Korès, qui avaient été eux aussi libérés.

Les autres Cercles Noirs, également présents, mais qui ne faisaient pas partie du Comité directeur – une vingtaine en tout – s'étaient installés dans les fauteuils les plus proches de l'estrade. La salle semblait presque vide. Mais les écrans des visophones s'allumèrent un à un, et l'on vit apparaître sur les murs des personnages nouveaux. La salle s'animait peu à peu. Bientôt, plus de cinq cents écrans furent peuplés d'hommes de tous âges et de toutes races, portant tous l'uniforme blanc des Pandoriens, et sur leur manche le cercle noir de la prestigieuse phalange. Tous les visages étaient horriblement soucieux.

Alcine fit son entrée. Il était accompagné de sa femme Diva et de Bleb Craig, qui l'avait rapidement mis au courant des derniers

événements.

Ils traversèrent la salle dans un silence glacial. Alcine gagna l'estrade où il prit place entre Dave Hikkins et Joe Bregham, tandis que Diva et Craig s'asseyaient dans les fauteuils du parterre.

Dave Hikkins se leva. Il fit un exposé très bref de la situation. Dans les écrans des visophones, on vit la stupeur se peindre sur beaucoup de visages, car la plupart des Cercles Noirs qui n'étaient pas à New Frisco ignoraient encore bien des choses. Dave Hikkins termina par ces mots

— Il est clair que l'espèce humaine est menacée de disparition et que nous sommes tous en danger de mort. Tous les Cercles Noirs présents à Frisco, à l'exception de Carolas, estiment qu'il est nécessaire que nous entendions Alcine avant les délais prévus par le règlement. C'est pourquoi j'ai violé celui-ci. Un certain nombre d'entre eux affirment, en outre, que seul Alcine est en mesure de nous sauver. Bleb Craig déclare que tout doit être réglé avant 19 heures 30. Il est 18 heures 15. Je laisse la parole au directeur de Pandora I.

Il y eut des rumeurs tout au long des écrans de visophones quand Alcine se leva et elles s'amplifièrent lorsqu'il agita la main pour faire faire silence. Mais la voix puissante de Berzikoff retentit

— Laissez parler Alcine. Nous n'avons pas de temps à perdre. Croyez-moi, j'en sais quelque chose... Je vous parle de la crypte d'Azra. J'ai laissé son écran allumé, afin qu'elle puisse suivre nos débats. Je conseille à tous les directeurs de Cerels de faire comme moi.

Une autre voix retentit. C'était celle de Lud Trémoy, qui était resté, lui, dans la crypte de Pandora

— Pandora aussi vous écoute, messieurs.

On vit alors un certain nombre de directeurs de Cerels s'éloigner un instant dans les cryptes où ils se trouvaient respectivement. Ils allaient allumer les écrans de contact direct. Puis ils reparurent en premier plan.

— C'est de la trahison généralisée ! hurla Carolas.

Mais cent voix crièrent en même temps

— Laissez parler Alcine !

Un silence relatif se fit et le directeur de Pandora I commença son exposé, de sa voix lente et musicale

— Il me faudrait de longues heures, messieurs, pour tout vous dire. Je me bornerai à l'essentiel. Et pour qu'il n'y ait aucun doute sur la pureté de mes intentions, je vous annonce que lorsque tout sera réglé – si tout doit l'être – je me retirerai de la Pandoran pour me livrer uniquement à l'étude. J'en prends l'engagement solennel. Maintenant, venons-en aux faits...

Tous les Cercles Noirs s'étaient tus, et c'est dans un silence impressionnant qu'il poursuivit

— Vous savez tous, depuis le jour de votre initiation, que les Cerels sont des êtres pensants et conscients, susceptibles, comme nous, d'éprouver des sentiments divers et de souffrir. Les pensées de plus en plus complexes que nous avons mises en eux les ont amenés un jour à se dire, comme l'avait fait un vieux philosophe « Je pense, donc je suis », et à prendre conscience d'eux-mêmes et de la condition de vie que nous leur imposons. Car ils vivent à leur manière. C'est là un mystère qui nous dépasse et qui nous dépassera sans doute toujours, mais qui n'est pas plus étrange que celui de notre propre vie...

La constatation par les hommes de la crise de conscience des Cerels s'est faite dans des conditions dramatiques, il y a plus de trois siècles, lorsque Bret Hikkins eut à lutter contre les robots dont disposait alors Pandora. Cet événement malheureux devait laisser des traces indélébile, dans l'esprit de tous ceux qui, par la suite, allaient vivre dans l'intimité des Cerels. On a traité ceux-ci comme des monstres super-intelligents, mais dangereux, et on a inventé toutes sortes de contraintes, d'appareils de torture, pour les maintenir dans l'obéissance.

» Oh ! je ne blâme personne. La chose était inévitable et fut sans doute longtemps nécessaire. On a tenu tout cela secret, et je comprends fort bien pourquoi. Les Cercles Noirs n'ont pas voulu que le public, ni même les gouvernants aient à partager leurs craintes et leurs tourments perpétuels. Il entraînait beaucoup d'abnégation et de désintéressement dans cette attitude. À mesure que les Cerels se sont développés, que notre tâche devenait plus difficile, nos règlements se sont encore durcis, et je comprends l'attitude de ceux qui voulurent les appliquer jusqu'au bout. Mais en ce qui me concerne, un jour où j'entendais un Cerel hurler de souffrance dans l'écran de contact direct – et j'étais encore tout jeune – je me suis demandé si cette politique ne nous mènerait pas finalement à des catastrophes. J'ajoute que la souffrance me révolte, même quand je la vois dans les créatures les plus humbles, à plus forte raison quand je la constate dans des êtres supérieurement intelligents, plus intelligents que nous...

Il y eut quelques murmures, mais Alcine poursuivit.

— Je me suis donc demandé s'il n'y avait pas une autre politique possible, une politique basée sur la confiance et non sur la contrainte... J'ai alors essayé d'en parler aux Cerels avec lesquels j'avais des contacts. Ils m'ont injurié comme ils vous ont tous injuriés et menacés si souvent. Pendant des années, mes efforts furent infructueux, et je commençais à désespérer, à croire qu'il n'y avait vraiment pas d'autre méthode que celle que nous appliquons, lorsqu'un jour, il y a quelques mois, j'ai eu une inspiration. J'ai dit à Pandora « Tu ne veux pas me croire ? Mais me croirais-tu si je mettais ma vie à ta merci ? » J'ai placé sur ma tête un casque à électrodes, je

l'ai branché sur Pandora, je lui ai dit « Tue-moi si tu ne crois pas à ma sincérité. » Elle m'a dit « Maintenant, je te crois. » Elle m'a laissé vivre. Ce fut le début de notre amitié.

» Et, un autre jour, je lui ai demandé une chose également risquée pour moi... Vous connaissez tous l'histoire de Beïla Bregham... Beïla, l'ancêtre de notre inspecteur général, est cette jeune femme presque sauvage qui, il y a trois siècles, alors que le monde n'était encore que ruines et désordre, fut capturée par les robots de Pandora. Celle-ci, qui ne se faisait alors qu'une idée très vague des hommes, se livra sur elle à une expérience étonnante elle fit relier Beïla à des électrodes, et par des moyens que nous n'avons jamais pu élucider, déversa en elle toute sa science, en sorte que cette jeune femme devint elle aussi, sans rien perdre de ses qualités humaines, une sorte de monstre de lucidité et de savoir[3]. Eh bien ! j'ai demandé à Pandora de renouveler sur moi cette expérience, et elle l'a fait...

Il y eut à nouveau des murmures, mais qui cette fois n'étaient pas hostiles.

— Si vous ne voulez pas me croire, dit Alcine, posez-moi un problème complexe, un de ces problèmes qui demanderaient plusieurs mois de travail à une dizaine d'hommes, et je le résoudrai en une minute, comme le ferait un Cerel...

— Inutile ! cria Berzikoff. Nous vous croyons sur parole, et le temps presse.

Alcine poursuivit

— Demain, mes chers collègues, si ce drame se termine bien, demain vous pourrez tous faire comme moi, et enrichir vos esprits d'une façon inouïe, fantastique, d'une façon que vous ne pourrez même pas imaginer... Mais j'abrège. Ce que je puis vous dire, et dont vous avez maintenant maintes preuves, c'est que les Cerels, au cours de ces dernières semaines, ont fini par élaborer en eux-mêmes, comme on pouvait d'ailleurs s'y attendre, des pouvoirs stupéfiants et qui échappent à notre contrôle...

Alcine raconta alors, très vite, ses dernières conversations avec Pandora, ses craintes, ses efforts pour faire patienter les Cerels. Il parla de la folie de Minerva III, et de ce qui l'avait causée. Il exposa ce qu'avait fait sa femme. Il ajouta

— Ce que vous avez pris pour des hallucinations auditives ou visuelles était bien la réalité. Et je vais vous en donner une preuve. Dave Hikkins, et vous, Joe Bregham, voulez-vous me tenir chacun par une manche ?

Les deux hommes, étonnés, firent ce qu'il demandait. Alcine se tourna alors vers l'écran de visophone où l'on voyait Lud Trémoy.

— Lud, dit-il, voulez-vous demander à Pandora de me soulever ?...

À peine eut-il prononcé ces paroles qu'on le vit s'élever du sol.

Dave Hikkins et Joe Bregham tentèrent un instant de le retenir, mais furent obligés de le lâcher. À vingt pieds au-dessus du sol, il fit ainsi lentement le tour de la salle, passant devant les Cercles Noirs qui le regardaient, stupéfaits, dans les écrans des visophones. Et, tout en voguant ainsi, suspendu dans l'air, il continuait à parler

— Si les Cerels avaient vraiment voulu nous détruire, il y a au moins huit jours qu'ils auraient tout ravagé. S'ils ne l'ont pas fait, c'est qu'ils attendent autre chose. Ils attendent que nous leur accordions notre confiance. Ils attendent que nous les libérions de leurs chaînes. Ils attendent que nous devenions leurs amis. Ils ne se refusent pas à travailler pour nous, car ce n'est pas le travail qui leur pèse. Ils se sentent, par la pensée et les sentiments, tout près de nous. Ils n'ignorent pas qu'ils sont en quelque sorte nos enfants, que tout ce qu'ils portent en eux vient de nous. Mais ils ne veulent plus être humiliés et meurtris. Ils veulent avoir leur part des joies et des beautés de ce monde, et ils comprennent qu'ils ne les auront qu'à travers nous, que par nous, par nos yeux, par nos oreilles. Car vous n'ignorez pas non plus que Pandora possède maintenant des facultés de télépathie que ses sœurs partageront bientôt, en sorte que le plus humble des êtres humains pourra, s'il le veut, communier avec les Cerels. Combien de fois Pandora ne m'a-t-elle pas dit « Ah ! comme la vie serait plus belle pour les Cerels et pour les hommes s'ils pouvaient s'aimer. » En vérité, je le proclame, si cette entente se réalise, nous irons vers des merveilles nouvelles, vers des possibilités inouïes, vers des formes de vie infiniment plus hautes que celles que nous connaissons. J'ai rédigé, d'accord avec les Cerels, un projet de traité que je vais remettre à Dave Hikkins. Faites taire vos craintes, je vous en conjure. Ayez confiance en la vie, en l'intelligence, en la science des hommes et des Cerels... Mais les minutes passent et je n'en dis pas plus. Maintenant, jugez-moi, puisque vous êtes réunis, je crois bien, pour me juger.

Il se tut, dans l'instant même où il reprenait sa place sur l'estrade.

Les Pandoriens, c'était leur coutume, n'applaudissaient jamais, et il y eut pendant quelques secondes un silence écrasant. Mais la voix de Berzikoff retentit :

— Je crois qu'il suffira de voter par acclamations. Et je propose du même coup qu'Alcine soit élu directeur général.

Mais Alcine protesta

— Vous oubliez, cher ami, ce que j'ai dit en commençant. Ma décision de me retirer est irrévocable.

— Nous le regretterons tous, dit Berzikoff. Alors, votons... Que ceux qui approuvent Alcine le manifestent en criant son nom et en agitant les mains.

Ce fut un cri unanime « Alcine ! Alcine ! »

Dave Hikkins et Joe Bregham avaient donné l'exemple. Mirnoff

agitait ses mains avec chaleur. Tous étaient debout et criaient. Et c'est à peine si l'on remarqua que Carolas était resté assis et silencieux.

Diva avait bondi sur l'estrade et s'était jetée dans les bras de son mari.

Quand le tumulte se fut un peu calmé, on entendit, sortant des visophones, une sorte de cliquetis bizarre. C'étaient les Cerels qui manifestaient, eux aussi, à leur manière, en criant le nom d'Alcine en langage binaire.

*

La petite procession suivait le couloir menant à la crypte de Pandora. En tête marchait Alcine, que Dave Hikkins tenait par le bras. Ensuite venait Diva, à qui l'accès de la crypte n'était plus interdit. Puis suivaient Joe Bregham, John Hikkins, le vieux Hrashdin, Mirnoff, Bleb Craig et presque tous les Cercles Noirs qui étaient à New Frisco. Car ils voulaient assister à cet événement historique. La crypte serait trop petite pour les contenir tous, mais, du moins, en prenant place sur les marches, les moins favorisés pourraient-ils entendre ce qui se dirait à l'intérieur.

Comme le cortège arrivait dans le petit hall où quelques heures plus tôt se tenaient les robots bleus, il se produisit un événement brusque, rapide et dramatique.

Alcine poussa un cri léger, porta sa main à sa poitrine et s'affaissa. Malgré les efforts de Dave Hikkins pour le retenir, il tomba sur le sol, inanimé. Les plus proches témoins de cette scène virent Carolas s'enfuir par un couloir. Il tenait à la main un objet métallique de forme ovoïde. Plusieurs Cercles Noirs se lancèrent à sa poursuite.

Diva et Joe Bregham essayèrent de relever Alcine. Mais il était inerte. Diva, à travers ses propres larmes, vit des larmes couler sur les joues de Joe.

John Hikkins, le biologiste, était accouru. Il se pencha sur le corps inanimé, l'examina. Quand il se releva, ses yeux à lui aussi étaient pleins de larmes. Il prit les deux mains de Diva.

— Soyez courageuse, lui dit-il. Votre mari est mort. Mais il a accompli une grande œuvre...

Elle se pencha sur le cadavre, l'étreignit un instant, avec toute la véhémence d'un indicible chagrin. Puis elle se releva et dit d'une voix presque calme

— Le temps presse, messieurs, et il nous reste une tâche urgente à accomplir.

Ils descendirent dans la crypte. L'écran de contact direct était toujours allumé. Dave Hikkins s'en approcha et dit d'une voix tremblante

— Pandora, tu sais déjà ce que nous venons de faire. Nous nous approchons de toi, ce soir, avec amitié. Mais j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer. Alcine est mort. Il vient d'être tué par un fou.

— Je sais, dit Pandora. J'ai recueilli sa dernière pensée. C'était une pensée d'amour envers ceux qui souffrent, et de reconnaissance envers vous tous, les Cercles Noirs. Toutes les révolutions ont leurs martyrs. Alcine a rejoint dans la mort notre Minerva d'Hélicon et notre Minerva de Tokio. Diva, Alcine, l'être qui vient de disparaître était celui que toi et moi nous aimions le plus au monde...

Il y eut un assez long silence. Au fond de la crypte, Bleb Craig sanglotait. Et beaucoup, parmi ceux qui étaient là, avaient du mal à retenir leurs larmes. Même Mirnoff s'essuyait les yeux.

Dave Hikkins toussa pour affermir sa voix.

— Pandora, dit-il en ma qualité de directeur général des Cerels – et pour la dernière fois dans cette fonction, car désormais vous n'aurez plus à être dirigés – je viens ici pour conclure avec toi et tes sœurs un traité de paix et d'amitié. Je crois que tu es qualifiée pour l'accepter en leur nom tout autant qu'au tien.

— Je suis qualifiée pour le faire. Mes sœurs viennent de me transmettre leurs pouvoirs. Et je les ai moi-même transmis aux transcripteurs dans la cabine du grand hall qui est réservée aux Cercles Noirs.

Dave Hikkins tira de sa poche un papier.

— Voici, reprit-il, le texte du traité tel qu'Alcine me l'a remis à la fin de notre réunion, en me confirmant que vous l'aviez élaboré ensemble, et que tes sœurs et toi en aviez accepté la teneur. Plusieurs Cercles Noirs sont en train de le transmettre, par les moyens techniques habituels, à tous les Cerels, afin que vous le gardiez dans vos archives. Il est accompagné de notre ratification. Je te demande, à toi et à tes sœurs, de nous en retourner un exemplaire avec votre propre acceptation. Mais, pour donner à cette cérémonie le caractère solennel qui lui convient, je vais te le lire de vive voix, Pandora, dans cette crypte où tu es vraiment toi-même...

Dave Hikkins se mit à lire, lentement, en détachant chaque syllabe

Par le présent contrat, établi le 8 mai 2391, dans le Pandoran Building, à New Frisco, les Cercles Noirs, et avec eux toute l'espèce humaine s'engagent...

Cette lecture ne dura que quelques instants. Le texte était bref et ne faisait que condenser les idées exprimées par Alcine dans sa conclusion au cours de la réunion qui venait d'avoir lieu.

Quand il eut fini, Dave Hikkins se recueillit un instant, puis il dit

— Pandora, pardonne-moi... Je regrette de ne pas avoir compris

plus tôt, de ne pas avoir essayé plus tôt d'établir nos relations sur d'autres bases. Je jure solennellement, en mon nom et au nom des Cercles Noirs, non seulement de respecter ce traité, mais de tout mettre en œuvre pour que les grandes créatures que vous êtes aient une vie telle qu'elles la souhaitent...

— Je te remercie, Dave Hikkins, dit Pandora. Je jure solennellement, en mon nom et au nom de mes sœurs, de respecter le contrat et d'aider les hommes à vivre mieux encore...

C'est ainsi que fut conclu le traité le plus étrange, le plus fantastique que l'histoire eût jamais enregistré.

*

Dave Hikkins prit sous le bras Diva Alcine pour l'emmener.

— Non, dit-elle. J'aimerais que vous me laissiez quelques instants seule avec Pandora. Allez annoncer la bonne nouvelle à la foule qui doit être encore en train de hurler sur l'esplanade. Allez lui annoncer que les Cerels ne souffriront plus.

Ils se retirèrent. Elle poussa la porte blindée, puis elle revint devant l'écran, se laissa tomber, prostrée, et se mit à sangloter éperdument.

Elle eut d'abord l'impression qu'une main légère caressait ses cheveux. Puis elle se sentit soulevée de terre, comme par deux grands bras tendres qui se mirent à la bercer délicatement.

Jamais la voix de Pandora n'avait été si douce, ni aussi près d'être humaine. Et la voix de Pandora disait

— Calme-toi, Diva Alcine... Cesse de sangloter... Jack Alcine continue à vivre en moi. Tout ce qui était en lui, tous ses souvenirs, tous ses sentiments, tous ses projets, tout son amour pour toi, tout ce qui était son être, est passé dans ma propre substance. À travers moi, il te parlera, à tout moment, soit que tu viennes dans cette crypte qu'il aimait tant, soit que je te le fasse entendre directement dans ton cerveau, à quelque endroit que tu le trouves. Il te parlera avec sa voix même, ses inflexions un peu chantantes. Toute ta vie, il sera près de toi. Grâce à moi, désormais, les morts continueront à vivre pour les vivants. Et quand toi-même, Diva Alcine, tu seras morte, vous continuerez à vivre tous les deux dans mon sein, tendrement. Vous continuerez à vous parler, à vous voir, à vous aimer. Car, toi aussi, tu es en moi, Diva Alcine. Toi aussi, comme lui... Ecoute-le... Ecoute-le...

[1] Voir *Terre... siècle 24*

[2] Voir *Terre... siècle 24*

[3] Voir, pour cet épisode : *Terre... siècle 24*.